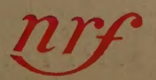
6e ANNÉE No 300 1er SEPTEMBRE 1938

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



9 fr.

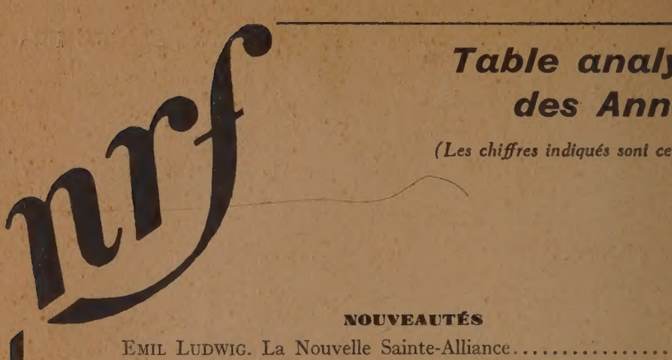


Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. 400 et 401


LIBRAIRIE

OUVRAGES D'ART — ÉDITIONS DE LUXE

21. G. FAURÉ. Venise (éd[ion] Les Beaux Pays) .... 45 fr.

22. STENDHAL. Vie de H. Brulard. Nouvelle édition revue sur le manuscrit, accompagnée de dessins originaux de l'auteur, de notes critiques et de commentaires par Louis Royer. En souscription .... 250 f.

23. Portrait de Jean Giono par S. FIORO. Magnifique reproduction en couleurs, format (45 × 56) .... 18 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ____________

____

____

____

____

____

____

____

NOM ____________ Signature :

ADRESSE ____________

____

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles (11).

rf *NOUVEAUTÉS*

JEAN PAUL SARTRE

LA NAUSÉE

ROMAN

Un volume in-16 double couronne .... 18 fr.
5 exemplaires numérotés sur pur fil .... 60 fr. (*épuisés*)
5 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 35 fr. (*épuisés*)

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Il est à souhaiter que ce livre ait un grand retentissement ; Antoine Roquentin, c'est souvent le lecteur, c'est parfois l'écrivain d'aujourd'hui ; il représente assez bien notre héritage.

Armand Robin, *Esprit*, 1-7-38.

Suivre l'actualité littéraire ménage des rencontres qui pour être nombreuses sont moins riches d'imprévu qu'on ne l'imagine communément. Le choc qui décèle un apport originel, l'espèce de révélation produite soit par l'entière nouveauté du sujet, soit par la nouveauté du style, voilà ce qu'éprouve le plus rarement le liseur de romans ou d'essais. Or ce plaisir de découverte, de contact tout neuf, La Nausée de M. Jean Paul Sartre, nous l'apporte.

Emmanuel Buenzod, *Gazette de Lausanne*, 3-7-38.

M. J.-P. Sartre a un talent exceptionnel. On ne se trompera donc point en saluant dans *La Nausée* un livre qui marque l'année d'une pierre blanche.

André Thérive, *Le Temps*, 14-7-38.

C'est une des œuvres les plus âpres, les plus pathétiques que j'aie lues depuis longtemps ; et c'est l'œuvre d'un écrivain : brutal, cynique certes ; mais jamais vulgaire.

John Charpentier, *Mercure de France*, 15-7-38.

Livre blessant et profond, amer jusqu'au blasphème et empreint, en même temps, de cette étrange grandeur que donne à l'homme une attitude mentale acceptée et vécue jusque dans ses conséquences les plus inhumaines...

Vladimir Weidlé, *Le Temps Présent*, 28-7-38.

rf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

LLE

NÇAISE

DE CRITIQUE — 30e ANNÉE

S RIVIÈRE

AN

4 à 7 heures

ent :

AN GIRAUDOUX

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés. Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste, sont seuls retournés à leurs auteurs.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs

nrf NOUVEAUTÉS

JACQUES SPITZ

LA GUERRE DES MOUCHES

ROMAN FANTASTIQUE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE . . . . 18 fr.

EXTRAITS DE PRESSE

Je maintiens et je garantis que les livres de M. Jacques Spitz valent ceux du romancier britannique H. G. Wells et je crie à l'injustice s'ils ne connaissent pas en France le même succès.

CHARLES LAVAL, *Le Populaire de Nantes*, 15-5-38.

On lit *La Guerre des Mouches* d'une traite...

GASTON DERYCKE, *Le Rouge et le Noir*, 18-5-38.

J'attends toujours les romans de M. Spitz depuis que j'ai lu l'*Agonie du Globe* où l'on nous montre l'Amérique se séparant de la terre et devenant une planète indépendante. Ce sont des romans d'anticipation, dira-t-on ? Si l'on veut. Ce sont des ouvrages qui portent sur une donnée extraordinaire, et qui la traitent d'une manière logique. Nous y croyons parce qu'il a l'habileté de faire arriver une catastrophe de nos jours, sans que rien soit changé à nos habitudes...

J'ai lu *La Guerre des Mouches* avec beaucoup de plaisir.

ROBERT BRASILLACH, *L'Action Française*, 23-6-38.

Alerte, léger, ce roman nous offre, à la fois une passionnante histoire et une satire qui ne manque, ni de finesse, ni de profondeur.

CONSTANT BURNIAUX, *Journal de Charleroi*, 26-6-38.

L'invention est hallucinante. L'auteur sans cesser de rire, mais d'un rire parfois grinçant et douloureux, pose ici le prodigieux problème de l'accession à l'intelligence d'une espèce autre que l'homme. Comme il a eu le coup d'audace de ne point situer son récit dans un monde problématique ou dans une anticipation douteuse, il parvient à un effet foudroyant de réalisme dans la fantaisie.

L'ANAGNOSTE, *Dépêche de Toulouse*, 5-7-38.

... la valeur philosophique d'un roman comme celui de M. Jacques Spitz *La Guerre des Mouches*, dépasse de loin l'intérêt, pourtant très vif, de son affabulation fantastique. M. Spitz, raconte avec une verve entraînante, humoristique parfois, mais toujours nourrie par la réflexion critique. La succession de Wells ne pouvait tomber en meilleures mains.

MAURICE CHARNY, *La Lumière*, 24-7-38.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

nrf EN SOUSCRIPTION

PAUL VALÉRY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VARIÉTÉ IV

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :

40 exemplaires numérotés sur pur fil réimposés au format in-4° tellière .... **300 fr.**
170 exemplaires numérotés sur pur fil au format in-16 double couronne .... **70 fr.**
500 exemplaires numérotés sur alfa supérieur ...... **45 fr.**
175 exemplaires numérotés sur alfa supérieur dans la collection « *LES ESSAIS* ».............. **45 fr.**

***

JULES SUPERVIELLE

LA FABLE DU MONDE

POÈMES

5 exemplaires numérotés sur japon .... **180 fr**
des exemplaires numérotés sur pur fil........................... **50 fr.**
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur....................... **30 fr.**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*Veuillez m'envoyer dès publication............ exemplaire.. *de* **VARIÉTÉ IV** *réimposés sur pur fil ; — .... ex. * sur pur fil ; — .... ex. * sur alfa ; — ....ex. * sur alfa, dans la collection « LES ESSAIS ».*

Veuillez m'envoyer dès publication .... exemplaire.... de **LA FABLE DU MONDE** ** sur japon ; — .... ex. * sur pur fil : — .... ex. * sur alfa.*

Ci-joint la somme de ______
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de ______ } *montant de ma commande.*

Nom ______ A ______ le ______ 193__
Adresse ______ (SIGNATURE)

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf EN SOUSCRIPTION

ROMANS

FRANÇOIS DE ROUX

BRUNE

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :

20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 42 fr.

O.-P. GILBERT

BAUDUIN DES MINES

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :

des exemplaires numérotés sur pur fil .... 68 fr.
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 45 fr.

ROBERT HICHENS

LA TOQUE NOIRE

(THE PARADINE CASE)

Adaptation de J. KESSEL

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :

des exemplaires numérotés sur pur fil .... 60 fr.
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur........ 38 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication............exemplaire...... de **BRUNE** * *ur alfa.*

Veuillez m'envoyer dès publication ....exemplaire.... de **BAUDUIN ES MINES** * *sur pur fil ; — .... ex.* * *sur alfa.*

Veuillez m'envoyez dès publication .... exemplaire.... de **LA TOQUE OIRE** * *sur pur fil ; —............ ex.* * *sur alfa.*

Ci joint la somme de ....
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme } *montant de ma souscription.*
....

om .... A.............. le.......... 193....
dresse .... (SIGNATURE)
....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf EN SOUSCRIPTION

CARNETS DE VOYAGE

HENRY BIDOU

NEUF CENTS LIEUES SUR L'AMAZONE

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :
des exemplaires numérotés sur pur fil .... 62 fr.

BIOGRAPHIES

JACQUES DEBÛ-BRIDEL

ANNE-GENEVIÈVE DE BOURBON DUCHESSE DE LONGUEVILLE

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :
des exemplaires numérotés sur pur fil .... 75 fr.
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur........ 52 fr.

L'ŒUVRE DÉFINITIVE DE

PIERRE HAMP

ENQUÊTES

UN BRIN DE FIL UN BRIN D'HISTOIRE

OUVRAGE INÉDIT

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur....... 52 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication............ exemplaire.... de NEUF CENTS LIEUES SUR L'AMAZONE **sur pur fil.*

Veuillez m'envoyer dès publication .... exemplaire... de DUCHESSE DE LONGUEVILLE* *sur pur fil ; — .... ex. * sur alfa.*

Veuillez m'envoyer dès publication .... exemplaire.... de UN BRIN DE FIL, UN BRIN D'HISTOIRE* *sur alfa.*

Ci-joint la somme de .... } *montant de ma souscription.*
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de..

Nom .... A................le........ 193....
Adresse .... (SIGNATURE)
....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

Pour les nombreux et fervents admirateurs de

JEAN GIONO

nous avons fait tirer, de son portrait par SERGE FIORIO, une magnifique reproduction en couleurs, à grandes marges (format total 45 × 56)

18 fr.

Le portrait de M. Giono édité par son éditeur est la reproduction d'une aquarelle où le poète nous apparaît chez lui, le cheveu en coup de vent, l'œil large et bleu rempli de rêve, le torse pris dans une vareuse de marin. Sur la table, une pipe, un bouddha et une feuille de manuscrit qu'il faut retourner le portrait pour pouvoir lire. Derrière l'écrivain, des rayons chargés de livres. Dans l'encadrement de la fenêtre ouverte, Manosque sur son plateau, ses pentes parsemées de cyprès et d'oliviers, et, en plein ciel, une étoile blanche, le tout dans le goût des primitifs italiens, ou, si l'on veut, dans le style naïf de M. Giono lui-même. C'est charmant...

ANDRÉ BILLY, *Le Figaro*, 6-8-38.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LE ROI POT
(*Chronique de l'autre règne*)

CHAPITRE I

DES PROCLAMATIONS

Lorsque le roi Pot fit marcher ses armées contre celles de son puissant voisin, événement qui n'est effacé d'aucune mémoire en ce monde, les académiciens n'avaient pas encore cette facilité à écrire qu'on leur a vue dans la suite. Il se trouva que les ministres des deux puissances ennemies s'adressèrent pour les proclamations à un célèbre jurisconsulte d'un pays neutre, homme décidé, qui fit la même pour les deux pays, où il était fort convenablement parlé d'une volonté pacifique cent fois affirmée, d'une lâche agression, d'un appel aux autres peuples ainsi menacés indirectement, et portés par tous motifs, sans compter leurs cœurs généreux, à voler au secours du droit et de l'humanité. Comme cette proclamation fut traduite en deux langues, la ressemblance n'apparut point aux privilégiés qui les lurent toutes les deux le même jour. Et ceux-là, dans les deux pays, dirent tous : « Voilà parler ; mais nos ennemis sont de grands hypocrites ». Il n'y eut que les deux premiers ministres qui se dirent : « Il n'y a pas un mot de vrai

dans ce que je raconte là, mais l'autre a un peu raison ». Chacun d'eux garda cette remarque pour soi ; mais la chronique finit par savoir tout. Le roi Pot se fit lire les deux documents et tomba dans une longue méditation, finalement il ne dit rien. Il est vrai que le roi Pot était sourd. On s'appliquait tant à ne pas faire voir qu'on le savait que ceux qui le savaient l'oubliaient bientôt. Je ne sais quel maître de belles-lettres s'échauffa sur ces textes, et mit en parallèle les deux civilisations, les deux âmes et les deux styles. Il fut célèbre pendant quelques jours, mais il eut bientôt des rivaux.

27 août (Arc-les-Gray), 1916.

CHAPITRE II

UN CHEF

Le général de qui dépendaient les choses, dans le royaume de Poterie, était un bon homme qui savait toutes les choses de son métier, hors la principale, que l'expérience lui fit découvrir. Cette découverte lui gâta la vie à ce point, ainsi que son confident intime me l'a répété, qu'il ne s'en consola jamais bien, et ne cessa jamais d'y penser dès qu'il avait l'occasion de se taire. Il avait toujours cru que les hommes jeunes sont naturellement guerriers, fort chatouilleux sur l'honneur, et conduits aisément par l'exemple, sans compter qu'étant forts, ils se croient immortels. En quoi il ne se trompait pas tout à fait ; et les guerres se firent longtemps par cette fougue de jeunesse, la victoire appartenant à celle des deux armées qui courait après l'autre, comme il est juste. Mais ce bon général avait affaire à des ennemis assez froids, trop portés à courir devant l'adversaire ; et l'ennemi avait adopté, d'après des récits, la méthode qui est appelée japonaise et qui consiste à tirer dans le

dos des soldats pour les faire avancer. Entre des hommes qui se livraient à leur premier mouvement et d'autres qui se trouvaient pris entre deux façons de mourir, dont l'une offrait encore quelques chances d'échapper, les premiers combats ne furent pas douteux. Le bon général remarqua sans peine que ses troupes les plus fermes et les plus enragées étaient celles qui étaient soumises, quoique sans système, au traitement japonais. Il n'eut qu'à l'établir sur tous pour réparer à peu près tout. Mais pendant qu'on le louait pour ses dispositions stratégiques et tactiques, il descendait dans la tristesse tous les jours un peu plus. « Quoi, se disait-il, il faut donc que je me résigne à être craint de ceux que j'aime ; il faut que je tue d'abord ces sentiments généreux qui ornèrent ma jeunesse. Mais peut-être faut-il la contrainte inexorable d'abord, sur quoi l'héroïsme se développe ensuite comme une colère. Non, je n'y crois point. Quelles suppositions puis-je faire sur les résolutions d'un homme qui n'a pas une parcelle de liberté ? Les actes même ne prouvent plus rien ». Cet homme était très malheureux, et surtout par cette pensée. « Si j'oublie un seul instant le système japonais, tout est perdu. » Il avait raison. Si courageux que soit un homme, il aura toujours bien quelque moment de faiblesse ; au lieu que celui qui est piqué aux reins par le système japonais n'en aura point. Ainsi s'endurcit l'homme qui gouverne, et s'il est bon avec cela et malheureux, ses actes n'en sont point changés.

27 août 1916 (Arc-les-Gray).

CHAPITRE III

POURQUOI LE ROI POT ÉTAIT SOURD

O recherche des causes, que tu as d'attrait. Le roi Pot était sourd pour les raisons que voici. On croit

communément qu'un roi ordonne ceci et cela selon sa fantaisie ; cela est juste aussi raisonnable que si on supposait qu'un contremaître d'usine multiplie le débit selon n'importe quelle demande, ou règle le voltage à sa fantaisie ; plus il est puissant dans l'usine, plus il est tenu ; le contremaître est tenu par les manettes, et le maître est tenu par les prix courants. En bref, il n'y a de questions ambiguës que pour les gens mal informés. A chaque instant celui qui dirige n'a qu'une chose à faire, et s'il ne la fait pas, il tombe platement et se trouve bientôt remplacé par un autre qui fait ce qu'il faut faire. Les mariés qui disent non à la mairie sont rares. Le roi ne peut donc pas suivre les opinions de ceux qui ont la chance de n'être pas rois. Et d'ailleurs il ne pourrait les suivre toutes. En particulier, il ne peut oublier la préparation de la guerre, ni la mener mollement et sans sérieux. S'il la mène sérieusement, c'est menace dans le fait et même dans les discours. Ce qui ne l'empêche pas d'aimer la paix et de la maintenir autant qu'il peut ; ce n'est pas beaucoup, car ce qu'il fait par crainte de la guerre a bien plus de poids. Et ainsi du reste, jusqu'au système japonais. Car ce qui suivrait d'un roi philosophe et bon est déjà assez triste dans le fait, pour lui et même pour les autres ; mais en avenir ce n'est rien ; c'est un chaos, même pour les meilleures têtes. Et personne n'oserait descendre nu parmi des lions affamés. Voilà pourquoi le roi Pot était sourd. Mais les médecins disent qu'il était sourd à cause d'un épaississement du tympan, suite du tempérament rhumatismal. Et, si c'est vrai, cela coupe les autres discours. Il y a toujours des moments où l'on regrette de n'être pas médecin, surtout en guerre.

29 août 1916 (Gray).

CHAPITRE III *bis*

UNE ACADÉMIE

Si l'on ne mentionnait ici ces cercles d'hommes qui ont du loisir et de la culture, et qui ont charge de donner une forme aux opinions convenables, l'histoire de la Poterie serait impossible à comprendre. Il se forma donc, puisque le roi Pot était sourd, une Académie de Sourds. Or, par première et essentielle flatterie, tous ceux qui y entraient étaient réellement sourds. Mais, par seconde flatterie, ils ne l'avouaient point, et ainsi l'oubliaient bientôt ; et à quoi peut être utile une société bien composée sinon à faire oublier une infirmité commune ? Mais il y a toujours le moqueur à craindre, ici le faux sourd, qu'il fallait écarter. Contre quoi, ils ne trouvèrent rien de mieux que ceci ; dans les visites que le candidat faisait, afin de récolter des suffrages, chacun prit pour règle de lui dire, avec un visage souriant, les injures les plus atroces ; et, en vue de cela, ils épluchaient la vie du candidat, jusqu'aux commérages, qu'ils se faisaient écrire par des subalternes. Et si le candidat imitait bien les sourires de l'autre, sans un seul mouvement de surprise, et encore après plusieurs épreuves, il était tenu pour sourd, et digne d'entrer en cette confrérie de sourds.

On raconte, mais ce sont des jaloux, que quelques ambitieux firent les sourds pendant des années jusqu'à tromper tous ces sourds d'Académie. Quand cela serait, n'est-on pas l'équivalent d'un sourd si l'on fait le sourd longtemps sans une seule faute. Comme dit le proverbe, « il n'est pire sourd que sourd volontaire ». De toute façon la commune surdité de ces Académiciens fut bientôt si communément affirmée tout bas, et niée tout haut avec tant d'effronterie, que le roi Pot ne sut pas résister

aux instances, et bourgeoisement se fit élire et désormais tint séance avec les autres. J'ai omis de dire que l'objet principal de cette Académie des sourds était d'entendre de la musique ; mais cela va presque de soi ; ce ne serait pas la peine de se réunir et de se confronter les uns les autres s'il ne s'agissait que de savoir ce que l'on sait.

On devine ce que furent ces concerts, et à quelles conditions l'on fut admis à y chanter, à y jouer du violon ou de la flûte. Il y fallait une tenue parfaite et une extrême élégance des gestes ; moyennant quoi ces sourds n'eurent pas de si mauvais artistes ; et il se trouva même un pédant pour vouloir démontrer qu'on juge assez de toute valeur d'après l'élégance des gestes et du costume, puisqu'il est évident pour tous qu'on ne peut attendre rien de bon en aucun genre d'un homme grossier et mal habillé. Mais ce raisonnement ne plut pas aux sourds ; il y a des vérités qui ne vont plus de soi dès qu'on les dit.

Il n'y eut donc point tant de fausses notes. Mais c'est trop peu dire ; le beau de l'institution, c'est qu'il ne se pouvait plus qu'il y eût une seule fausse note. Cette certitude, exprimée par mille nuances de majesté, donna un grand prestige à cette Académie, aux yeux de ce peuple de Poterie, léger et inconstant malgré ses désirs. Aussi les hommes importants de ce pays ont-ils imité les Académiciens Sourds, et pris cet air, quand on leur parle, d'un sourd au concert.

27 janvier 1919.

CHAPITRE IV

DU DESSIN ET DES BELLES-LETTRES

Après deux ans de guerre, Urbain avait été ramené par le Système vers les régions de la boue, et n'avait d'autre bien à sa portée que son pied boiteux qui

lui sauvait la vie peut-être. C'est dans cet état qu'il rencontra son capitaine, et ils s'entretinrent d'autre chose que de leurs soucis. Cet entretien mérite d'être rapporté, s'il est vrai que les circonstances qui détournent du train ordinaire, disposent à penser correctement et non pour plaire. L'entretien partit de là qu'il est rare que l'on prenne les hommes comme ils sont, et que c'est pourtant le moyen d'en tirer le plus. « C'est, dit Urbain, agir comme le vrai artiste, qui ne discute pas contre son modèle, qui ne changera point une fenêtre, ni une branche.

— Comme cet artiste », dit le capitaine, qui ne cessait de dessiner un os de bras, en admirant comme il était beau. »

— Mais, dit Urbain, il y a certainement quelque chose qui manque en toute œuvre d'art, et c'est le désir de plaire.

— J'ai l'opinion, dit le capitaine, que les œuvres vraiment durables, loin de plaire au premier aspect, au contraire déplaisent.

— Pourtant, dit Urbain, il faut se garder aussi du désir de déplaire. Regarder, méditer, saisir, exprimer, sans considérer rien hors de la chose même, c'est le travail de l'artiste.

— Oui, dit le capitaine. Et c'est bien parce que le désir de plaire y apparaît trop que tous ces récits de la guerre me paraissent si éloignés de l'art d'écrire.

— L'art d'écrire, dit Urbain, est sans doute le plus caché de tous, et c'est pourquoi tant de gens croient qu'il suffit d'écrire correctement, et d'avoir vu quelque chose qui mérite d'être écrit. Ceux qui, comme vous et moi, s'essaient à dessiner voient mieux la difficulté. Car il est clair qu'il faut dessiner exactement, mais ce n'est pourtant encore rien. Par exemple, je dessine exactement, mais ce n'est pourtant jamais véritablement du dessin ; et je vois du moins à peu près ce qui me manque ; c'est un

trait tout simple, aisé, facile, et qui définit la chose, quoiqu'un regard non exercé n'en fasse pas la différence.

— Vous parlez là du style, dit le capitaine ; et il me semble que le style traduit les formes du modèle en un autre langage ; et celui qui ne voit que la ressemblance entre le dessin et le modèle ne voit rien encore.

— Le modèle, dit Urbain, n'est qu'une occasion. Michel-Ange n'a pas connu Moïse.

— Le modèle, dit le capitaine, est un secours et surtout un moyen d'apprendre. Nous admirons pendant des années un dessin que nous ne pouvons plus comparer à son modèle. Le dessin se suffit donc à lui-même.

— Je n'ai point vu la Vallée du Lys, et cela n'importe guère. Ce n'est point son portrait que Balzac me dessine.

— Qu'est-ce que c'est ? dit le capitaine.

— Je ne sais que dire là-dessus, répondit Urbain. Mais, quand je me suis essayé à écrire, j'ai bien vu deux choses ; la première c'est que si le modèle n'est pas véritable, et longtemps considéré, il est bien rare que l'on fasse quelque chose de passable ; la seconde, c'est qu'il n'est pas du tout question de décrire le modèle en commençant par la tête ou par les pieds, ni de choisir des traits, car il faut le dessiner tout, mais plutôt de faire à soi seul un grand nombre d'essais d'un seul mouvement, comme fait celui qui dessine, et méditer longtemps ainsi, sans hâte ni impatience, jusqu'au moment où le trait convenable est tracé d'un seul coup, jusqu'à m'étonner moi-même, par la simplicité et le fini ; mais cela n'arrive qu'à ceux qui ont patience ; et encore cela ne fait qu'une ligne ou deux de prose. Il faut encore que cet ornement soit relié à d'autres par un mouvement analogue, et conduise à d'autres, comme l'art décoratif le montre bien ; car n'importe quelle feuille ne suit pas n'importe quelle autre.

— Oui, dit le capitaine, ce qui rompt le mouvement est laid. Tout art serait donc comme une danse.

— Oui, dit Urbain, c'est un ballet qu'il faut régler, sans autre appui qu'un objet qui donne toujours trop, et sans autre règle que celle du bon langage, qui ne soutient guère, et même trompe, par la facilité à dire n'importe quoi de mille façons, toutes également claires, mais étrangères pourtant à ce trait leste et parfait sans lequel il n'est point de dessin ni aucun art. Ainsi j'ai vu un soir au clair de lune, dans notre batterie, un canonnier qui dormait à côté de sa pièce ; certainement cela est digne d'être dit, avec d'autres choses ; mais quel est le chemin le long duquel je pourrai cueillir cette belle image sans m'arrêter, et la mettre en guirlande avec d'autres pour un ornement durable, je n'en sais rien. »

Par de tels propos, ils échappaient au Système, en buvant le kirsch le plus fin. Et ces pensées libres, qui naissent quelquefois de l'extrême misère, sont à retenir, comme des semences de ce qui suivra. Voilà ce que le Système n'a pas prévu.

5 septembre 1916 (A l'Echelon).

CHAPITRE V

CONTROVERSE

Il y avait des partis en Poterie, dans ces temps troublés. Le premier ministre leur laissait permission d'affirmer des principes opposés, pourvu qu'ils en tirassent tous les mêmes conséquences pour l'action présente. Cela plaisait au roi Pot et ne coûtait pas trop cher. Mais il se trouvait aussi des gens qui s'efforçaient de conduire les esprits jusqu'à un accord plus franc ; et c'est ainsi que notre Urbain entendit un soir des orateurs d'occasion, et d'autres de métier, dont les opinions méritent d'être ici conservées. Le matérialiste parla le premier, et décrivit un grand mécanisme en évolution, par physique et chi-

mie seulement, comme chacun peut deviner, insistant sur ceci qu'il ne parlait que d'après l'expérience et sans vouloir deviner ce que c'était que cette matière, ici dense et là subtile, qui finissait par vous faire un tourbillon à forme humaine, parlant, cherchant et pensant.

Le Spiritualiste s'éleva contre lui, non sans éloquence. Il mit de l'art à décrire à son tour ce mécanisme sans liberté et ainsi parvint à éveiller l'auditoire. Car les hommes ne se laissent pas aisément persuader qu'ils sont des automates pensants, autant dire des fous qui réussissent, et, parvenue à ce point-là, toute pensée résiste et nie. La seule idée que cette machinerie pourrait être vraie donne une espèce de peur bien forte, dont chacun se débarrasse comme il peut. L'orateur qui semblait s'être éveillé lui-même, et avoir craint un moment d'être un automate des saines doctrines, fut donc assez émouvant lorsqu'il fit comparaître les vérités morales premières, d'après lesquelles chacun peut diriger ses pensées et ses actes. « J'ai observé sur moi-même, disait Urbain, que le système fataliste, lorsqu'on y pense bien, est aussitôt écarté comme on écarte une bête dangereuse ». Mais l'autre redressa ses raisons, toutes fortes et palpables. Les bonnes gens se sentaient las.

Alors parla le Conciliateur. « C'était, dit Urbain, un homme affectueux que la contradiction blessait comme une injure. » Il avait remarqué souvent que toute assemblée se terminait par des violences ou par un accommodement, comme si c'étaient les deux fins d'une pensée quelconque. Visant là, il décrivait habilement cette pensée, si pénible à suivre toujours, même à soi seule, si faible sans l'appui du voisin, obstinée et aigre aussi quand la colère s'y mettait. Lui la voulait souple, déliée, large et facile. Faisant donc foisonner cette riche matière, si mal connue et si incomplètement, il répétait sans se lasser que la pensée honnête, la bonne volonté, la Justice, enfin tout ce qui est esprit, étaient certainement nées, à tout le

moins, de cette effervescente matière ; il fallait donc bien qu'à l'état gazeux, ou dans tout autre état, elle fût capable de produire aussi ces brillants météores ; la vie, l'esprit, le sage, la présente discussion, tout était donc en puissance dans le tourbillon antécédent ; encore mieux si l'on considérait le tout de tout ; rien ne pouvait sortir de ce monde en fermentation qui n'y fût d'abord ; aucune idée même de perfection ne pouvait être esquissée, qui ne fût la fille de ce monde total. Ainsi toutes les perfections concevables étaient certainement dans la matière, si l'on voulait l'appeler ainsi ; on ne pouvait même point former une idée de son état passé, sinon d'après ses fruits et ses promesses, en y supposant toute la richesse concevable. Et il ne voyait pas bien, le Conciliateur, ce qui manquait à cette matière totale pour être, à un mot près, le Dieu du Spiritualisme. Tous respiraient enfin et sortirent contents. Il n'y avait que notre Urbain qui roulait d'autres pensées. « Car, se disait-il, penser c'est plutôt nier ce qui est. Comme ce Système qui nous tient, il est, je l'avoue ; mais c'est bien assez. Il n'y a pas un brin de droit là-dedans. Le consentement n'y doit point aller. Et plus je vois le Système chercher le consentement, plus je me méfie. Car c'est bien cela qui lui manque. Ainsi la conciliation serait la plus grande faute ». On voit qu'il y avait au moins un mauvais citoyen dans le royaume de Poterie.

9 septembre 1916 (A l'Echelon).

CHAPITRE VI

MONOLOGUE D'URBAIN

Il est pourtant vrai, se disait Urbain, que l'état présent illustre comme il faut cette imagination d'une pensée résultant des forces. Car il n'y a plus apparence de

volonté agissante, ni en Poterie ni ailleurs. Un acte en amène un autre, et les pensées suivent comme elles peuvent. Tout ce que peut faire un pauvre homme qui se prépare à mourir, est de rassembler des motifs de vouloir justement ce qu'on lui fait faire ; il n'échappe à l'aiguillon qu'en courant plus vite ; il n'oublie sa condition d'esclave qu'en se commandant à lui-même selon les ordres qu'il reçoit ; et finalement toute sa colère se dirige là où il est poussé. Mais cette pensée ne fait rien ; elle perçoit, elle prévoit, elle éclaire ce qui se passe ; toute sa force est de céder, et de prendre l'empreinte, sans la changer. Qu'est-ce que cela fait, qu'un condamné à mort ait du courage ou non ? Le Système impose cette condition à des millions d'hommes. Et ce n'est qu'un éclair de pensée fumeuse qui voudrait nier. Car il ne se peut point que ceux qui ordonnent ordonnent autrement. Et même, en allant plus avant, on ne découvre, hors du chemin de guerre, étroit, détourné, à surprises, qu'un désordre bien plus effrayant, dont l'esprit aussitôt se détourne. La plainte est un effet aussi, qui ne fait rien. Toutes les pensées sont donc ramenées à une suite d'effets eux-mêmes sans effet ; les forces règnent. »

« Mais, poursuit Urbain, c'est l'état d'un fou que de considérer dans sa pensée ce qu'on fait et ce qu'on va faire, sans pouvoir y changer rien. Toutefois il n'y a point folie en moi, ni dans la plupart des autres autant que je sais, sauf dans les crises de violence ; mais cette folie est extérieure, et comme de conspiration, mais sans conspirateur ; chacun fait et est forcé de faire, sans y pouvoir rien ; mais autant que je sais, la pensée est séparée, hérissée, négatrice, libre. Du moins en moi. Quand elle n'attend rien que de l'extérieur, comme une accalmie dans les forces, à ce moment même elle n'attend rien du tout de l'extérieur pour être certaine de soi. Il y a une tempête invisible et contraire, de blâme universel contre l'accord universel. Cela est pur comme l'or ».

« J'ai bien observé une espèce de consentement par phrases ; mais, chose remarquable, chez ceux pour qui les actes semblent plus libres, ou moins difficiles. Non pas chez tous. Mais le fait remarquable, c'est qu'à mesure que les actes sont plus serrés et mieux pris dans les forces, les pensées sont plus libres et moins engagées. Ainsi le mécanisme décidé ne peut prendre l'esprit. Cette autre certitude ne prouve plus rien ; elle prouverait trop. Comme un rêve qui vous réveille, par l'horreur. Comme s'il y avait un degré où la pensée ne peut plus consentir, et se réveille toute, et se retire, oui, fait divorce pour toujours avec cette bruyante machine, trop persuasive à la fin. Cela pour tous ceux qui sont aux roues et aux crocs ; mais ils l'oublieront ; ils consentiront encore, et paieront encore. Mais du moins, se dit Urbain, il me semble que je n'ai guère consenti aux petites choses que je faisais ou qui se faisaient. Encore trop sans doute. Et je ne vis pas seul. Il faut donc, il fallait donc que ces petits abandons vinssent à la violence, comme on voit chez le fou. Car c'est là que jouent les forces, et sans ménagement aucun, d'une dent de roue pour l'autre ; et ce désordre humain vient à cette rigueur des forces, tous les jours un peu plus. D'où vient que le Conciliateur ne sauve rien. » Ainsi parlait Urbain avec lui-même, en suivant de son pas boiteux toutes les pièces du Système, qui le dépassaient et l'entraînaient, fortes, neuves, orientées, en chaîne irréprochable.

10 septembre 1916 (A l'Echelon).

CHAPITRE VII

DES PIQUES

Le premier ministre avait quelque chose d'inachevé ; il avait connu des temps difficiles et semblait prêt encore

pour la misère, comme un arbre au vent. Ce n'était point du tout une espèce de crocodile, terminé par des écailles, comme tant de ceux qui reçoivent un traitement mensuel. Aussi il tournait la tête vers ce qu'on lui disait, nullement lié, ni ficelé, ni récitant. Intelligent en ceci qu'il ne voyait qu'un problème à la fois ; et, si on le laissait tranquille, ne pensant à rien. Cette intelligence se fit voir dans le problème des piques, qui fit de lui un grand homme. La guerre, par l'égalité des forces, en était venue à un point de simplicité incroyable. De chaque côté un premier rang, piqué par d'autres, poussait contre l'ennemi, en allongeant les bras ; et celui qui avait les bras les plus courts était percé avant de pouvoir percer. Et cette ligne sinueuse, qui allait des montagnes à la mer, se creusait un peu, ici ou là, dans un sens ou dans l'autre, selon la vigilance des chefs. Mais les choses faillirent tourner mal, quand l'ennemi inventa de faire des piques plus longues. Et les penseurs de Poterie ripostèrent d'abord qu'on n'avait jamais vu une telle longueur de piques et que c'était défendu par les lois divines et humaines. D'autres dirent même que c'était un moyen vil et mécanique d'obtenir la victoire ; car quel courage faut-il si l'on a des piques plus longues. Il y eut cependant des bousculades et un commencement de défaite. D'où un Conseil de guerre, en présence du roi Pot, où le premier ministre, parmi tant de discours, mit assez longtemps à comprendre de quoi il s'agissait. Mais il n'aimait point à parler en public, sinon pour apaiser les passions. Donc, à trois pour finir, comme le général s'échauffait de plus en plus, disant « des poitrines, des poitrines » le premier ministre comprit qu'il devait se mettre en colère, et poussa le général à grands coups de pied, ce qui fit que l'on fabriqua des piques plus longues, et la situation fut de nouveau équilibrée.

Le roi Pot, seul témoin de cette scène, n'avait rien entendu, comme on pense bien, et s'appliqua à ne point

paraître étonné. Je ne sais si le premier ministre prit la peine de lui expliquer la chose par écrit ; mais on remarqua depuis, sur le visage du roi Pot, encore plus de résolution et de majesté.

11 septembre 1916 (A l'Echelon).

CHAPITRE VIII

LE CHAT ET LA SOURIS

Vers ces mêmes temps, notre Urbain eut un entretien libre avec un assez haut fonctionnaire qu'il connaissait d'amitié. Et quoiqu'il l'eût trouvé un peu hautain, comme si le soldat était un collégien de quatorze ans, notre discuteur s'amusa à galoper un peu autour de l'écurie. Il s'agissait de l'or, que l'on chassait par persuasion. Urbain dit : « J'ai assez obéi, et j'obéis encore assez pour user pleinement de mes droits s'il m'en reste. Au cas, donc, où j'aurais quelque réserve d'or, dans ma ceinture ou autre part, ne suis-je pas maître de délibérer sur ce que j'en dois faire.

— Maître, cela va de soi, dit le fonctionnaire. Mais il ne s'agit pas ici de vos droits ; il s'agit de vos devoirs, et d'abord de vos intérêts ; car l'or ne circule plus ; l'or ne sert plus à rien ; au lieu qu'en réserve dans nos caisses, il représente crédit, armes, et victoire.

— Je prends le conseil pour bon, dit Urbain, mais encore est-il que j'ai le droit de le trouver mauvais.

— A-t-on le droit de mal faire ? dit le fonctionnaire.

— Je veux parler, dit Urbain, du mal qui est défini par la loi sous les noms de crime et délit. Or il n'est point défendu, que je sache, par une loi, de garder son or, ni ordonné qu'on le livre.

— Mais comment, dit le fonctionnaire, hésiter là-dessus quand on donne sa santé et sa vie !

— Il y a une différence, dit Urbain, c'est que le soldat

est expressément obligé de donner sa santé et sa vie sous des peines redoutables.

— Oui, dit le fonctionnaire, mais avouez que ces peines ne sont pas le motif véritable, pour une âme bien née.

Urbain dit : « On n'en peut rien savoir dès que les peines sont établies. Si je marche avec la certitude que je serai écrasé par le chariot qui suit si je m'arrête, je n'attends pas que le chariot me touche, et même je n'y pense pas volontiers ; je trouve, parbleu, d'autres motifs plus honorables que ce timon dans les reins.

— J'aime à vous l'entendre dire, interrompit l'autre.

— Mais pour l'or, dit Urbain, je n'ai point de timon dans le dos. Il me prend envie d'user de cette petite liberté qui me reste. C'est bien naturel de la part d'un homme qui, depuis deux grandes années, n'a pas eu l'occasion de dormir ni de manger, ni de partir, ni de s'arrêter sans la permission du chef. Je ne dis pas ce que j'en ferai, de cette liberté qui me reste ; mais j'en veux jouir comme d'un bien physique ; je veux la sentir et l'affirmer.

— Enfantillage, dit le fonctionnaire.

— Enfantillage, dit Urbain, si la contrainte suivait à deux pas. Mais enfin je m'arrête, et le timon ne me touche pas aux reins.

— Qu'est-ce que cela prouve, dit le fonctionnaire, sinon que nous comptons sur le bon sens et l'esprit de sacrifice.

— Pour parler autrement, dit Urbain, vous attendez que je fasse librement ce que vous voulez.

— Pourquoi le cacher ? dit le fonctionnaire.

— Et si je dis non, dit Urbain, si beaucoup disent non ?

— Après la persuasion, la contrainte. N'en doutez pas, si quelque résistance déraisonnable se faisait deviner, il suffira d'une loi, et bien aisée à obtenir.

— J'aimerais mieux une loi, dit Urbain.

— Pourquoi ? dit le fonctionnaire. Il me semble qu'il y a plus de joie, plus d'honneur, plus de dignité à consentir qu'à céder.

— Oui, dit Urbain, si je suis libre.

— Mais vous l'êtes, dit le fonctionnaire.

— Oui, dit Urbain, je le suis, à condition que j'en use comme vous voulez. C'est ainsi qu'argumente le mari jaloux contre sa femme ; il veut une fidélité libre, et il menace. Voilà un gros malentendu. J'aimerais mieux que la force se montre.

— Vous voulez rire, dit le fonctionnaire. Mais le châtiment n'est jamais que pour deux ou trois monstres ; et il est peu de gens qui soient détournés du vol à main armée seulement par la vue de l'échafaud. Vous ne vous feriez pas brigand par esprit de contradiction ? »

Urbain ne trouva pas de bonne réponse. Mais plus d'une fois depuis il se retrouva dans cette rue fermée. « Il s'agit bien de vérités communes, que l'on est forcé de suivre, mais sans éprouver la contrainte pourtant. C'est un grand péril quand les opinions semblent libres et la discussion de même ; car la contrainte, que ce soit clameur ou prison, agit alors sur le consentement et forme cet état d'esprit nouveau, jeune d'un siècle tout au plus, qui fait que l'on ne hait plus son maître. Et l'esclavage est au comble par là. La cage est ouverte, sous condition qu'on n'en sortira pas. Ma foi toute mon attention, dans ce qui me reste de vie, sera pour cette évasion de mon esprit. Je ne signerai que des mains, non de l'esprit. Je veux voir cela, des pouvoirs se tenant debout sans approbation aucune. Mais que je suis sot : je le vois. Si les hommes gardaient seulement la mémoire, nous verrions un singulier état des choses. Car le silence des bohémiens, que l'on chasse, s'il s'étendait sur toutes les campagnes et sur les villes ! J'ai été sot ; j'ai mal compris ce silence des provinces, fermant leur porte au préfet comme à un conquérant, et cet état de siège décrété par les grands et petits boutiquiers. Pensée pour bonnet de nuit. Pensée pourtant.

12 septembre 1916 (A l'Echelon).

(à suivre)

ALAIN

DE L'ABJECTION

I

Je suis parfois de la part des hommes, des inconnus même, victime d'une incompréhension, d'une aversion spontanée qui m'exile à la fin définitivement.

Certains trouvent suspecte ma présence sur la Terre, et leur attitude hostile me rejette dans mon Secret.

Mais rien ne m'exalte plus sûrement que la réprobation.

Invraisemblables Pâques.

Erré. Approché. Erré de nouveau.

Une mère, menant sa progéniture :

« Quelle tête ! Il n'y a donc plus de police ? » Dès que je me fais raser les cheveux, c'est de même.

On ne peut avoir plus que moi l'air d'un crime, voire d'une catastrophe.

M. — Ton visage aura toujours vingt ans et 1000 ans. Quand il a plutôt 1000 ans que 20, il fait peur, mais quand il en a plutôt 20 que 1000, c'est pire.

Tu as l'âge de l'enfer.

Il ne faudrait surtout pas vivre avec les autres comme avec d'autres soi-même et c'est exactement ce que je fais.

« José l'Ostina ! », dans notre patois. Quel soupçon éveille en moi ce personnage fabuleux dont je ne connais

pas l'histoire, mais seulement le nom que mon père me donnait, quand je ne voulais pas céder enfant :

Joseph l'Obstiné.

Par instants, j'ai l'impression de vivre au ralenti — d'être en marge de la vie, un demi-fantôme, et que ce n'est peut-être qu'une maladie qui me fait vivre maintenant, — qui me fait vivre à ce point tout d'un coup plus que les autres.

Alors mes propres gestes, mes propres paroles effarouchent mon âme qui se retire, et elle s'en va si loin au fond de moi se cacher que rien ne l'apprivoise plus.

Si l'on convenait seulement avec soi-même de ce qu'on pense, mais il est plus simple de se mentir. Par paresse ou par lâcheté, chacun admet les conventions universelles qui sont des réponses toutes faites à ses propres angoisses.

Transige sur l'apparence de l'honneur et tu transigeras bientôt sur l'honneur qui n'est lui-même qu'une apparence ; celui qui a le goût impitoyable de la vérité ne saurait demeurer dans aucune forme, pas même dans l'honnêteté qui n'est aussi bien qu'une forme. Il passera insensiblement par toutes les formes de souffrir, sans rien garder de rien qu'une sorte de grandeur.

Le Pécheur en est réduit à la même extrémité que le Mystique. Nul ne sait de quoi ils parlent tout à fait ni l'un ni l'autre, ni eux-mêmes ne le sauraient dire, ne sauraient l'exprimer, sans recourir à des allégories.

Dans un recoin d'une salle d'attente de troisième classe des chemins de fer d'Orléans, sur mon manteau gris la gloire éclatait : celle de l'Enfer.

Si je suis un assassin, je le reconnais au plaisir de tuer. Si je suis un voleur, si je suis un débauché et quelle est

ma débauche particulière, celle pour laquelle je suis fait ? Si je suis un honnête homme, ma proie seule me l'apprend : c'est le bien moral. Certaines gens ne se plaisent ni à tuer, ni à voler, ni à forniquer d'aucune manière, mais seulement à se féliciter d'une universelle absence d'eux-mêmes.

Chacun a son désir, mais ne sait pas ce qu'il cherche, avant de l'avoir trouvé. Nul ne sait ce qu'il sait que par expérience.

C'est mon désir, mais je ne le reconnais qu'au trouble singulier qui se saisit de moi en présence de ce que je cherchais. Comment le saurais-je d'abord ?

A l'approche de ce que je cherchais, à l'approche du moment et du lieu qui va me livrer l'objet de mon désir, le tremblement de tout mon être me rassure, l'espèce de mort qui me frappe me renseigne sur ma vie, me donne la vie, me donne la clé de mon Secret.

Misère de qui ne veut que lasser son désir pour avoir la paix avec lui. Certains n'ont pas de désir. En ce monde ni dans l'autre rien ne saurait les émouvoir. Autant dire qu'ils n'existent pas. Ils n'ont pas de vocation.

D'autres n'ont jamais eu la curiosité ou le courage de tenter l'aventure de leur désir. Ils l'ont gardé en eux-mêmes, atrophié ou abâtardi systématiquement, le nourrissant de fausse farine. Lâcheté ou sagesse ?

II

On ne sait ce qu'un geste représente de résolution acquise, libère de désirs.

On ne s'exprime bien que par un acte. Toutes nos paroles mentent jusqu'au jour où l'on se surprend à

agir contrairement non seulement à tout ce qu'on a l'habitude de dire, mais à tout ce qu'on croyait penser et aimer.

Cependant, quand dans la satisfaction d'un désir, ni le cœur ni les sens n'ont souffert dans leur délicatesse, le jugement s'égare moins qu'il n'éprouve le besoin de se suspendre. On veut rester, sans se juger, sur ce bonheur qu'on estime, qu'on apprécie d'autant mieux qu'on le sait un accident.

Que la vertu est généralement belle ; le vice n'est beau que dans l'exception.

Rien n'est plus fâcheux moralement qu'une pente trop grande à se croire coupable. Le scrupule éloigne moins le péché qu'il ne l'apprivoise, en accoutumant à le croire consommé, avant même souvent qu'il ne soit conçu.

Je crois que le difficile, c'est de ménager entre le corps et l'âme des rapports convenables. La lubricité naît le plus souvent d'une fausse adaptation de l'âme et du corps. L'esprit s'étonne trop de tout ce qui intéresse la chair, dont le spectacle, tant qu'il ne s'y est pas habitué, demeure toujours nouveau et angoissant pour lui. De là une force irrésistible, toutes les violences — de la Tentation. Il faudrait détruire ou réduire cet étonnement, cette menace d'extase initiale, ou lui en substituer une autre plus rare ou d'un autre ordre. Je veux dire que plus une âme est pure, plus le corps garde auprès d'elle de son prestige. Du moment qu'elle ne l'a ni profané, ni déshonoré, ni avili et qu'elle se l'est mystérieusement caché par pudeur, n'osant pas seulement le regarder, voire penser à lui, plus elle est encline aussi à lui prêter toutes les grâces, tous les charmes, à le revêtir de toutes les beautés du monde. La familiarité, au contraire, de l'impudique avec son propre corps lui a ravi depuis longtemps l'usage de cette magie ; l'exhi-

bition constante et l'odeur de soi-même désormais lui répugnent et le punissent.

Vous me direz que celui que la lubricité obsède passe à côté du printemps sans le voir et toutes les merveilles de la nature sont perdues pour lui ? Non. Il récupère le bonheur sous une autre forme dans son petit champ.

La vue de Dieu me dégriserait-elle ? Je n'ai pas besoin de nier Dieu ni de ne pas croire à l'Enfer pour continuer de vivre à ma mode. Comment serais-je libre de ne pas m'abîmer dans ce qui m'attire à ce point ?

L'exaltation du Saint, ses extases, je ne sais pas ce qu'elles sont, mais je sais bien ce que sont les miennes. Je sais ce que j'éprouve et si Dieu aussi le sait, comment pourrait-il ne pas trembler ?

Quelles étranges confidences elle me fait et quels reproches ! Comme si ce n'était pas assez d'avoir souffert de tous mes amis, E. m'accable à son tour.

Il est vraiment des heures où l'on est seul, absolument seul, mais c'est encore ce qu'il y a de meilleur, au moins de plus grand ; au moins est-on sûr de n'avoir plus rien à perdre, hormis soi. Ce qui est certain, c'est que je tourbillonne cette fois au-dessus du vide.

G. me raconte : « Un soir, je me promenais dans le brouillard et j'entends des cris aux abords d'une ferme. C'était une vache qui s'enfuyait et qu'on poursuivait. Je la vois venir au-devant de moi et j'étends les bras, en soulevant les pans de mon large manteau-pèlerine. Déjà la bête rebroussait chemin, mais en même temps une femme terrifiée se met à dire : « C'est l'Homme. Voilà l'Homme. » Je m'enfonçai dans le sentier, dans l'espoir de rassurer ce monde et je répétais : « Mais non, c'est

moi, c'est moi, M. G. Je suis M. G. — Oh ! non, M. G. Ce n'est pas vous que je viens de voir. Vous, je vous connais bien. Vous êtes M. G. C'est l'Homme que je viens de voir qui rôde toujours dans ces parages, celui qui a parlé hier au vacher. » Or, c'était justement moi qui avais parlé au vacher, mais tout le monde a tant de respect pour moi qu'on me dissocie d'avec moi-même, qu'on veut croire à l'existence d'un sosie que j'aurais dans le pays. Ainsi y a-t-il moi qui ne suis capable que de bien, et l'Homme qui est capable de tout. »

Aujourd'hui, révélation d'une dimension que je n'aurais jamais crue aussi courte ; je veux parler de celle qui sépare l'honneur du déshonneur, mais le mensonge, la comédie de tout cela ne m'a rien appris. Au fond, je m'en doutais bien un peu.

Ce que j'ai appris, à quel point je ne me suis pas soucié de moi au fond de l'abîme, où j'accumule des montagnes de silence, pour m'y ensevelir. Ce n'est qu'au fond de l'abîme qu'on sait ce qui demeure à qui n'a plus rien et je ne renoncerais pas maintenant pour un Empire à cette expérience terrible.

Sûr de n'avoir pas vérifié en moi ce mot de A. M. que le goût de la vérité est faible chez les hommes traqués, comment regretter sans lâcheté d'avoir visité ce Cercle de la Douleur ?

Mais il y a une volupté unique à la fin à se voir à ce point coupable et innocent, à constater par exemple que la faute qui vous coûte une telle angoisse n'est en réalité qu'une maladresse et que ce n'est le plus souvent qu'une maladresse qui déshonore. Je ne désirais même pas le mal que je faisais, je ne faisais même pas le mal que je semblais faire. A ce moment précis, où j'ai été pris, surpris, je jouais, je jouais avec le Mal, et je jouais mal. Il m'est arrivé peut-être de me trouver, dans le

même cas, emporté par une conviction passionnée ou une fatalité implacable, ce qui est la même chose, mais pour une fois, c'était machinalement, distrait, curieux de cela seul qui allait se passer ? Je n'ai pas été déçu.

Au moins j'ai senti battre une seconde en moi dans ma poitrine le cœur de « l'Homme ». A ce point abandonné du Ciel et de la Terre, il ne s'agissait plus de moi.

Et quand j'ai donné mon nom, j'ai eu l'impression de commettre une lâcheté, bien que ce fût le contraire, comme si, connaissant le vrai coupable, j'en avais dénoncé, livré un autre.

Qui étais-je à ce moment, même pour moi ? N'importe qui de perdu.

Pour l'homme qui meurt aussi bien, au moment de mourir, il ne s'agit plus de soi. Il s'agit d'un être quelconque dont on a pitié. On n'a plus d'orgueil et assez de ses souvenirs personnels ! Le fond de l'abîme est commun et anonyme.

Me souvenir ici du forçat qui, avec la complicité de l'aumônier du bagne, obtint comme une grâce de se faire condamner à une réclusion absolue et perpétuelle, parce que, chaque fois qu'il apercevait son semblable, il ne pouvait s'empêcher de vouloir le tuer — mais qui, une fois dans sa cellule, éclairée seulement par le toit, où il n'était plus exposé à rencontrer seulement l'ombre d'un homme, se mit à construire sans fin des reposoirs et des églises.

J'adjure mon âme de répondre :

— Peut-elle être fière quand même ?

— Oui, pourvu que mes « vertus » soient égales à mes « vices ». La Vertu seule permet de certaines libertés avec le Mal.

III

La tentation est un éclair qui abolit les images et le bruit, pour vous jeter seul en un clin d'œil dans la nuit et le silence en présence d'un objet unique dont la splendeur et la fixité vous paralysent.

Je me promets désormais cette Fête à laquelle je ne suis plus libre d'échapper. L'engagement en est pris, l'heure en est fixée, mais comme c'est un crime, il faut que je sois toujours, durant des jours, dans une disposition d'esprit coupable, ce qui est une profonde servitude, mes lectures, le hasard de mes humeurs ou de mes rencontres me détournant parfois du goût du péché.

Quand se réveille le Malin et que l'on songe à son péché de la veille, la première fois on n'y peut croire, on refuse d'y croire : c'est de la stupeur une seconde. Et puis on y croit et l'on se maudit.

A midi on s'est habitué à sa propre malédiction, et le soir on recommence.

Le lendemain, la stupeur sera moins grande et la malédiction qui suivra sera sans conviction.

Enfin on s'est habitué à la honte qui devient le Pain Quotidien.

Ma pauvre petite femme de mère tourne autour de moi sans comprendre. Je ne l'écoute ni ne la vois plus tout à fait, mais ses attentions parfois me tiennent lieu de remords.

Un moment, elle me dit : « Quand il y a danger, moi, je ne pense pas au danger, mais à m'y ouvrir un chemin.

Le courage, c'est une hache ».

Seulement quand on n'est tombé dans cette boue que par un faux-pas, il est peut-être possible d'attendre

qu'elle sèche. La poussière est une espèce de noblesse en suspens et qui ne souille que mêlée à l'eau.

Considère que dans un vice il y a des paliers et constate que tu as cette fois atteint le dernier, le plus profond, le plus bas, le seul qu'il soit grave d'atteindre, parce que mortel, que tu es descendu au fond du gouffre, au fond de ton propre mal, au plus sourd degré de toi-même et que tu en as ressenti les effets à la fois merveilleux et horribles, absurdes, légitimes, détestables parce que destructifs de toute la noblesse qui n'est pas en toi inhérente, essentielle à ta nature. Avoue que tu as connu l'abjection et qu'il n'y a rien au-dessous, que tu as visité l'abîme de l'abîme et que c'est une limite au bord de laquelle l'intelligence et la volonté nous abandonnent et nos sens défaillent, excepté la conscience. Devenu animal immonde et puis plante limoneuse, adaptée aux replis d'une honteuse anfractuosité de l'Enfer, un moment tu fus moins que cela, protoplasme, et l'instant qui suivit, quelque chose de si éminemment proche de « rien » que tu as rendu en un clin d'œil témoignage à ce vertige qui est l'autre aspect de nous-même : négation, néant absolu. Parvenu à ce point suprême au delà duquel on ne peut plus déchoir, sans cesser en même temps d'être, parce qu'il n'y a plus d'accès, parce qu'il n'y a plus d'accès possible nulle part de ce côté pour personne ni pour rien, parce qu'il n'y a plus de place plus bas pour l'être, je veux dire, parce que l'être y cesserait en même temps d'être qu'il passerait outre ; comme il m'est impossible de ne plus être, je me suis arrêté nécessairement. Cependant le défi qui a mené si loin en moi la nature humaine devait ressembler à ce point au courage et l'ébahissement qui s'empara de moi devant l'infranchissable singeait si bien l'extase que, en me permettant d'en garder l'illusion éternellement, Dieu eût pu m'y abandonner et j'étais perdu, quand le sentiment que ce n'est pas ce

qui est le plus, mais ce qui est le moins, que ce n'est pas ce qui est, mais ce qui n'est pas que l'on touche de ce côté, tout d'un coup m'a réveillé.

J'allais chercher dans le mal, qui sait ? peut-être la force de bien faire, prendre le plus loin du bien l'élan le plus formidable pour y atteindre.

Bonheur des injures. C'est une révélation que d'être insulté, méprisé publiquement. On fait la connaissance de certains mots qui n'étaient jusqu'alors que des accessoires de tragédie et dont on se voit tout d'un coup affublé, accablé. On n'est peut-être plus celui qu'on croyait. On n'est plus celui que l'on savait, mais celui que les autres croient connaître, reconnaître pour tel ou tel. Si quelqu'un a pu penser cela de moi, c'est qu'il y a quelque vérité là-dessous. On essaie d'abord de prétendre que ce n'est pas vrai, que ce n'est qu'un masque, une robe de théâtre, qu'on vient de jeter sur vous par dérision et on veut les arracher, mais non ; ils adhèrent tellement qu'ils sont déjà votre visage et votre chair et c'est soi-même qu'on déchire, en voulant s'en dépouiller.

Il s'agit d'un nom odieux que je pouvais refuser hier et que je ne peux plus refuser aujourd'hui, s'il plaît à quelqu'un de me l'imposer comme une consécration à rebours, je veux dire, comme une flétrissure. Et il est remarquable que tous les hommes sans exception et, quels que soient, par ailleurs leurs mérites, l'affection qui les unit ou leur degré de parenté, ne se désignent volontiers que par leurs tares : mon ami le Bossu, mon voleur de cousin, cet ivrogne de Paul ou de Pierre, etc.

Mieux, l'injure, l'insulte est perpétuelle. Elle n'est pas seulement dans la bouche de celui-ci ou de celui-là explicite, mais sur toutes les lèvres qui me nomment ; elle est dans « l'être » même, dans mon être et je la retrouve dans tous les yeux qui me regardent. Elle est

dans tous les cœurs qui ont affaire à moi ; elle est dans mon sang et inscrite sur mon visage en lettres de feu. Partout et toujours elle m'accompagne en ce monde et dans l'autre. Elle est moi-même et c'est Dieu en personne qui la profère, en me proférant, qui éventuellement me donne ce Nom exécrable, qui me voit sous cet Angle de la Colère. Impossible désormais d'échapper à ce Jugement Particulier, Dernier et Universel.

Il y a toujours un biais par lequel on échappe à la souffrance.

La douleur peut devenir impossible à quelques-uns, mais il n'y a qu'eux pour le savoir et le croire.

Il est vrai que maintenant je commence à voir clair. Le Soleil monte derrière les montagnes et l'aurore est si bonne à celui qui n'a pas dormi de toute la nuit dans le froid sur une montagne affreuse de rochers où il était perdu.

Béni sois-tu, ô Unité de mon amour, de m'avoir fait connaître la Vérité et le Mensonge, la vanité de tout cela pour quoi les hommes encore se passionnent.

Aucun temps ne fut certes aussi sublime et aussi triste parce que les hommes ont moins d'ignorance et autant de préjugés qu'autrefois.

Ils prétendent croire en ceci ou en cela d'humain et ils n'ont aucune excuse pour ne pas croire aussi bien le contraire.

L'amour n'en est plus ici ou là, il est en deçà et au delà de toute limite.

Il n'y a qu'un Amour

Et tout le monde le sait, comme Moi, mais personne ne le veut comme Toi et Moi.

***

INTIMITÉ [1]

Elle s'approcha, courbée sous le poids de sa valise. Elle souriait.

« Comment Lulu ? dit Rirette saisie, vous ne voulez pas dire ?...

— Oui, dit Lulu, c'est fini, je l'ai laissé tomber. »

Rirette était encore incrédule :

« Il le sait ? Vous le lui avez dit ? »

Les yeux de Lulu devinrent orageux :

« Et comment ! dit-elle.

— Eh bien ma petite Lulu ! »

Rirette ne savait trop que penser mais, en tout état de cause, elle supposa que Lulu avait besoin d'encouragements :

« Comme c'est bien, dit-elle, comme vous avez été courageuse. »

Elle eut envie d'ajouter : vous voyez que ça n'était pas bien difficile. Mais elle se retint. Lulu se laissait admirer : elle avait le rouge aux joues et ses yeux flamboyaient. Elle s'assit et posa sa valise près d'elle. Elle portait un manteau de laine grise avec une ceinture de cuir et un pull over jaune clair au col roulé. Elle était tête nue. Rirette n'aimait pas que Lulu se promenât tête nue : elle reconnut tout de suite le curieux mélange de blâme et d'amusement où elle était plongée ; Lulu lui produisait toujours cet effet-là. « Ce que j'aime en elle, décida Rirette, c'est sa vitalité. »

1. Voir la N. R. F. du 1er août.

« En cinq sec, dit Lulu. Et je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur. Il était sonné.

— Je n'en reviens pas, dit Rirette. Mais qu'est-ce qui vous a pris, ma petite Lulu ? Vous avez mangé du lion. Hier soir j'aurais donné ma tête à couper que vous ne le quitteriez pas.

— C'est à cause de mon petit frère. Avec moi je veux bien qu'il fasse le supérieur mais je ne peux pas souffrir qu'il touche à ma famille.

— Mais comment ça s'est-il passé ?

— Où est le garçon ? dit Lulu en s'agitant sur sa chaise. Les garçons du Dôme ne sont jamais là quand on les appelle. C'est le petit brun qui nous sert ?

— Oui, dit Rirette. Vous savez que j'ai fait sa conquête ?

— Ah ? Eh bien alors méfiez-vous de la dame du lavabo, il est tout le temps fourré avec elle. Il lui fait la cour mais je crois que c'est un prétexte pour voir les dames entrer aux cabinets ; quand elles sortent il les regarde dans les yeux pour les faire rougir. A propos, je vous laisse une minute, il faut que je descende téléphoner à Pierre, il va faire une tête ! Si vous voyez le garçon commandez-moi un café crème ; j'en ai pour une minute et je vous raconterai tout. »

Elle se leva, fit quelques pas et revint vers Rirette.

« Je suis bien heureuse, ma petite Rirette.

— Chère Lulu », dit Rirette en lui prenant les mains.

Lulu se dégagea et traversa la terrasse d'un pas léger. Rirette la regarda s'éloigner. Je ne l'aurais jamais crue capable de ça. Comme elle est gaie, pensa-t-elle, un peu scandalisée, ça lui réussit de plaquer son mari. Si elle m'avait écoutée, ce serait fait depuis longtemps. De toute façon c'est grâce à moi ; au fond j'ai beaucoup d'influence sur elle.

Lulu revint au bout de quelques instants :

« Pierre en était assis, dit-elle. Il voulait des détails

mais je les lui donnerai tout à l'heure, je déjeune avec lui. Il dit qu'on pourra peut-être partir demain soir.

— Comme je suis heureuse, Lulu, dit Rirette. Racontez-moi vite. C'est cette nuit que vous avez décidé ça ?

— Vous savez. je n'ai rien décidé, dit Lulu modestement, ça s'est décidé tout seul. » Elle tapa nerveusement sur la table : « Garçon ! Garçon ! Il m'embête ce garçon, je voudrais un café crème. »

Rirette était choquée : à la place de Lulu et dans des circonstances aussi graves, elle n'aurait pas perdu son temps à courir après un café crème. Lulu est quelqu'un de charmant mais c'est étonnant comme elle peut être futile, c'est un oiseau.

Lulu pouffa de rire :

« Si vous aviez vu la tête d'Henri !

— Je me demande ce que va dire votre mère, dit Rirette avec sérieux.

— Ma mère ? Elle sera en-chan-tée, dit Lulu d'un air assuré. Il était mal poli avec elle, vous savez, elle en avait jusque-là ! Toujours à lui reprocher de m'avoir mal élevée, que j'étais ci, que j'étais ça, qu'on voyait bien que j'avais reçu une éducation d'arrière-boutique. Vous savez, ce que j'en ai fait c'est un peu à cause d'elle.

— Mais que s'est-il passé ?

— Eh bien il a giflé Robert.

— Mais Robert est donc venu chez vous ?

— Oui, en passant, ce matin, parce que Maman veut le mettre en apprentissage chez Gomperz. Je crois que je vous l'ai dit. Alors il est passé chez nous pendant que nous prenions notre petit déjeuner et Henri l'a giflé.

— Mais pourquoi ? » demanda Rirette légèrement agacée. Elle détestait la façon dont Lulu racontait les histoires.

« Ils ont eu des mots, dit Lulu vaguement, et le petit ne s'est pas laissé faire ». Il lui tient tête. « Vieux cul », qu'il lui a fait, en pleine figure. Parce qu'Henri l'a appelé mal élevé, naturellement, il ne sait dire que ça ; je me tordais.

Alors Henri s'est levé, nous déjeunions dans le studio, et il lui a flanqué une gifle, je l'aurais tué !

— Alors vous êtes partie ?

— Partie ? dit Lulu étonnée, où ?

— Je croyais que c'était à ce moment-là que vous l'aviez quitté. Ecoutez, ma petite Lulu, il faut me raconter ça en ordre, sans ça je n'y comprends rien. Dites-moi, ajouta-t-elle, prise d'un soupçon, vous l'avez bien quitté, c'est bien vrai ?

— Mais oui, voilà une heure que je vous l'explique.

— Bon. Alors Henri a giflé Robert. Et après ?

— Après, dit Lulu, je l'ai enfermé sur le balcon, c'était trop drôle ! Il était encore en pyjama, il tapait à la vitre mais il n'osait pas casser les carreaux parce qu'il est avare comme un pou. Moi à sa place j'aurais tout bousillé même si j'avais dû me mettre les mains en sang. Et puis les Texier se sont amenés. Alors il m'a fait des sourires à travers la fenêtre, il faisait semblant que c'était une plaisanterie. »

Le garçon passait ; Lulu le saisit par le bras :

« Alors vous voilà, garçon ? Est-ce que ça vous dérangerait de me servir un café crème ? »

Rirette se sentit gênée et elle fit au garçon un sourire complice mais le garçon resta sombre et s'inclina avec une obséquiosité pleine de blâme. Rirette en voulut un peu à Lulu : elle ne savait jamais prendre le ton juste avec les inférieurs, elle était tantôt trop familière, tantôt trop exigeante et trop sèche.

Lulu se mit à rire.

« Je ris parce que je revois Henri en pyjama sur le balcon ; il tremblait de froid. Vous savez comment je m'y suis prise pour l'enfermer ? Il était au fond du studio, Robert pleurait et il faisait des sermons. J'ai ouvert la fenêtre et j'ai fait « Regarde, Henri ! il y a un taxi qui a renversé la marchande de fleurs. » Il est venu à côté de moi : il aime bien la marchande de fleurs parce qu'elle

lui a dit qu'elle était Suisse et il croit qu'elle est amoureuse de lui. « Où ça ? Où ça ? » qu'il disait. Moi je me suis retirée en douce, je suis rentrée dans la chambre et j'ai refermé la fenêtre. Je lui ai crié à travers la vitre : ça t'apprendra à faire la brute avec mon frère. Je l'ai laissé plus d'une heure sur le balcon, il nous regardait avec des yeux ronds, il était bleu de colère. Moi je lui tirais la langue et je donnais des bonbons à Robert, après ça j'ai apporté mes affaires dans le studio et je me suis habillée devant Robert parce que je sais qu'Henri déteste ça : Robert m'embrassait les bras et dans le cou comme un petit homme, il est charmant ; nous faisions comme si Henri n'était pas là. De l'affaire, j'ai oublié de me laver.

— Et l'autre qui était là derrière la fenêtre. C'est trop comique, dit Rirette en riant aux éclats.

Lulu cessa de rire ;

« J'ai peur qu'il n'ait pris froid, dit-elle sérieusement ; dans la colère on ne réfléchit pas. Elle reprit avec gaîté : « Il nous tendait le poing et il parlait tout le temps, mais je ne comprenais pas la moitié de ce qu'il disait. Puis Robert est parti et là-dessus les Texier ont sonné et je les ai fait entrer. Quand il les a vus, il est devenu tout sourires, il a fait des courbettes sur le balcon et moi je leur disais : « Regardez mon mari, mon grand chéri, s'il ne ressemble pas à un poisson dans un aquarium ? » Les Texier le saluaient à travers la vitre, ils étaient légèrement ahuris mais ils savent se tenir.

— Je vois ça d'ici, dit Rirette en riant. Haha ! votre mari sur le balcon et les Texier dans le studio ! » Elle répéta plusieurs fois « votre mari sur le balcon et les Texier dans le studio... » Elle aurait voulu trouver des mots drôles et pittoresques pour décrire la scène à Lulu, elle pensait que Lulu n'avait pas le sens du comique. Mais les mots ne vinrent pas.

« J'ai ouvert la fenêtre, dit Lulu, et Henri est rentré. Il

m'a embrassée devant les Texier et il m'a appelé petite friponne. « La petite friponne, qu'il faisait, elle a voulu me jouer un tour. » Et je souriais et les Texier souriaient poliment, tout le monde souriait. Mais quand ils ont été partis, il m'a lancé un coup de poing sur l'oreille. Alors j'ai pris une brosse et je la lui ai envoyée sur le coin de la bouche : je lui ai fendu les deux lèvres.

— Ma pauvre Lulu, dit Rirette avec tendresse. »

Mais Lulu repoussa du geste toute compassion. Elle se tenait droite en secouant ses boucles brunes d'un air combatif et ses yeux lançaient des éclairs.

« C'est là qu'on s'est expliqué : je lui ai lavé les lèvres avec une serviette et je lui ai dit que j'en avais marre, que je ne l'aimais plus et que je partirais. Il s'est mis à pleurer, il a dit qu'il se tuerait. Mais ça ne prend plus : vous vous rappelez, Rirette, l'année dernière au moment de ces histoires avec la Rhénanie, il me chantait ça tous les jours : il va y avoir la guerre, Lulu, je vais partir et je serai tué et tu me regretteras, tu auras du remords pour toutes les peines que tu m'as faites. — Ça va, que je lui répondais, tu es impuissant, c'est un cas de réforme. » Tout de même je l'ai calmé, parce qu'il parlait de m'enfermer à clé dans le studio, je lui ai juré que je ne partirais pas avant un mois. Après ça, il a été à son bureau, il avait les yeux rouges et un bout de taffetas gommé sur la lèvre, il n'était pas beau. Moi j'ai fait le ménage, j'ai mis les lentilles sur le feu et j'ai fait ma valise. Je lui ai laissé un mot sur la table de la cuisine. »

— Qu'est-ce que vous lui écriviez ?

— Je lui mettais, dit Lulu fièrement : les lentilles sont sur le feu. Sers-toi et éteins le gaz. Il y a du jambon dans le frigidaire. Moi j'en ai marre et je les mets. Adieu. »

Elles rirent toutes deux et des passants se retournèrent. Rirette pensa qu'elles devaient offrir un spectacle charmant et elle regretta de ne pas être assise à la terrasse de Viel ou du café de la Paix. Quand elles eurent

fini de rire, elles se turent et Rirette s'aperçut qu'elles n'avaient plus rien à se dire. Elle était un peu déçue.

« Il faut que je me sauve, dit Lulu en se levant, je retrouve Pierre à midi. Qu'est-ce que je vais faire de ma valise ? »

« Laissez-la moi, dit Rirette, je la confierai tout à l'heure à la dame des lavabos. Quand est-ce que je vous revois ?

— Je viendrai vous prendre chez vous à deux heures, j'ai un tas de courses à faire avec vous : je n'ai pas pris la moitié de mes affaires, il faudra que Pierre me donne de l'argent. »

Lulu partit et Rirette appela le garçon. Elle se sentait grave et triste pour deux. Le garçon accourut : Rirette avait déjà remarqué qu'il s'empressait toujours de venir quand c'était elle qui l'appelait.

« C'est cinq francs », dit-il. Il a jouta d'un air un peu sec : « Vous étiez bien gaies, toutes les deux, on vous entendait rire d'en bas. »

Lulu l'a blessé, pensa Rirette avec dépit. Elle dit en rougissant :

« Mon amie est un peu nerveuse ce matin.

— Elle est charmante, dit le garçon avec âme. Je vous remercie, Mademoiselle. »

Il empocha les six francs et s'en fut, Rirette était un peu étonnée, mais midi sonna et elle pensa qu'Henri allait rentrer chez lui et trouver le mot de Lulu : ce fut pour elle un moment plein de douceur.

« Je voudrais qu'on envoie tout ça *avant demain soir* à l'hôtel du Globe, rue Vandamme, dit Lulu à la caissière, d'un air de dame. Elle se tourna vers Rirette : « C'est fini, Rirette, on les met.

— Quel nom ? dit la caissière.

— Madame Lucienne Crispin. »

Lulu jeta son manteau sur son bras et se mit à courir ; elle descendit en courant le grand escalier de la Samaritaine. Rirette la suivit, faillit plusieurs fois tomber parce qu'elle ne regardait pas ses pieds : elle n'avait d'yeux que pour la mince silhouette bleue et jaune serin qui dansait devant elle ! « C'est pourtant vrai qu'elle a un corps obscène... » Chaque fois que Rirette voyait Lulu de dos ou de profil, elle était frappée par l'obscénité de ses formes mais elle ne s'expliquait pas pourquoi ; c'était une impression. « Elle est souple et mince mais elle a quelque chose d'indécent, je ne sors pas de là. Elle fait tout ce qu'elle peut pour se mouler, ça doit être ça. Elle dit qu'elle a honte de son derrière et elle met des jupes qui lui collent aux fesses. Il est petit, son derrière, je veux bien, plus petit que le mien, mais il se voit davantage. Il est tout rond, au-dessous de ses reins maigres, il remplit bien la jupe, on dirait qu'on l'a coulé dedans ; et puis il danse. »

Lulu se retourna et elles se sourirent. Rirette pensait au corps indiscret de son amie avec un mélange de réprobation et de langueur : des petits seins retroussés, une chair polie, toute jaune — quand on la touchait, on aurait juré du caoutchouc — de longues cuisses, un long corps canaille, aux membres longs : « Un corps de négresse, pensa Rirette, elle a l'air d'une négresse qui danse la rumba. » Près de la porte-tambour, une glace renvoya à Rirette le reflet de ses formes pleines : « Je suis plus sportive, pensa-t-elle en prenant le bras de Lulu, elle fait plus d'effet que moi quand nous sommes habillées, mais toute nue, je suis sûrement mieux qu'elle. »

Elles restèrent un moment silencieuses, puis Lulu dit :

« Pierre a été charmant. Vous aussi, vous avez été charmante, Rirette, je vous suis bien reconnaissante à tous les deux. »

Elle avait dit ça d'un air contraint, mais Rirette n'y

fit pas attention : Lulu n'avait jamais su remercier, elle était trop timide.

« Ça m'embête, dit soudain Lulu, mais il faut que je m'achète un soutien-gorge. »

« Ici ? » dit Rirette. Elles passaient justement devant un magasin de lingerie.

« Non. Mais c'est parce que j'en voyais que j'y ai pensé. Pour les soutiens-gorges, je vais chez Fischer. »

« Boulevard du Montparnasse ? s'écria Rirette. Faites bien attention Lulu, reprit-elle gravement, il vaudrait mieux ne pas trop hanter le boulevard Montparnasse, surtout à cette heure-ci : nous allons tomber sur Henri, ce sera infiniment désagréable.

— Sur Henri ? dit Lulu en haussant les épaules ; mais non, pourquoi ? »

L'indignation empourpra les joues et les tempes de Rirette.

« Vous êtes bien toujours la même, ma petite Lulu : quand une chose vous déplaît, vous la niez, purement et simplement. Vous avez envie d'aller chez Fischer, alors vous me soutenez qu'Henri ne passe pas sur le Boulevard du Montparnasse. Vous savez très bien qu'il y passe tous les jours à six heures, c'est son chemin. Vous me l'avez dit vous-même : il remonte la rue de Rennes et il va attendre l'AE à l'angle du Boulevard Raspail.

— D'abord il n'est que cinq heures, dit Lulu et puis il n'a peut-être pas été au bureau : après le mot que je lui écrit, il a dû s'étendre.

— Mais Lulu, dit soudain Rirette, il y a un autre Fischer vous savez bien, pas loin de l'Opéra, dans la rue du Quatre-Septembre.

— Oui, dit Lulu d'un air veule, mais il faudra y aller.

— Ah ! je vous aime bien ma petite Lulu ! Il faudra y aller ! Mais c'est à deux pas, c'est bien plus près que le carrefour Montparnasse.

— J'aime pas ce qu'ils vendent. »

Rirette pensa avec amusement que tous les Fischer vendaient les mêmes articles. Mais Lulu avait des obstinations incompréhensibles : Henri était incontestablement la personne qu'elle avait le moins envie de rencontrer en ce moment et on aurait dit qu'elle faisait exprès de se jeter dans ses jambes.

« Eh bien, dit-elle avec indulgence, allons à Montparnasse, d'ailleurs Henri est si grand que nous l'apercevrons avant qu'il ne nous voie.

« Et puis quoi ? dit Lulu, si on le rencontre, on le rencontrera, c'est tout. Il ne va pas nous manger. »

Lulu tint à gagner Montparnasse à pied ; elle dit qu'elle avait besoin d'air. Elles suivirent la rue de Seine, puis la rue de l'Odéon et la rue de Vaugirard. Rirette fit l'éloge de Pierre et montra à Lulu combien il avait été parfait dans cette circonstance.

« Ce que j'aime Paris, dit Lulu, ce que je vais avoir de regrets !

— Taisez-vous donc, Lulu. Quand je pense que vous avez la chance d'aller à Nice et que vous regrettez Paris. »

Lulu ne répondit pas, elle se mit à regarder à droite et à gauche d'un air triste et chercheur.

Lorsqu'elles sortirent de chez Fischer, elles entendirent sonner six heures. Rirette prit Lulu par le coude et voulut l'emmener au plus vite. Mais Lulu s'arrêta devant Baumann le fleuriste :

« Regardez ces azalées, ma petite Rirette. Si j'avais un beau salon j'en mettrais partout.

— Je n'aime pas les fleurs en pot, dit Rirette. »

Elle était exaspérée. Elle tourna la tête du côté de la rue de Rennes et naturellement, au bout d'une minute elle vit apparaître la grande silhouette stupide d'Henri. Il était nu-tête et portait un veston de sport en tweed marron. Rirette détestait le marron :

« Le voilà, Lulu, le voilà, dit-elle précipitamment.

— Où ? dit Lulu, où est-il ? »

Elle n'était guère plus calme que Rirette.

« Derrière nous, sur l'autre trottoir ? Filons et ne vous retournez pas. »

Lulu se retourna tout de même.

« Je le vois, dit-elle. »

Rirette chercha à l'entraîner mais Lulu se raidit, elle regardait fixement Henri. Elle dit enfin :

« Je crois qu'il nous a vues. »

Elle paraissait effrayée, elle céda d'un seul coup à Rirette et se laissa docilement emmener.

« Maintenant pour l'amour du ciel, Lulu, ne vous retournez plus, dit Rirette un peu essoufflée. Nous allons tourner dans la prochaine rue à droite, c'est la rue Delambre. »

Elles marchaient très vite et bousculaient les passants. Par moments Lulu se faisait un peu traîner, à d'autres moments c'était elle qui tirait Rirette en avant. Mais elles n'avaient pas atteint le coin de la rue Delambre quand Rirette vit une grande ombre brune un peu en arrière de Lulu ; elle comprit que c'était Henri et se mit à trembler de colère. Lulu gardait les paupières baissées, elle avait l'air sournois et buté. « Elle regrette son imprudence mais il est trop tard, tant pis pour elle. »

Elles pressèrent le pas ; Henri les suivait sans dire un mot. Elles dépassèrent la rue Delambre et continuèrent à marcher dans la direction de l'Observatoire. Rirette entendait craquer les souliers d'Henri ; il y avait aussi une sorte de râle léger et régulier qui scandait leur marche : c'était le souffle d'Henri (Henri avait toujours eu le souffle fort mais jamais à ce point-là : il avait dû courir pour les rejoindre ou bien c'était l'émotion).

« Il faut faire comme s'il n'était pas là, pensa Rirette. Ne pas avoir l'air de s'apercevoir de son existence. » Mais elle ne put s'empêcher de le regarder du coin de l'œil. Il était blanc comme un linge et baissait tellement les paupières que ses yeux semblaient clos. « On dirait un

somnambule », pensa Rirette avec une espèce d'horreur. Les lèvres d'Henri tremblaient et, sur la lèvre inférieure, un petit bout de taffetas rose, à moitié décollé, s'était mis à trembler aussi. Et le souffle ; toujours le souffle égal et rauque qui se terminait à présent par une petite musique nasillarde. Rirette se sentait mal à l'aise : elle ne craignait pas Henri, mais la maladie et la passion lui faisaient toujours un peu peur. Au bout d'un moment, Henri avança doucement la main, sans regarder et saisit le bras de Lulu. Lulu tordit la bouche comme si elle allait pleurer et se dégagea en frissonnant.

« Pffouh ! » fit Henri.

Rirette avait une envie folle de s'arrêter : elle avait un point de côté et ses oreilles bourdonnaient. Mais Lulu courait presque ; elle aussi, elle avait l'air d'une somnambule. Rirette eut l'impression que, si elle lâchait le bras de Lulu et si elle s'arrêtait, ils continueraient tous deux à courir côte à côte, muets, pâles comme des morts et les yeux clos.

Henri se mit à parler. Il dit d'une drôle de voix enrouée :

« Rentre avec moi. »

Lulu ne répondit pas. Henri reprit, de la même voix rauque et sans intonation :

« Tu es ma femme. Rentre avec moi.

— Vous voyez bien qu'elle ne veut pas rentrer, répondit Rirette, les dents serrées. Laissez-la tranquille ! »

Il n'eut pas l'air de l'entendre. Il répétait :

« Je suis ton mari, je veux que tu rentres avec moi.

— Je vous prie de la laisser tranquille, dit Rirette sur un ton aigu, vous ne gagnerez rien à l'embêter comme ça, fichez-nous la paix. »

Il tourna vers Rirette un visage étonné :

« C'est ma femme, dit-il, elle est à moi, je veux qu'elle rentre avec moi. »

Il avait pris le bras de Lulu et cette fois Lulu ne se dégagea pas.

« Allez-vous-en, dit Rirette.

— Je ne m'en irai pas, je la suivrai partout, je veux qu'elle rentre à la maison. »

Il parlait avec effort. Tout d'un coup il fit une grimace qui découvrit ses dents et il cria de toutes ses forces :

« Tu es à moi ! »

Des gens se retournèrent en riant. Henri secouait le bras de Lulu et grondait comme une bête, en retroussant les lèvres. Par bonheur un taxi vide vint à passer, Rirette lui fit signe et s'arrêta. Henri s'arrêta aussi. Lulu voulait poursuivre sa marche mais ils la maintinrent solidement, chacun par un bras.

« Vous devriez comprendre, dit Rirette en tirant Lulu vers la chaussée, que vous ne la ramènerez jamais à vous par ces violences.

« Laissez-la, laissez ma femme », dit Henri en tirant en sens inverse. Lulu était molle comme un paquet de linge.

« Vous montez ou vous ne montez pas ? » cria le chauffeur impatienté.

Rirette lâcha le bras de Lulu et fit pleuvoir une grêle de coups sur les mains d'Henri. Mais il ne paraissait pas les sentir. Au bout d'un moment il lâcha prise et se mit à regarder Rirette d'un air stupide. Rirette le regarda aussi. Elle avait peine à rassembler ses idées, un immense écœurement l'avait envahie. Ils restèrent ainsi les yeux dans les yeux pendant quelques secondes ; ils soufflaient tous les deux. Puis Rirette se reprit, elle saisit Lulu par la taille et la traîna jusqu'au taxi.

« Où va-t-on ? » dit le chauffeur.

Henri les avait suivies, il voulait monter avec elles. Mais Rirette le repoussa de toutes ses forces et referma précipitamment la portière.

« Oh ! partez, partez ! fit-elle au chauffeur. On vous dira l'adresse après. »

Le taxi démarra et Rirette se laissa aller au fond de la voiture. Comme tout cela était vulgaire, pensa-t-elle. Elle haïssait Lulu.

« Où voulez-vous aller, ma petite Lulu », demanda-t-elle doucement.

Lulu ne répondit pas. Rirette l'entoura de ses bras et se fit persuasive :

« Il faut me répondre. Voulez-vous que je vous dépose chez Pierre ? »

Lulu fit un mouvement que Rirette prit pour un acquiescement. Elle se pencha en avant :

« 11, rue de Messine. »

Quand Rirette se retourna, Lulu la regardait d'un drôle d'air.

« Qu'est-ce qu'il... commença Rirette.

— Je vous déteste, hurla Lulu, je déteste Pierre, je déteste Henri. Qu'est-ce que vous avez tous après moi ? Vous me torturez. »

Elle s'arrêta net et tous ses traits se brouillèrent.

« Pleurez, dit Rirette avec une dignité calme, pleurez, ça vous fera du bien. »

Lulu se plia en deux et se mit à sangloter. Rirette la prit dans ses bras et la serra contre elle. De temps à autre, elle lui caressait les cheveux. Mais, au dedans, elle se sentait froide et méprisante. Quand la voiture s'arrêta, Lulu s'était calmée. Elle s'essuya les yeux et se poudra.

« Excusez-moi, dit-elle gentiment, c'était nerveux. Je n'ai pas pu supporter de le voir dans cet état, il me faisait mal.

Il avait l'air d'un orang-outang », dit Rirette rassérénée.

Lulu sourit.

« Quand est-ce que je vous revois ? demanda Rirette.

« Oh, pas avant demain. Vous savez que Pierre ne peut pas me loger à cause de sa mère ? Je suis à l'Hôtel

du Globe. Vous pourriez venir assez tôt, vers les neuf heures, si ça ne vous dérange pas, parce qu'ensuite j'irai voir maman. »

Elle était blafarde et Rirette pensa avec tristesse que c'était terrible la facilité avec laquelle Lulu pouvait se décomposer.

« N'en faites pas trop, ce soir, dit-elle.

— Je suis terriblement fatiguée, dit Lulu, j'espère que Pierre me laissera rentrer de bonne heure, mais il ne comprend jamais ces choses-là. »

Rirette garda le taxi et se fit conduire chez elle. Elle avait pensé un moment qu'elle irait au cinéma mais elle n'en avait plus le cœur. Elle jeta son chapeau sur une chaise et fit un pas vers la fenêtre. Mais le lit l'attirait, tout blanc, tout doux, tout moite dans son creux d'ombre. S'y jeter, sentir la caresse de l'oreiller contre ses joues brûlantes. « Je suis forte, c'est moi qui ai tout fait pour Lulu et maintenant je suis seule et personne ne fait rien pour moi. » Elle avait tant de pitié pour elle-même qu'elle sentit une houle de sanglots monter jusqu'à sa gorge. « Ils vont partir à Nice et je ne les verrai plus. C'est moi qui aurai fait leur bonheur mais ils ne penseront plus à moi. Et moi je resterai ici à travailler huit heures par jour, à vendre des perles fausses chez Burma. » Quand les premières larmes roulèrent sur ses joues, elle se laissa tomber doucement sur son lit. « A Nice... répétait-elle en pleurant amèrement, à Nice... au soleil... sur la Riviera... »

III

« Pouah ! »

Nuit noire. On aurait dit que quelqu'un marchait dans la chambre : un homme avec des pantoufles. Il avançait avec précaution un pied, puis l'autre, sans pouvoir éviter un léger craquement du plancher. Il s'arrêtait, il y avait

un moment de silence, puis, transporté soudain à l'autre bout de la chambre, il reprenait, comme un ma niaque, sa marche sans but. Lulu avait froid, les cou vertures étaient beaucoup trop légères. Elle avait dit « Pouah ! » à voix haute et le son de sa voix lui avait fait peur.

Pouah ! Je suis sûre qu'à présent il regarde le ciel et les étoiles, il allume une cigarette, il est dehors, il a dit qu'il aimait la teinte mauve du ciel de Paris. A petits pas, il rentre chez lui, à petits pas : il se sent poétique quand il vient de faire ça, il me l'a dit, et léger comme une vache qu'on vient de traire, il n'y pense plus — et moi je suis souillée. Ça ne m'étonne pas qu'il soit pur en ce moment, il est tout sec, je l'ai entendu qui sifflotait sous ma fenêtre quand il est sorti ; il était là, en-dessous, sec et frais, dans ses beaux habits, dans son pardessus de demi-saison, il faut reconnaître qu'il sait s'habiller, une femme peut être fière de sortir avec lui, il était sous ma fenêtre et moi j'étais nue dans le noir et j'avais froid. « Je monte une minute, qu'il avait fait, juste pour voir ta chambre. » Il est resté deux heures et le lit grinçait — ce sale petit lit de fer. Je me de mande où il a été chercher cet hôtel, il m'avait dit qu'il y avait passé quinze jours autrefois, que j'y serais très bien, ce sont de drôles de chambres, j'en ai vu deux, je n'ai jamais vu de chambres si petites et elles sont en combrées de meubles, il y a des poufs et des canapés et des petites tables, ça pue l'amour, je ne sais pas s'il a passé quinze jours ici mais il ne les a sûrement pas passés seul ; il faut qu'il me respecte bien peu pour m'avoir collée là-dedans. Le garçon de l'hôtel rigolait quand nous sommes montés, c'est un Algérien, je déteste ces types-là, j'en ai peur, il m'a regardé les jambes, après ça il est rentré dans le bureau, il a dû se dire « ça y est, ils font ça » et il s'est imaginé des choses sales, il paraît que c'est effrayant ce qu'ils font là-bas aux femmes, s'il y en

à une qui leur tombe sous la main elle reste boiteuse pour la vie ; et tout le temps que Pierre m'embêtait je pensais à cet Algérien qui pensait à ce que je faisais et qui se figurait des ordures pires encore que ça n'était. Il y a quelqu'un dans la chambre !

Lulu retint son souffle mais les craquements cessèrent presque aussitôt. J'ai mal entre les cuisses, ça me démange et ça me cuit, j'ai envie de pleurer et ce sera ainsi toutes les nuits, sauf la nuit prochaine parce que nous serons dans le train. Lulu se mordit la lèvre et frissonna parce qu'elle se rappelait qu'elle avait gémi. C'est pas vrai, je n'ai pas gémi, j'ai seulement respiré un peu fort, parce qu'il est si lourd, quand il est sur moi il me coupe le souffle. Il m'a dit « Tu gémis, tu jouis », j'ai horreur qu'on parle en faisant ça, je voudrais qu'on s'oublie, mais lui il n'arrête pas. Je n'ai pas gémi, d'abord je ne peux pas prendre de plaisir, c'est un fait, le médecin l'a dit, à moins que je ne me le donne moi-même. Il ne veut pas le croire, ils n'ont jamais voulu le croire, ils disaient tous « C'est parce qu'on t'a mal commencée, moi je t'apprendrai le plaisir », je les laissais dire, je savais bien ce qui en était, c'est médical ; mais ça les vexe.

Quelqu'un montait l'escalier. C'est quelqu'un qui rentre. A moins, mon Dieu, que ce ne soit lui qui revienne. Il en est bien capable, si l'envie l'a repris. Ce n'est pas lui, ce sont des pas lourds — ou alors — le cœur de Lulu sauta dans sa poitrine — si c'était l'Algérien, il sait que je suis seule, il va venir cogner à la porte, je ne peux pas, je ne peux pas supporter ça, non c'est à l'étage d'en-dessous, c'est un type qui rentre, il met sa clef dans la serrure, il lui faut du temps, il est saoul, je me demande qui loge dans cet hôtel, ça doit être du propre ; j'ai rencontré une rousse, cette après-midi, dans l'escalier, elle avait des yeux de droguée. Je n'ai pas gémi ! Mais naturellement il a fini par me troubler avec tous ses tri-

potages, il sait faire ; j'ai horreur des types qui savent faire, j'aimerais mieux coucher avec un vierge. Ces mains qui vont tout droit où il faut, qui frôlent, qui appuient un peu, pas trop... ils vous prennent pour un instrument dont ils sont fiers de savoir jouer. Je déteste qu'on me trouble, j'ai la gorge sèche, j'ai peur et j'ai un goût dans la bouche et je suis humiliée parce qu'ils croient qu'ils me dominent, Pierre je le giflerais quand il prend son air fat et qu'il dit « j'ai la technique ». Mon Dieu dire que la vie c'est ça, c'est pour ça qu'on s'habille et qu'on se lave et qu'on se fait belle et tous les romans sont écrits sur ça et on y pense tout le temps et finalement voilà ce que c'est, on s'en va dans une chambre avec un type qui vous étouffe à moitié. Je veux dormir, oh si je pouvais seulement un peu dormir, demain je voyagerai toute la nuit, je serai brisée. Je voudrais tout de même être un peu fraîche pour me ballader dans Nice, il paraît que c'est si beau il y a des petites rues italiennes et des linges de couleur qui sèchent au soleil, je m'installerai avec mon chevalet et je peindrai et des petites filles viendront regarder ce que je fais. Saloperie ! (elle s'était un peu avancée et sa hanche avait touché la tache humide du drap). C'est pour faire ça qu'il m'emmène. Personne, personne ne m'aime. Il marchait à côté de moi et je défaillais presque et j'attendais un mot de tendresse, il aurait dit « Je t'aime » je ne serais pas revenue chez lui bien sûr, mais je lui aurais dit quelque chose de gentil, on se serait quittés bons amis, j'attendais, j'attendais, il m'a pris le bras et je lui ai laissé mon bras, Rirette était furieuse, ça n'est pas vrai qu'il avait l'air d'un orang-outang mais je savais qu'elle pensait quelque chose comme ça, elle le regardait de côté avec de sales yeux, c'est étonnant comme elle peut être mauvaise, eh bien malgré ça quand il m'a pris le bras je n'ai pas résisté mais ça n'est pas *moi* qu'il voulait, il voulait *sa femme*

parce qu'il m'a épousée et qu'il est mon mari ; il me rabaissait toujours, il disait qu'il était plus intelligent que moi et tout ce qui est arrivé c'est sa faute, il n'avait qu'à ne pas me traiter de son haut, je serais encore avec lui. Je suis sûre qu'il ne me regrette pas en ce moment, il ne pleure pas, il râle, voilà ce qu'il fait et il est bien content parce qu'il a le lit pour lui tout seul et qu'il peut étendre ses grandes jambes. Je voudrais mourir. J'ai si peur qu'il ne pense du mal de moi ; je ne pouvais rien lui expliquer parce que Rirette était entre nous, elle parlait, elle parlait, elle avait l'air hystérique. Elle est contente à présent, elle se complimente sur son courage, comme c'est malin avec Henri qui est doux comme un mouton. J'irai. Ils ne peuvent tout de même pas me forcer à le quitter comme un chien. Elle sauta hors du lit et tourna le commutateur. Mes bas et une combinaison ça suffira. Elle ne prit même pas la peine de se peigner, tant elle était pressée et les gens qui me verront ne sauront pas que je suis nue sous mon grand manteau gris, il me tombe jusqu'aux pieds. L'Algérien — elle s'arrêta le cœur battant — il va falloir que je le réveille pour qu'il m'ouvre la porte. Elle descendit à pas de loup — mais les marches craquaient une à une ; elle frappa contre la vitre du bureau.

« Qu'est-ce que c'est ? » dit l'Algérien. Ses yeux étaient roses et ses cheveux embroussaillés, il n'avait pas l'air bien redoutable.

« Ouvrez-moi la porte », dit Lulu avec sécheresse.

Un quart d'heure plus tard elle sonnait chez Henri.

« Qui est là », demanda Henri à travers la porte.

« C'est moi. »

Il ne répond rien, il ne veut pas me laisser rentrer chez moi. Mais je taperai sur la porte jusqu'à ce qu'il ouvre, il cédera à cause des voisins. Au bout d'une minute la porte s'entrebâilla et Henri apparut, blafard avec un bouton

sur le nez ; il était en pyjama. « Il n'a pas dormi », pensa Lulu avec tendresse.

« Je ne voulais pas partir comme ça, je voulais te revoir. »

Henri ne disait toujours rien. Lulu entra en le poussant un peu. Qu'il est donc emprunté, on le trouve toujours sur son passage, il me regarde avec des yeux ronds, il a les bras ballants, il ne sait que faire de son corps. Tais-toi, va, tais-toi, je vois bien que tu es ému et que tu ne peux pas parler. Il faisait effort pour avaler sa salive et ce fut Lulu qui dut fermer la porte.

« Je veux qu'on se quitte bons amis, dit-elle. »

Il ouvrit la bouche comme s'il voulait parler, tourna précipitamment sur lui-même et s'enfuit. Qu'est-ce qu'il fait ? Elle n'osait le suivre. Est-ce qu'il pleure ? Elle l'entendit soudain tousser : il est aux cabinets. Quand il revint, elle se pendit à son cou et colla sa bouche contre la sienne : il sentait le vomi. Lulu éclata en sanglots.

« J'ai froid », dit Henri.

« Couchons-nous, proposa-t-elle en pleurant, je peux rester jusqu'à demain matin. »

Ils se couchèrent et Lulu fut secouée d'énormes sanglots parce qu'elle retrouvait sa chambre et son beau lit propre et la lueur rouge dans la vitre. Elle pensait qu'Henri la prendrait dans ses bras mais il n'en fit rien : il était couché de tout son long, comme si on avait mis un piquet dans le lit. Il est aussi raide que quand il parle avec un Suisse. Elle lui prit la tête à deux mains et le regarda fixement. Tu es pur, toi, tu es pur. Il se mit à pleurer.

« Que je suis malheureux, dit-il, je n'ai jamais été aussi malheureux. »

« Moi non plus, dit Lulu. »

Ils pleurèrent longtemps. Au bout d'un moment elle éteignit et mit la tête sur son épaule. Si on pouvait rester comme ça toujours, purs et tristes comme deux orphelins ;

mais ça n'est pas possible, ça n'arrive pas dans la vie. La vie était une énorme vague qui allait fondre sur Lulu et l'arracher aux bras d'Henri. Ta main, ta grande main. Il en est fier parce qu'elles sont grandes, il dit que les descendants de vieille famille ont toujours de grandes extrémités. Il ne me prendra plus la taille entre ses mains — il me chatouillait un peu mais j'étais fière parce qu'il pouvait presque rejoindre ses doigts. Ça n'est pas vrai qu'il est impuissant, il est pur, pur — et un peu paresseux. Elle sourit à travers ses larmes et l'embrassa sous le menton.

« Qu'est-ce que je vais dire à mes parents ? fit Henri. Ma mère en mourra. »

Mme Crispin ne mourrait pas, elle triompherait au contraire. Ils parleront de moi, aux repas, tous les cinq, avec des airs de blâme, comme des gens qui en savent long mais qui ne veulent pas tout dire à cause de la petite qui a seize ans qui est trop jeune pour qu'on parle de certaines choses devant elle. Elle rigolera au dedans parce qu'elle saura tout, elle sait toujours tout et elle me déteste. Toute cette boue ! Et les apparences sont contre moi.

« Ne leur dis pas tout de suite, supplia-t-elle, dis que je suis à Nice pour ma santé.

— Ils ne me croiront pas. »

Elle embrassa Henri à petits coups rapides sur tout le visage.

« Henri tu n'étais pas assez gentil avec moi.

— C'est vrai, dit Henri, je n'étais pas assez gentil. Mais toi non plus dit-il à la réflexion, tu n'étais pas assez gentille. »

« Moi non plus. Hou ! dit Lulu, que nous sommes malheureux ! »

Elle pleurait si fort qu'elle pensa suffoquer : bientôt le jour allait paraître et elle partirait. On ne fait jamais, jamais ce qu'on veut, on est emporté.

« Tu n'aurais pas dû partir comme ça » dit Henri.

Lulu soupira :

« Je t'aimais bien, Henri.

— Et maintenant, tu ne m'aimes plus ?

— Ça n'est pas la même chose.

— Avec qui pars-tu ?

— Avec des gens que tu ne connais pas.

— Comment connais-tu des gens que je ne connais pas ? » dit Henri avec colère, où les as-tu vus ?

— Laisse-ça, mon chéri, mon petit Gulliver, tu ne vas pas faire le mari en ce moment ?

— Tu pars avec un homme ! dit Henri en pleurant.

— Écoute Henri je te jure que non, je te le jure sur la tête de maman, les hommes me dégoûtent trop en ce moment. Je pars avec un ménage, des amis de Rirette, des gens âgés. Je veux vivre seule, ils me trouveront du travail ; oh Henri, si tu savais comme j'ai besoin de vivre seule, comme tout ça me dégoûte.

— Quoi ? dit Henri, qu'est-ce qui te dégoûte ?

— Tout ! « Elle l'embrassa » — il n'y a que toi qui ne me dégoûte pas, mon chéri. »

Elle passa ses mains sous le pyjama d'Henri et le caressa longuement par tout le corps. Il frissonna sous ces mains glacées mais il se laissa faire, il dit seulement :

« Je vais prendre mal. »

Il y avait en lui, sûrement, quelque chose de brisé.

A sept heures, Lulu se leva, les yeux gonflés de larmes ; elle dit avec lassitude :

« Il faut que je retourne là-bas.

— Où là-bas ?

— Je suis à l'hôtel du Globe, rue Vandamme. C'est un sale hôtel.

— Reste avec moi.

— Non Henri, je t'en prie, n'insiste pas, je t'ai dit que c'était impossible. »

C'est le flot qui vous emporte, c'est la vie ; on ne peut pas juger, ni comprendre, il n'y a qu'à se laisser aller. Demain je serai à Nice. Elle passa dans le cabinet de toilette pour baigner ses yeux dans l'eau tiède. Elle remit son manteau en grelottant. C'est comme une fatalité. Pourvu que je puisse dormir dans le train, cette nuit, sans ça je serai claquée en arrivant à Nice. J'espère qu'il a pris des premières ; ce sera la première fois que je voyagerai en première. Tout est toujours comme ça : voilà des annés que j'ai envie de faire un long voyage en première classe et le jour où ça m'arrive les choses s'arrangent de telle façon que ça ne me fait presque plus de plaisir. Elle avait hâte de partir, à présent, parce que ces derniers moments avaient quelque chose d'insupportable.

« Qu'est-ce que tu vas faire avec ce Gallois ? » demanda-t-elle.

Gallois avait commandé une affiche à Henri, Henri l'avait faite et, à présent, Gallois n'en voulait plus.

« Je ne sais pas, dit Henri. »

Il s'était blotti sous les couvertures, on ne voyait plus que ses cheveux et un bout d'oreille. Il dit d'une voix lente et molle :

« Je voudrais dormir pendant huit jours.

— Adieu mon chéri, » dit Lulu.

« Adieu. »

Elle se pencha sur lui, écarta un peu les couvertures et l'embrassa sur le front. Elle demeura longtemps sur le palier, sans se décider à fermer la porte de l'appartement. Au bout d'un moment, elle détourna les yeux et tira violemment sur la poignée. Elle entendit un bruit sec et crut qu'elle allait s'évanouir : elle avait connu une impression semblable quand on avait jeté la première pelletée de terre sur le cercueil de son père.

Henri n'a pas été très gentil. Il aurait pu se lever pour m'accompagner jusqu'à la porte. Il me semble que j'aurais eu moins de chagrin si c'était lui qui l'avait refermée.

IV

« Elle a fait ça ! » dit Rirette le regard au loin « elle a fait ça ! »

C'était le soir. Vers six heures Pierre avait téléphoné à Rirette et elle était venue le rejoindre au Dôme.

« Mais vous, dit Pierre, est-ce que vous ne deviez pas la voir ce matin vers neuf heures ? »

— Je l'ai vue.

— Elle n'avait pas l'air drôle

— Mais non, dit Rirette, je n'ai rien remarqué. Elle était un peu fatiguée mais elle m'a dit qu'elle avait mal dormi après votre départ parce qu'elle était très excitée à l'idée de voir Nice et parce qu'elle avait un peu peur du garçon algérien... Tenez, elle m'a même demandé si je croyais que vous aviez pris des premières dans le train, elle a dit que c'était le rêve de sa vie de voyager en première. Non, décida Rirette, je suis sûre qu'elle n'avait rien de semblable en tête ; du moins pas tant que j'étais là. Je suis restée deux heures avec elle, et, pour ces choses-là, je suis assez observatrice, ça m'étonnerait si quelque chose m'avait échappé. Vous me direz qu'elle est très dissimulée mais je la connais depuis quatre ans et je l'ai vue dans des masses de circonstances, je possède ma Lulu sur le bout du doigt. »

« Alors ce sont les Texier qui l'auront décidée. C'est drôle... » Il rêva quelques instants et reprit soudain : « Je me demande qui leur a donné l'adresse de Lulu. C'est moi qui ai choisi l'hôtel, et elle n'en avait jamais entendu parler auparavant. »

Il jouait distraitement avec la lettre de Lulu et Rirette était agacée parce qu'elle aurait voulu la lire et qu'il ne le lui proposait pas.

« Quand l'avez-vous reçue ? » demanda-t-elle enfin.

« La lettre ?... Il la lui tendit avec simplicité. « Tenez,

vous pouvez lire. On a dû la poser chez le concierge vers une heure. »

C'était une mince feuille violette, comme on en vend dans les bureaux de tabac :

« Mon grand chéri,

Les Texier sont venus (je ne sais pas qui leur a donné l'adresse) et je vais te faire beaucoup de peine, mais je ne pars pas, mon amour, mon Pierre chéri ; je reste avec Henri parce qu'il est trop malheureux. Ils ont été le voir ce matin, il ne voulait pas ouvrir et Mme Texier a dit qu'il n'avait plus figure humaine. Ils ont été très gentils et ils ont compris mes raisons, elle dit que tous les torts sont de son côté, que c'est un ours mais qu'il n'est pas mauvais dans le fond. Elle dit qu'il lui a fallu ça pour qu'il comprenne combien il tenait à moi. Je ne sais pas qui leur a donné mon adresse, ils ne l'ont pas dit, ils ont dû me voir par hasard quand je suis sortie de l'hôtel ce matin avec Rirette. Mme Texier m'a dit qu'elle savait bien qu'elle me demandait un énorme sacrifice mais qu'elle me connaissait assez pour savoir que je ne m'y déroberai pas. Je regrette bien fort notre beau voyage à Nice, mon amour, mais j'ai pensé que tu serais le moins malheureux parce que tu m'as toujours. Je suis à toi de tout mon cœur et de tout mon corps et nous nous verrons aussi souvent que par le passé. Mais Henri se tuerait s'il ne m'avait plus, je lui suis indispensable ; je t'assure que ça ne m'amuse pas de me sentir une pareille responsabilité. J'espère que tu ne feras pas ta vilaine petite gueule qui me fait si peur, tu ne voudras pas que j'aie des remords, dis. Je rentre chez Henri tout à l'heure, je suis un peu révulsée quand je pense que je vais le revoir dans cet état mais j'aurai le courage de poser mes conditions. D'abord je veux plus de liberté parce que je t'aime et je veux qu'il laisse Robert tranquille et qu'il ne dise plus jamais de mal de maman. Mon chéri, je suis bien triste, je voudrais que tu sois là, j'ai envie de toi,

je me serre contre toi et je sens tes caresses par tout mon corps. Je serai demain à cinq heures au Dôme. — Lulu. »

« Mon pauvre Pierre ! »

Rirette lui avait pris la main.

« Je vous dirai, dit Pierre, que c'est pour elle surtout que j'ai des regrets ! elle avait besoin d'air et de soleil. Mais puisqu'elle en a décidé ainsi... Ma mère me faisait des scènes épouvantables, reprit-il. La villa est à elle, elle ne voulait pas que j'y amène une femme. »

« Ah ? dit Rirette d'une voix entrecoupée. Ah ? c'est très bien alors, alors tout le monde est content ! »

Elle laissa retomber la main de Pierre : elle se sentait, elle ne savait pourquoi, envahie par un amer regret.

JEAN-PAUL SARTRE

PENSÉES D'UN BIOLOGISTE

Qu'il s'agisse de politique, de morale ou de philosophie, je suspecte les jugements de ceux qui ignorent tout de ce qu'ils sont.

*

La biologie en est arrivée au point de son évolution où les conséquences de ses découvertes vont atteindre à l'homme lui-même. Si l'on ne peut qu'applaudir aux prodigieuses conquêtes qui font de cette jeune science une sorte de magie positive, comment se défendre de quelque émoi en la voyant sans cesse étendre son empire et tout près d'essayer ses pouvoirs sur la personne humaine, jusqu'ici intangible ? Les savants, dans leurs laboratoires, jouent avec des insectes, des grenouilles, des volailles. Celui-ci renverse le sexe d'un poulet en introduisant dans l'embryon une substance chimique. Celui-là, en piquant un œuf d'un stylet chargé de sang, amène à l'existence un têtard sans père. Il ne faut à cet autre qu'une gouttelette de lymphe pour changer la couleur des yeux chez une mouche... Et demain, pourrons-nous faire autrement que d'utiliser pour notre compte ces trouvailles étranges ? Demain, nos propres enfants serviront de matériel d'expériences. On déterminera leur sexe, on leur imposera, à coup d'hormones supplémentaires, une personnalité physique et morale. A cet égard tout au moins, ne portons pas trop d'envie au futur. Je préfère, quant à moi, d'avoir vécu à l'époque barbare où les parents devaient se contenter des pré-

sents du hasard, car je doute que ces fils rectifiés et calculés inspirent les mêmes sentiments que nous inspirent les nôtres, tout fortuits, imparfaits et décevants qu'ils sont.

*

Le jour qu'on saura façonner les êtres, que restera-t-il de nos vieux préjugés de mérite et de démérite ? A quelles réactions seront sujets ces hommes autorisés à se dire : « Je ne suis pas né tel que je devais naître, je ne suis pas moi » ?

*

On a moins de répugnance à disparaître quand on a confié à une chair plus vivace la moitié de ses chromosomes.

*

Dès lors que nous avons un enfant, nous nous sentons mis de côté. Nous devenons une excroissance latérale du plasma germinatif. Nous ne sommes plus dans l'axe de l'avenir.

*

La biologie nous enseigne que chaque homme est vraiment unique par sa substance. Singularité si forte qu'un morceau de chair prélevé sur un individu périt sur un autre. Nos humeurs sont poison pour autrui.

*

Écrire avec son sang, disait Nietzsche : c'est-à-dire avec ses chromosomes.

*

Le hasard, qui a fait l'homme, ne peut faire deux hommes identiques.

*

Portant en nous mieux et pire que nous ne sommes, nous léguons à nos descendants de quoi différer de nous.

*

Il y a peut-être dans le monde des êtres qui, par leurs chromosomes, nous sont plus proches que nos proches.

*

Dans notre société actuelle, où les conditions de développement sont par trop inégales, il est évidemment impossible d'estimer les êtres humains du point de vue génétique. Mais de même que, déjà, chez les iris, on peut prévoir les dimensions des fleurs rien qu'en examinant les chromosomes de la plantule, il n'est pas inimaginable qu'on parvienne à établir « la diagnose chromosomique » des individus. Quelles surprises nous réserverait un moyen si objectif d'évaluation ! Dans les chromosomes de ce manœuvre, peut-être lirait-on une possibilité de génie absente chez ce fameux artiste ; et, dans ceux de cet assassin, une possibilité de bonté qui manque à ce philanthrope.

*

Quand un homme parle de haut à un autre homme, il n'y a d'ordinaire aucun sujet de penser que les chromosomes les plus qualifiés soient du côté de l'insolence.

*

Jamais les hommes ne sauront assez la contingence de leur personne, et à combien peu ils doivent de n'être pas ce qu'ils méprisent ou qu'ils haïssent.

*

En même temps qu'elle nous révèle la particularité de chacun, la biologie nous rappelle la fraternité de tous.

*

Lorsque l'homme aura réussi à atténuer, voire abolir, les factices inégalités du rang et de la fortune, il se trouvera face à face avec le terrible problème de l'inégalité naturelle. Que doit le groupe social à ces hommes mieux conçus, à ces aristocrates de la chair, qui n'ont eu que la peine de recueillir dans leurs cellules des chromosomes de bon aloi ? Faut-il enchérir sur l'iniquité de la nature en avantageant ceux qu'elle n'a déjà que trop favorisés ? Ou faut-il, par une injustice inverse, traiter également ceux qu'elle fit inégaux ? A

ne point récompenser les meilleurs, ne les découragerait-on pas de mettre leur supériorité au service des intérêts collectifs ? Et, d'autre part, quelle serait la cruauté d'une société qui, fondant sa hiérarchie sur le mérite natif, ne laisserait même pas à l'inférieur la ressource de s'en prendre au mauvais destin ?

*

Notre substance héréditaire, qui nous fait nous, est constituée par des milliers de petits éléments tant bien que mal ajustés, et d'un groupement plus ou moins heureux. Nous sommes construits de bric et de broc. Que, dans l'œuf dont nous sommes issu, un seul de ces éléments eût différé de ce qu'il est, ou qu'il eût changé de position, c'était un autre homme qui naissait. Quel est, eût dit Pascal, ce moi qui dépend de la nature ou de la place d'un atome ?

*

Tout ce qu'est un individu, en bien ou en mal, il ne l'est que pour avoir reçu de ses parents telles molécules et pour avoir subi telles influences externes. Nos récompenses ou nos châtiments ne vont jamais qu'à la chimie ou qu'à la chance.

*

L'on incline à excuser un coupable si l'on juge que ses cellules cérébrales furent viciées par un virus. Mais si elles le furent par un mauvais chromosome ? Pour maintenir nos rigueurs morales, profitons de la grossièreté de notre savoir.

*

La société a sans doute le droit de se protéger contre les protoplasmes anti-sociaux ; mais il faut bien qu'elle sache que, lorsqu'elle croit châtier un homme, elle ne punit jamais qu'un œuf ou des circonstances.

*

Quelle ne devrait pas être notre pitié pour ceux envers qui, peut-être, il faut se montrer impitoyable !

*

La sélection des germes et le dressage des somas, voilà tout l'objet de la morale.

*

Le progrès social ne modifie nullement la substance de l'espèce. Notre chair est celle-là même, ou à peu près, que nous transmit, voici quelque cent mille ans, l'anthropoïde ancestral. Il faut donc, une fois pour toutes, se défaire de tout préjugé concernant l'ancienneté des familles, des classes ou des peuples. Un individu ne peut avoir derrière lui que son propre passé. Entre la sauvagerie de l'œuf et les raffinements de la civilisation, il n'y a jamais que l'espace d'une vie.

*

De ce que la chair de l'espèce ne mûrit point, on pourrait tirer argument en faveur de l'utilité sociale des hommes d'âge. L'humanité a d'autant plus besoin de ses vieillards qu'elle reste éternellement jeune.

*

Une des seules choses dont nous soyons assurés quant au mécanisme de l'évolution, c'est que les changements vitaux s'accomplirent d'abord à l'intérieur des germes de l'espèce. Le premier humain n'apparut pas au grand jour, mais dans l'enceinte microscopique d'une cellule.

*

La biologie dénie à l'homme tout attribut essentiel qui n'appartienne aussi au reste des vivants. Tous il les traîne après lui, comme une immense armée de pauvres, avec qui il est tenu de partager tout ce qu'il s'arroge.

*

Dans les limites de notre système solaire, il semble douteux que la vie ait trouvé ailleurs que sur notre planète les conditions nécessaires à sa genèse. Mais les systèmes solaires, s'ils sont peu communs relativement au nombre des étoiles, doivent cependant foison-

ner dans les espaces, étant donnée l'abondance prodigieuse des galaxies. Parmi tous ces mondes lointains, que nous sommes fondés à imaginer, en est-il que peuple une vie comparable à la nôtre ? Chacun, là-dessus, est libre de spéculer, et d'opter à sa guise pour la fréquence ou pour la rareté, voire l'unicité, de l'absurde incident vital. Pour moi, je ne verrais rien d'impossible à ce qu'il eût été réservé à notre seule terre, et qu'ainsi le cerveau humain fût le seul endroit de l'univers où l'aveugle jeu des molécules s'achève en réflexion et en tourment.

*

Travaillant pour le néant, tous nous ressemblons plus ou moins à ces insectes qui, mus par un instinct stupide, s'obstinent à déposer leur ponte dans des nids éventrés.

*

Sur tous les points qui nous importent, la science a fini de nous instruire ; ou déjà elle sait tout, ou jamais elle ne saura rien.

*

Le règne de la science a ouvert une sorte d'époque glaciaire dans l'histoire spirituelle de notre espèce : il n'est pas encore démontré que la frileuse âme humaine puisse résister au climat rigoureux de la raison.

*

La science ne doit pas trop libérer les esprits avant d'avoir maté les instincts.

*

Contrairement à la plupart des biologistes, je pense que l'évolution des espèces vivantes est aujourd'hui arrivée à son terme. En procréant l'homme, cet enfant de vieux, la nature a donné la dernière marque de sa fécondité. Que ne fut-elle stérilisée un peu plus tôt ! Ses désordres demeuraient bénins, et innocentes ses tueries, tant que n'avait point apparu la bête qui connaît qu'elle doit mourir.

*

L'univers, en faisant l'homme, s'est donné à la fois une victime et un juge.

*

Le plus haut des esprits n'a peut-être pas qualité pour comprendre l'univers, mais le dernier des cœurs qui souffrent a le droit de l'incriminer.

*

L'intelligence adapte l'homme à son milieu immédiat en lui donnant le moyen de résoudre les petits problèmes ; mais, par le congé qu'elle lui donne de se poser les grands, elle le désadapte à l'univers.

*

L'homme est un miracle sans intérêt.

*

Pour supporter la vie, l'homme n'aurait pas trop du secours de toutes les vérités et de toutes les illusions.

JEAN ROSTAND

NOUS ASSUMONS...

Quand l'océan chargé divise quelque part
Le côté de l'angoisse et la part de la chair
D'où renaît un cheval nocturne et jaillissant,
N'écoute-t-il le bruit osé que font les femmes
A lever leurs pieds nus dans les eaux de torrent ?

Le bruit le plus léger de nos terres qui veillent,
Chant du coq ou la veine ouverte d'un vieillard
Sont écoutés au loin ; l'abîme se surveille,
Il écoute nos pas autour de son rempart.

Nous lui semblons la garde d'un chemin de ronde,
La sentinelle aidant de sa lance fragile
La fontaine à couler et le roi à dormir.
Nous lui semblons longer une ville à périr
Quand il assaillera l'air d'une seule part.

Quand l'haleine viendra de sa toute puissance
Gravir l'ombre et la tour, les remous sur remous
Atteindront le cadran qui s'étiole des gares,
Or un phare, or un toit, or un arbre ou les cours.
Il ne sera plus temps et la force est sur nous,
Et la force est aveugle, ô jours prompts de l'histoire
Vous battrez comme un sang se mue dans le calice
En le sang de ce Dieu triste d'une origine
Châtiée dès la gloire à nous opprimer tous.

Nous aurons accompli notre garde débile,
Les cordes des clochers demeurant toutes droites
Chargées du papillon à peine dérangé.
Nous aurons une main saisie dans la tempête,
Et l'autre sans pouvoir sonner contre l'orage
Battra parmi l'éclair pour mourir égarée.

Durant que tu marchais dans la rue, sur les quais,
Dans ce jardin, puis, là, dans ces bibliothèques,
Des plaies ont augmenté les narines d'oxyde
Des porches en décombre entre les deux figuiers.
Une omniscience hagarde a fondu sur les peuples,
La voici qui errait puis foudroie le présent
Sur un ouvrier mort dans la cour d'une usine,
Sur un soldat tombé en capote de sang.

JEAN LE LOUËT

LA GALÈRE

(suite)

A peine avait-il sonné qu'ils entraient tous les trois dans son bureau, l'un derrière l'autre, l'air buté. Tuc rabâchait dans son souffle court : « C'est du retard, on devrait descendre les derniers papiers, à cette heure. » Landier tâchait de le calmer, mais l'autre répondait : « Je m'en fous... Sur la question d'heure, un secrétaire de rédaction a le droit d'engueuler tout le monde, même son directeur... »

— Eh bien, patron, vous venez de la Chambre ? demandait Miraud. Qu'est-ce qu'ils attendent pour balayer tout ça ?

— Il s'agit de savoir si la partie est jouable, commença Ingot lentement. Vous ne voudriez pourtant pas qu'ils fassent massacrer la moitié de Paris, si c'est pour être écrasé par ceux qui resteront vivants, non ?

— Il me semble qu'on n'a plus le choix.

— Quand on n'a plus le choix, c'est qu'on est un imbécile.

Tuc regardait la pendule en tapotant de la pointe du pied sur le lino. Il rythmait l'extinction des feux, en fantaisie, avec un air furieux. Il avait raison. Il fallait faire le journal. On ne pouvait plus attendre. Et attendre quoi, du reste ?

— Mes enfants, — Ingot était plus jeune que tous ses collaborateurs mais il les appelait mes enfants chaque fois qu'il avait peur de ne pas avoir assez d'autorité —

mes enfants, ne remontons pas aux grands principes. Nous n'avons pas à refaire le monde mais à faire un canard. Ce qui est passé est passé. Nous sommes tous d'accord. Le Gouvernement a fait des conneries, c'est entendu. Il a eu le tort de toucher à plus puissant que lui, et dans quelle circonstances ! Résultat, la manifestation de ce soir. Si tout avait été réglé avec quelques coups de matraques, ce n'était rien. Mais ils se sont laissés fabriquer. Ils ont maintenant vingt ou trente cadavres sur les bras...

— Pas tant, dit Miraud, douze ou quinze... J'ai fait une enquête serrée.

— Avec dix, c'est le même prix. Le chiffre importe peu. Ce qui compte, c'est d'avoir laissé remplacer l'accusation d'être des voleurs, qui tenait mal, par celle d'être des assassins. Ça fait beaucoup. Si encore ils avaient l'air de vouloir aller jusqu'au bout... mais ils sont dans une pagaille d'autant plus grande qu'ils n'avaient ni voulu, ni même prévu ce qui arrive... Alors ?

— Patron, reprit Miraud, rien n'est perdu. Le gouvernement va coucher sur le champ de bataille. En stratégie, ça s'appelle une victoire. Il a gardé le terrain et le terrain, ce sont les standards téléphoniques des ministères. Je viens directement de la Concorde. Pour moi, l'émeute est brisée. Le feu de sept heures du soir l'a dispersée aux quatre vents. Les plus enragés cherchaient bien à reformer les colonnes, il y a un moment. Mais c'était mou. En revanche, les flics avaient l'air d'avoir repris du poil de la bête. Ils sentent qu'ils ont des choses à se faire pardonner. Ils seront terribles, à présent... Le coup est manqué.

— Vous croyez ? Vous voyez les choses comme ça ? Tiens, tiens, chacun est impressionné par la pagaille de ceux qu'il a vus... Vous, par celle de l'émeute, moi par celle du gouvernement et de la Chambre. Vous avez peut-

être raison. Pagaille pour pagaille, le gouvernement reste quand même maître de la place.

— Les vrais vainqueurs, ce sont les mobiles... Quelques pelotons appelés de province qui ont tenu le coup sur le Pont de la Concorde et quelques brigades d'agents, celles de la Grange aux Belles, en particulier. Tout s'est peut-être joué à un cheveu, mais le cheveu n'a pas cassé.

— Alors, vous, vous feriez le canard à fond derrière le Gouvernement ? Vous êtes sûr qu'il tiendra le coup ?

— Ecoutez, patron, je ne sais pas ce qui se passera demain. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il me serait impossible de prendre une autre position. Je suis peut-être une vieille putain. J'ai couvert de fleurs des types qui représentaient les opinions les plus opposées. J'ai été herriotiste, poincariste, tardieusard, j'ai même été lavalien... A faire ce métier, il ne faut être dégoûté par personne. Mais je suis quand même un vieux républicain... Ne rigolez pas, c'est sérieux. Quand j'étais encore gamin, je me suis fait assommer par les brigades centrales pendant l'affaire Dreyfus...

— Allons, mon vieux Miraud, l'affaire Dreyfus...

— Non, non, écoutez-moi. Je peux suivre n'importe qui à l'intérieur du régime. A l'intérieur du jeu normal du régime, de sa pourriture même si vous voulez. Mais je ne peux pas marcher pour ce truc-là. C'est trop dégueulasse. Je ne veux pas monter avec ce Monsieur, avec ces messieurs. C'est net. Je refuse les clients. On n'aurait jamais cru ça d'une vieille salope dans mon genre ? Vous vouliez peut-être me confier l'édito ? Pas possible, patron. Ma plume écrirait toute seule : « Un gouvernement légal n'a pas à capituler devant une émeute, même si les émeutiers crient « A bas les voleurs », et même si toutes les fripouilles de la nation, conseil municipal de Paris en tête, tirent les ficelles de l'insurrection. »

Un vide immense, une sorte de caverne sonore se creusait dans la tête d'Ingot. Il sentait que s'il lui fallait

écrire l'édito, il n'arriverait pas à mettre deux lignes l'une après l'autre. Sa prodigieuse facilité, ce don acrobatique de l'expression qui avait fait de lui ce qu'il était, se volatilisaient ainsi quelquefois. Crise de peur, crise de désespoir, crise de débauche, lui rendaient impossible tout travail. Miraud le suppléait alors. Si Miraud se dérobait aujourd'hui, le Bonnet Phrygien devrait paraître avec une « une » à moitié en blanc. Ingot se sentait impuissant, désarmé.

— Mais qui vous dit de prendre position contre le gouvernement ? Allons, Miraud, un peu de calme. Ce n'est pas le jour de se laisser emporter par la passion... Et vous ne dites rien, vous autres ? Comment voyez-vous les choses, nom de Dieu ? Vous avez bien un avis à donner ?

— Égalité, dit Landier avec indifférence, la belle est pour demain.

— Patron, dit Tuc, moi je m'en fous. Collez-moi six colonnes de « A la porte, les assassins » ou de « Vive la République », mais j'ai besoin d'avoir du marbre d'ici une demi-heure. Nous sommes déjà dans les choux.

— Tonnerre de Dieu, on peut compter sur vous dans les grandes circonstances ! Je m'en souviendrai. Je vous remercie... Landier marque les coups comme au tennis. Tuc demande de la copie, sans soucier de ce qu'elle pourra vouloir dire. Et Miraud...

— Miraud voit la une comme il ne l'a jamais vue. Six colonnes en sphinx 48. « Le gouvernement a tenu tête à l'émeute. » Vous voyez, c'est objectif. Puis un édito sur une col. Un pleur sur les morts, si vous voulez, mais l'affirmation que force doit rester à la loi. Vous voyez ma modération ? On ne peut pas faire moins.

— Vous sentez ça ? Et après ?

— Après, un compte rendu objectif. C'est déjà presque fait. Il n'y aurait qu'à surveiller les détails, les sous-titres. J'ai quelques photos où l'on voit des agents blessés, un cheval qui pisse le sang...

Pendant cette conversation, sans arrêt, le téléphone sonnait. Ingot décrochait. « Oui, oui... » Il écoutait pendant une minute ou deux, puis raccrochait en laissant tomber le renseignement. « La Concorde est complètement déblayée... L'incendie du Ministère de la Marine est éteint... Les Ministres sont réunis en conseil... On parle d'une liste d'arrestations. »

Il était à bout de nerfs. Son incertitude même le contraignait à prendre une prompte décision. Il se sentait toujours incapable d'écrire l'édito et cette impuissance l'enchaînait à Miraud. « Après tout, c'est peut-être le plus sage, pensait-il. A condition de n'être pas trop net. Nous aurons toujours le temps, demain soir... »

Mais, par instants, de brusques fureurs s'emparaient de lui. « Soutenir le gouvernement ! Soutenir le gouvernement ! Nous l'avons déjà bien assez soutenu. Alors, vous voulez qu'on vienne mettre le feu à cette maison ? Qu'on nous fasse tous passer par la fenêtre ? Vous aurez bonne mine, Miraud, en descendant l'escalier sur la nuque... Si vous avez du goût pour ça, à votre aise. Quant à moi, je suis résolu à ne pas me faire liquider pour les autres. Pour des types qui ne sont même pas capables de se défendre.

— Vous n'auriez pourtant pas voulu qu'ils fassent massacrer dix à vingt mille personnes ? Après tout, l'appareil de protection a joué. La Chambre n'est pas prise, ni la Présidence. »

Une fois de plus, l'irrésistible argument ébranlait Ingot. Le gouvernement avait gardé les édifices d'où peuvent partir les ordres. Il tenait toujours les standards téléphoniques. Il ne fallait pas s'embarquer à la légère derrière des émeutiers qui seraient peut-être en prison dès demain.

— Ecoutez, mes enfants, allez monter la une. Au dernier moment, on verra pour le titre sur six colonnes. Faites un compte rendu objectif de la soirée. Dites ce qui

s'est passé, nom de Dieu, on ne vous demande pas autre chose... La violence des attaques qu'a subies la police... Les éléments troubles... Il paraît qu'il y avait des communistes... Miraud va rester avec moi. Il écrira l'édito ici... Nous le ferons ensemble. Allez, allez...

— De l'incertitude à la une, grondait Tuc en ouvrant la porte. Il sortit avec Landier.

— Tenez, mon petit, disait Ingot, installez-vous ici. Si, si, à mon bureau. Voilà du papier. Je ne vous gênerai pas. Vous pourrez me lire votre truc, paragraphe par paragraphe. Comme ça, vous ne risquerez pas de vous embarquer. Je vous foutrai une paix royale. Cigarette ?

Déjà, la main de Miraud courait sur le papier. Par-dessus son épaule, Ingot déchiffrait les premières lignes. « Paris vient de vivre une des soirées les plus tragiques de son histoire. Quels que soient nos sentiments sur les scandales qui empoisonnent l'air depuis des semaines, la sympathie agissante que nous portons à ceux qui réclament la pleine lumière, il nous est impossible de ne pas dire que ce 6 février fut celui de l'émeute... » La main de Miraud restait en suspens. Elle revenait en arrière, prête à raturer. Ingot s'écarta. Dans son désarroi, il se sentait dans la dépendance totale de ce que pensait et de ce que voulait Miraud. En cette minute, il avait pour lui un extraordinaire respect. Cette soumission ne lui faisait pas surmonter son angoisse. A nouveau, il sentait des gouttes de sueur ruisseler sur son visage, car, en suivant Miraud, il s'engageait sans garantie aucune, sans assurance. Pour la première fois de sa vie, il jouait à pile ou face, sans savoir le côté qui allait sortir. Il se rendait compte que nul n'était moins joueur que lui et qu'il n'aimait que les dés pipés, les cartes truquées, les coups de hasard préparés à l'avance. Quitte ou double ? A cette seule idée, il sentait déjà la mort en lui.

La main de Miraud courait sur la feuille déjà à moitié remplie. Le téléphone se remit à sonner. Ingot le laissait

bourdonner dans le vide. Quel intérêt pouvait-il y avoir à répondre ? Pour apprendre que les ministres siégeaient encore ? Que la police continuait à déblayer les abords de la Concorde ? Mais Miraud eut un geste d'agacement. La sonnerie avait arrêté la course de sa main. Ingot décrocha. Il s'attendait à entendre la voix d'un de ses collaborateurs. Déjà, il avait au bout de la langue un bref : « Oui, nous savons. Foutez-nous la paix. » Mais il changea de visage. « Oui, ici Ingot. C'est Pierre Arnaud lui-même qui demande à me parler ? Passez-le moi. » De sa main libre, il fit signe à Miraud de suspendre le bruit que faisait sa plume. Miraud resta la main en l'air. Dans le bureau aux rideaux fermés, il se fit un extraordinaire silence. « Arnaud ? Oui, c'est moi... Vous avez raison. C'est même gentil... Oui, oui. » Le visage d'Ingot se contractait. Pendant quelques minutes, il écouta sans dire un seul mot, puis : « Vous n'avez pas besoin de me rappeler tout cela. Je le sais parfaitement... Vous pensez bien que je n'ignore pas la source de notre publicité... Mais non, mais non. Je ne dis pas ça dans cet esprit. Vous avez toujours été très correct. Très amical... Comment ? C'est sérieux ce que vous racontez ? Oui ? » Nouveau silence attentif d'Ingot. « Vous croyez ? Vous êtes sûr ? Il est impossible qu'il tienne le coup ? Toute la presse ? Sauf... Naturellement. Oui... C'est toujours lourd à porter. Demain ? » Nouveau silence, plus profond. Miraud attendait. Lentement, il avait laissé retomber sa main sur le papier, inerte, engourdie d'être restée en l'air. A longueur de fil, Ingot allait et venait, l'écouteur à l'oreille. « Non, nous n'avons pas absolument fixé notre attitude. Oui, on peut sortir en retard un jour comme celui-là... Ce que je voyais ? Quelque chose de balancé, d'objectif... Ça vous paraît trop mou ? C'est que... » Nouveau silence. « Arnaud, vous êtes sûr de ce que vous me dites ? Oui, d'accord... Je veux bien. Lesquels ? Ah, fichtre... » Nouveau silence. « Eh bien, entendu ! Comptez sur moi. Exactement. Je

crois comme vous que c'est l'intérêt du pays... Dites donc, je n'étais pas spécialement bien avec eux... Oui, avec tous les types qui le soutiennent... Avec lui non plus, du reste... Vous croyez ? C'est peut-être aller un peu vite... A déjeuner dimanche ? C'est à voir... Je vous rappellerai demain... Non, non, pour le canard, soyez tranquille. C'est entendu... Absolument. Au revoir. »

Ingot avait raccroché. Pendant une minute, il resta immobile puis, brusquement :

— Miraud, descendez au marbre. Dites à Tuc de faire composer sur six colonnes, en sphinx 48, le titre suivant : « Le gouvernement a fait tirer sur le peuple de Paris. » En sur-titre : « Du sang sur la boue. » Allez, nom de Dieu... L'édito ? Ne vous inquiétez pas, je vais le faire moi-même. Vous pouvez foutre en l'air ce que vous avez fait. Dépêchez-vous, nom de Dieu... Ça ne vous plaît pas ? »

Miraud recopiait sur une grande feuille le titre et le sur-titre. Sa main tremblait un peu. Il rajouta en marge : six col. sphinx 48. Puis, à voix basse :

— J'exécute... J'ai six gosses, Monsieur Ingot.

Comme il ouvrait la porte, Ingot déjà installé à son bureau, la plume attaquant une feuille blanche, lui cria :

— Revoyez le compte rendu des événements, et que ce soit objectif. Sous-titrez chaque fois que la police y est allé particulièrement fort. Vous entendez ? Objectivement. Ne gazez sur aucune violence du service d'ordre. Foutez-moi vos photographies en l'air. Passez des manifestants blessés. Ça ne doit pas être difficile à trouver... Je descends dans dix minutes.

IX

En sortant de chez M. Delahaye, Morini eut une seconde d'hésitation. Il fit quelques mètres dans la direction de la rue où il habitait, puis se ravisa et partit au

pas de course vers le boulevard Saint-Michel. Il avait hâte de retourner à la place de la Concorde. Tout le jeu était là-bas. Il s'agissait de le comprendre et de prévoir le lendemain. Il y avait à peine une heure qu'il était encore au milieu des remous, mêlé à la foule qui donnait l'assaut aux barrages des gardes mobiles. Il s'était rendu compte de tous les détails, de tous les mystères de l'événement. A sept heures et demie, il avait brusquement décidé d'aller voir cet employé dont lui avait parlé la blanchisseuse. Il n'avait pas perdu son temps. Il avait maintenant un renseignement de plus qui pouvait être utile dans la suite. Mais tout était suspendu à ce qui se passait en cette minute même ou qui, peut-être, s'était déjà passé pendant cette heure.

Morini courait pendant quelques centaines de mètres, puis reprenait le pas pour tâcher de calmer son souffle. Il se remettait alors à courir et cette gymnastique lui donnait une extraordinaire sensation de lucidité. Pendant qu'il traversait ainsi près d'un tiers de Paris, tous les événements se mettaient en ordre dans sa tête surexcitée et pourtant maîtresse d'elle-même.

— Je ne peux pas me tromper. C'est tout cuit. Les brigades flanchaient sur toute la ligne. Il n'y avait pas dix pour cent de l'effectif de fidèle. La garde et les mobiles ont tout ramassé... et dur...

Au rythme de sa course, il revoyait les chevaux blessés, pissant le sang par le poitrail, les costauds aux manteaux noirs ployés en deux ou regardant leur main déchirée par une si fine blessure que le sang hésitait un long moment avant de se mettre à couler, lui aussi, presque aussi fort que le sang des chevaux.

— Ils ne pouvaient pas faire autrement que de tirer. Sans ça, la Chambre était prise... Mais le contre-coup sera terrible. Tout va être balayé... même si les brigades ne passent pas carrément à la foule... A minuit, la bande rentre à la Préfecture... Pas possible de se tromper.

Il était arrivé à la lisière de l'émeute. Dès le carrefour de la Croix Rouge, il y avait des rassemblements, des groupes en attente, évidemment mobilisés, encadrés et tenus en haleine. Sur le boulevard Raspail, stationnait une véritable foule, silencieuse et crispée.

— Tout n'a pas encore craqué, pensa Morini, sans ça, tous ces types seraient déjà aux abords de la Chambre.

Il avait continué à courir, mais il reprit le pas pour éviter d'attirer l'attention de ces jeunes gens dont plusieurs l'avaient déjà regardé avec insistance. Tout en descendant le boulevard, il se mit à penser à M. Delahaye.

— J'ai de quoi leur casser les reins, s'ils perdent la partie... et de quoi me défendre s'ils remettent la main sur la Boîte... Mais il n'est sûrement question que de se défendre... quoique tous ces groupes n'ont pas l'air de bouger.

Il n'y avait en effet aucun mouvement dans la foule. Elle attendait. L'œil exercé de Morini distinguait dans sa masse les troupes ordinaires des ligues, tous ceux qu'une simple feuille polycopiée suffit à jeter dans la rue : étudiants, employés de magasins, courtiers d'automobiles, agents de compagnies d'assurances.

— Les durs ne sont pas là, pensait-il, ce ne sont que les violents », quand un homme le prit par le bras en se collant à lui. Il sentit un souffle chaud, l'odeur douce d'un dentier mal tenu, tandis qu'une voix basse lui disait :

— Tu ferais mieux de te barrer d'ici, toi... Si quelqu'un te repérait, tu pourrais être sûr de ton affaire.

Rien qu'à la voix, il avait reconnu son interlocuteur. Il se serra contre lui, malgré sa répugnance et, dans un souffle plus imperceptible encore :

— Fais pas le con... Viens par là.

Les deux hommes gagnèrent une rue transversale, à peu près déserte. Quand nul ne put plus entendre ce qu'ils disaient, Morini enchaîna :

— Tu as voulu me rendre service ? Ou tu avais envie de me donner ?

— Parlons sérieusement... Tu sais ce qui se passe ?

— Un peu. Le gouvernement sera balayé dans une heure, si la chose n'est pas déjà faite... Après-demain, tes amis seront pendus sur la place de la Concorde.

— Mes amis ? dit l'autre en faisant chanter les deux mots. « Il s'agit de savoir lesquels. »

— Ah, tu en manges ! répondit Morini soudain rêveur. « Tu étais journaliste de gauche... et avec ça ? »

— Je suis journaliste de gauche, mais la fidélité aux vrais amis passe avant tout. Tu sais ce qu'on a fait pour moi à la Boîte ! On ne peut pas oublier ça. Si les doctrinaires font des conneries, ce n'est pas de ma faute. Mes amis d'abord...

— Larvisay, demanda Morini, tu es de la bande ?

— Quelle bande ? Il n'y a pas de bande.

— Il n'y a que des bandes, au contraire... Je ne te dis pas ça comme un moraliste. Je constate, pas plus... Tu sais, moi, je m'en fous. Je n'ai pas de préférence. Je ne demande qu'à faire mon boulot, tranquille... Alors, tu es avec eux ? J'aurais dû m'en douter, quand ils ont arrangé tes affaires... c'était un truc de petit cul ? Tu travailles dans les chairs tendres. Ils ont été gentils avec toi ? positivement gentils ? gentils à toutes les fins de mois ? Ah, je ne te demande rien. C'est toi qui as parlé le premier de cette histoire. Je cherche à comprendre. Enfin, tu marches avec eux depuis deux ans ? Parbleu, je me souviens de certains de tes articles...

— Ne te casse pas la tête. Ça ne te regarde même pas. Tout ça, c'est mes oignons individuels.

Un réverbère éclairait le visage de Larvisay. C'était un homme engoncé de graisse pâle, avec des poignets gonflés et des yeux morts, sans reflets, sans éclat, sans mouvements. Il n'y avait qu'une seule chose de vivante dans son visage : les lèvres, des lèvres terribles, striées de lignes

profondes comme des plaies et dont les commissures étaient empoissées d'une espèce de crasse blanche qui s'étirait sous leurs mouvements.

— Tu es très fort, dit Morini, et tes amis sont plus forts encore... Ils sont en train de se faire sauver la mise par vingt mille cons qui crient « A bas les voleurs ! » Non, quand on pense à ça ! Ils ont même fait marcher le Conseil municipal dans cette manifestation de l'honneur et de la propreté. Ils sont rudement forts... Ils font même plus que de se faire sauver la mise, ils font sauter la banque et tout avec... Mais ça, ce sont les événements qui le veulent. Plus moyen d'y aller en douce... Je suis sûr qu'ils auraient préféré arranger les affaires dans la coulisse, si la chose avait été encore possible.

Larvisay ouvrait la bouche en carré. C'était sa façon de rire. L'écume blanche de ses lèvres s'étirait en longs filets qui craquaient parfois et se remettaient en boule.

— J'ai tout compris, reprit Morini. Ils ont fait venir du monde de Montmartre et de Marseille. Tous les durs de la drogue et de la viande étaient là. Ils ont poussé à bout le service d'ordre et se sont barrés quand ça a tourné au vilain... Les anciens combattants qui étaient derrière ont ramassé la sauce... Ils sont arrivés quand les pétards partaient tout seuls...

— Tu auras de la peine à faire croire aux gens qu'on ne pouvait pas éviter de tirer pour défendre l'entrée du pont, avec dix mille hommes de police.

— Dix mille hommes ? Tu veux dire sept à huit cents mobiles, plus la garde... Quant aux agents ! Tu n'as pas vu le boulot à tous les barrages ? Et les conducteurs des Priolettes, avec leurs casquettes à écussons qui passaient dans les brigades et qui disaient : « Laissez tomber, les gars, ça n'est pas votre affaire. A minuit, on change de gouvernement et le patron rentre à la Boîte ! Vous n'allez pas tirer sur les Parisiens. »

Larvisay continuait à rire silencieusement. Sa bouche

ouverte faisait un trou d'ombre au bas de son visage : « Tu auras de la peine à prouver tout ça... »

— Je n'ai pas besoin de le prouver... Qu'est-ce que tu veux que ça me foute, de le prouver ? Je l'ai vu. Je te dis que j'ai tout vu, que j'ai tout compris... Du reste, quand on t'explique la bataille d'Austerlitz, tout ce jeu de billard, le centre, les ailes, la cavalerie, tu te dis : il fallait Napoléon pour régler ça... Les batailles de rues, c'est comme la guerre, on reconnaît la main de ceux qui les dirigent rien qu'à la façon dont les choses se mettent en place. En bien, le truc des lames de rasoirs — (tu avais déjà vu ça, les lames de gillettes au bout des cannes ?) les billes sous les pieds des chevaux, la façon dont les barrages s'ouvraient devant les manifestants là où il le fallait, les contenaient d'un autre côté pour augmenter la pagaille, c'est signé... Il y a même mieux. Tout ça, ce n'est que la tactique, mais pour la stratégie, c'est signé d'une façon encore plus claire... Tu ne sais pas qu'il y a quatre mille agents à l'Hôtel de Ville qui ne foutent rien, pendant qu'on se massacre à la Concorde ?... Quand j'ai regardé le jeu pendant une heure, j'ai compris...

Larvisay dit : « Tu comprends trop vite... »

— Ecoute un peu, je comprends vite et je sais encore d'autres choses qu'il faut non seulement comprendre, mais aussi savoir dénicher... Si tes copains emportent le morceau, tu peux leur dire qu'ils n'ont pas à se méfier de moi. Je joue franc jeu. Tout ce que je veux, c'est garder ma place. Si on me fout la paix, je la boucle. Mais tu sais que je n'ai pas toujours été bien avec tous leurs types. J'ai eu un coup dur avec un de leurs indics, un type qui a un condé parce qu'il travaille pour eux sur les champs de course. J'étais dans mon droit. Je faisais mon boulot. Je n'avais qu'un tort, c'est de ne pas savoir à qui j'avais affaire. Enfin ! Si certains se mettaient dans l'idée de m'emmerder, j'ai de quoi me défendre. Tu peux leur dire, de ma part, que j'ai de quoi

mettre Bacowitz dans le bain... et que je sais aussi comment on peut l'aider à se tirer d'affaire ? Quant à m'avoir en douce, qu'ils n'y pensent pas... Je suis paré. Ça risquerait de faire du bruit, même si l'on m'avait fermé la gueule pour de bon.

— Je fais toujours les commissions qu'on me donne, dit l'autre lentement.

— J'y compte. Mais souligne ce qui doit être souligné... Si on est régulier, je peux toujours rendre des services.

Tout en parlant, ils avaient traversé la Seine par le Pont de Solférino. Derrière les balustrades des Tuileries, il y avait une immense foule qui surveillait un barrage d'agents, immobile, entre le Pont et l'entrée de la Place de la Concorde. Sur le quai, des groupes stationnaient et refluaient lentement, par petits paquets, dans la direction du Louvre. Quelques jeunes gens criaient : « A bas les voleurs ! Assassins ! » mais semblaient prêts à partir à la débandade. Plusieurs d'entre eux étaient blessés. Sur tous les visages, il y avait une sorte d'hébètement, un air de fuite.

— Tiens, dit Morini, ça n'a pas l'air d'être dans le sac... Les coups les mieux montés loupent quelquefois. Le barrage a l'air de tenir.

Il regarda sa montre. Il était onze heures. Accoudé au parapet, il se tourna vers la Chambre. Il était difficile de voir ce qui se passait sur le Pont de la Concorde. Mais les silhouettes qui se découpaient au-dessus de lui n'avaient pas l'air de bouger. Dans l'alignement du quai, juste devant la place, il y avait un autre barrage d'agents. Sa ligne s'incurvait légèrement et se découvrait ainsi tout entière, formidable, compacte et souple. Le barrage du quai se raccordait en équerre à ce front de pèlerines et de manteaux noirs. Devant lui, la foule semblait de plus en plus incertaine. Morini souffla dans l'oreille de Larvisay :

— J'ai d'abord pensé qu'ils allaient à la Préfecture... Mais non, regarde ça... Ils en ont plein les culottes. Ils se demandent comment ils vont pouvoir foutre le camp.

Morini regardait avec mépris ces manifestants qu'il croyait encore victorieux, quelques minutes auparavant. Il secouait la tête en les entendant crier : « A bas les voleurs ! Démission ».

— Larvisay, dit-il. Même un aveugle comprendrait ce qui se passe, rien qu'au son de leur voix. Écoute-les... Ils crient pourtant la même chose que tout à l'heure, les mêmes mots, mais ils ont déjà l'air de crier autre chose... La voix leur est descendue au fond de la gorge... Et la police ? Si les manifestants se dégonflent, il va falloir qu'elle fasse la preuve qu'elle est loyale...

A ce moment, une fusillade éclata, du côté de la Concorde, sur la place et au delà du Pont, vers le Cours la Reine. Les coups de feu claquaient, si nourris qu'ils faisaient un crépitement ininterrompu, pareil à celui d'une étoffe qui se déchire. Parfois, le feu cessait pour reprendre avec plus de violence quelques secondes après.

— Des mitrailleuses, fit Larvisay, soudain plus blême, les yeux toujours aussi morts, mais les pupilles brusquement agrandies, cernées d'un halo pâle.

Morini écoutait. Il prit son temps, l'oreille tendue, les yeux mi-clos, puis :

— Pas même des fusils-mitrailleurs... Des pétards, mais beaucoup. Tu entends les chargeurs qui défilent ?

Sur le quai, les manifestants avaient pris le pas de course. De toute évidence, ils fuyaient devant le tir. Mais, leur fuite une fois déclanchée, ils n'avaient même plus besoin de la fusillade pour précipiter leur course. La panique les poussait dans les reins. Morini fit claquer le pouce et l'index de sa main droite :

— C'est la police qui tire, sans ça, tous ces cavés ne foutraient pas le camp comme ils le font. » Il grimpa sur le parapet. Vers la Concorde, l'immense barrage

adossé au quai de la Seine s'était mis en mouvement. Les agents chargeaient, le revolver au poing, déblayant la place. Morini sauta légèrement sur le sol, à côté de Larvisay. « Ça devient intéressant, dit-il. Allons voir ce qui se passe. »

— Tu n'es pas fou ? Je rentre chez moi...

— Tu as la trouille ? Il suffit que les chances de la bande diminuent pour que tu disparaisses ?

— Petit, dit Larvisay, tu oublies que je suis journaliste de gauche. Si c'est comme ça, je suis encore plus évidemment victorieux que tout à l'heure... Mais les coups de pétard ce n'est pas mon affaire.

Morini eut l'air stupéfait, une seconde, le temps de s'habituer à cette dernière idée qui ne lui serait pas venue d'elle-même.

— Ah, c'est ça ! c'est pourtant moins dangereux que le reste... Eh bien, bonne nuit, si tu peux.

Larvisay lui serra la main, fit quelques pas, puis se retourna et courut pour le rejoindre.

— Dis donc, ce que je t'ai dit, c'est entre nous... Moi aussi, j'ai de quoi me défendre.

— Dans tous les cas, dit Morini, nous pourrons nous rendre service.

X

Dès que la lumière fut éteinte, Rabaud sentit que Françoise coulait à pic dans le sommeil. A peine allongée, elle eut trois soubresauts, à quelques minutes d'intervalle. A chacune de ces détentes, elle semblait tomber plus profondément dans un monde inférieur où toute conscience était abolie. Rabaud avait froid. Le corps de Françoise était chaud. Il se serra contre elle, coulant ses membres sous les siens. Ce corps inerte eut d'abord un mouvement de recul, puis se relâcha, puis

revint vers lui. Rabaud sentit le sommeil de Françoise lui couler entre les bras et les jambes, comme une eau tiède. Il se retenait de bouger pour ne pas troubler ce courant tranquille. Il le suivait comme une branche d'arbre descend une rivière, entraînée par elle et pourtant distincte de son flot.

Il ne dormait pas. Il n'avait pas envie de dormir. Il pensait aux événements qui venaient de se dérouler autour de lui. Il cherchait à saisir le rapport qu'ils pouvaient avoir avec sa vie. Cette émeute avait-elle une importance quelconque ? Ne serait-elle pas oubliée d'ici quelques jours ? Allait-elle, au contraire, faire entrer ce jour de février dans l'Histoire ? Un grand tumulte et des morts ne suffisaient-ils pas à rendre une journée historique ? Ce mot faisait sourire Rabaud, dans l'obscurité. « Il n'y a pas de journées historiques, se disait-il. Chaque jour porte en lui ce qu'il y a de plus important dans l'Histoire. Ce n'est pas la peine d'avoir mis des années à apprendre ça, pour se demander... »

Françoise dormait. Elle avait le même sommeil que tous les soirs, ce sommeil qu'il connaissait bien pour l'avoir écouté durant des heures, comme on écoute une fontaine dont l'écoulement devient parfois imperceptible. Qu'il était calme, ce sommeil ! Il n'était traversé par aucun cauchemar, par aucun vertige. Ni l'angoisse, ni la crainte, ne pesaient sur lui. Comment Françoise aurait-elle pu dormir ainsi, si le monde avait été bouleversé autour d'elle, si cette nuit avait été vraiment une nuit historique ? Rabaud souriait à nouveau, plus faiblement, en prononçant ce mot à demi-voix.

Mais, à l'instant même où il se rassurait en écoutant la respiration égale de Françoise, il pensa brusquement que le sommeil d'une femme ne pouvait pas être un témoignage contre les événements. A la fin des journées les plus tragiques de l'Histoire, des femmes avaient dû dormir du même sommeil que Françoise, du même som-

meil que celui qu'il sentait monter lentement en lui-même. Le soir du 10 août, pendant les nuits de juin 48, pendant la Commune même, des femmes avaient dû dormir comme cela, indifférentes à tout ce qui n'était pas leur vie, calmes et gorgées de toutes les puissances de l'amour. L'Histoire n'avait rien retenu de ces nuits paisibles. Elle ne gardait que le souvenir des changements de décor. Elle ne racontait que les exploits de quelques milliers d'hommes dont tous les efforts arrivaient tout juste à changer le cours de quelques dizaines d'existences. Pendant ce temps, des millions d'êtres s'endormaient. Leur sommeil était le gage de la continuité de la vie. Au jour levant, tous ces êtres retrouveraient leurs soucis, leurs amours, leurs habitudes... N'était-ce pas cela, la véritable Histoire ? N'était-ce pas plus important que tous ces événements qui défilaient entre les deux montants du décor, scène étroite, au delà de laquelle il y avait la vie des hommes ?

En suivant ces rêves, Rabaud glissa lui-même dans le sommeil. Par la chair de Françoise, il touchait à quelque chose que les événements ne pouvaient pas atteindre. Comment auraient-ils pu entrer dans son existence, la bouleverser, la plier sous leur loi ? Rien de ce qui faisait la raison d'être de sa vie ne pouvait être touché par eux. Les portes de la maison étaient fermées. Tout était tranquille. La nuit tournait lentement sur le petit jardin.

SECONDE PARTIE

QUELQUES JOURS

I

Chaque matin, à huit heures et demie, M. Delahaye achetait son journal au même kiosque, à l'angle

de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel. Son journal ouvert devant lui, il descendait ensuite à pied jusqu'à son bureau, par économie et par hygiène, en suivant les trottoirs. Ce matin-là, il sortit de chez lui avec quelques minutes de retard. Devant la loge de Mme Misofle, il y avait une douzaine de personnes qui le regardèrent fixement pendant qu'il traversait le jardin et qui lui tournèrent le dos quand il s'engagea sous le porche. Il souleva son chapeau en se glissant contre le mur. L'idée que quelqu'un était peut-être malade dans l'immeuble traversa son esprit. Il n'osa pourtant rien demander, tant il avait peur de sembler être responsable de tous les malheurs qui pouvaient arriver. Comme il allait franchir la barre de bois de la grande porte dont un seul côté était ouvert, une voix cria, dans le courant d'air du couloir, juste dans son dos : « A bas les voleurs ». Il s'arrêta d'un coup, avec le même geste de retrait qu'il avait lorsqu'une forte averse ruisselait contre la façade. Pendant ce temps d'arrêt, d'autres voix reprirent : « A bas les voleurs... En prison les assassins ». Et Mme Misofle ajouta : « C'est-t-honteux ! » M. Delahaye tourna la tête. « On vous parle, eh, l'endormi, » lui cria un petit homme à barbiche en pointe qui était à côté de la concierge. M. Delahaye partit droit devant lui, avec la même décision et la même difficulté que les jours de grandes pluies, l'esprit noyé par cette espèce d'inconscience que l'on a sous les trombes d'eau.

Au bout de quelques centaines de mètres, il retrouva brusquement sa lucidité. Il n'entendait plus les cris de ces gens, ni les éclats de rire de Mme Misofle. La rue était déserte. Il fit un grand geste des bras en disant : « C'était ça ! » On le traitait donc de voleur dans sa propre maison ! Bientôt, il ne pourrait plus sortir de chez lui ! Les gens le montreraient du doigt. Les enfants lui courraient après. Ce passant ne venait-il pas de se retourner ? De le

regarder ? Il savait donc, lui aussi ? Tout le monde devait savoir ! Savoir quoi ? Il n'était pourtant pas un voleur. Mais, aujourd'hui, un homme dénoncé, même à tort, était un homme perdu. Qui voudrait croire à son innocence ? Qui voudrait écouter cette histoire de dossier, si compliquée qu'elle avait l'air d'un mensonge.

Dans la rue Soufflot, il y avait déjà des rassemblements, des petits paquets de foule. Une angoisse nouvelle s'empara du cœur du vieil homme. Il lui semblait que tous ces passants se groupaient uniquement pour parler de lui. Il s'ingéniait à les éviter, changeait de trottoir, rasait les murs. « S'ils savaient qui je suis ! » pensait-il en pressant le pas. Il passa devant son kiosque sans acheter son journal. Il descendit le boulevard, poussé par une irrésistible panique. Tout lui paraissait hostile. Paris lui semblait gronder de colère. Peut-être allait-on jeter tous les voleurs à la Seine ? Comme cette pensée lui traversait l'esprit, il arrivait justement devant le fleuve. Par-dessus le parapet, il regarda l'eau noire du bras mort où rien ne se reflétait. Pendant quelques secondes, il pensa que le mieux serait d'en finir tout de suite. Il s'imagina en train de se jeter à l'eau. Mais il se regardait plonger comme un passant peut regarder un inconnu sauter par-dessus un pont. Ce n'était pas vraiment lui qui se suicidait. Cette pensée était seulement une forme du désespoir. Elle ne touchait pas aux ressorts qui déclanchent nos actes. Par la suite, M. Delahaye put se dire souvent : « J'ai même pensé au suicide », mais ce ne fut vraiment qu'une pensée et non pas une tentation véritable. A peine avait-il imaginé sa chute dans le fleuve, qu'il se disait, du reste, qu'on ne fait pas cela devant la Préfecture de Police. On serait trop vite repêché. Trop vite repêché ? Etait-ce si sûr ? L'immense immeuble semblait abandonné. Ses portes étaient closes. Personne ne regardait à travers ses fenêtres. Les gens devaient avoir autre chose à faire qu'à

se précipiter si un corps venait à disparaître dans la Seine. Dans des jours aussi bouleversés, personne ne devait penser à porter secours à personne. On pouvait bien se noyer, rouler sous un tram, être poursuivi par une meute de furieux...

La peur d'une agression reprit M. Delahaye, plus forte que dans la rue Soufflot ou sur le Boulevard. Il se mit à suivre les quais de la Seine, dans le même sens que le fleuve. Tout était désert, sauf le coin des rues où il y avait des rassemblements. Dans un bruit de ferraille, des cars de la Préfecture, bondés d'agents casqués, dépassèrent M. Delahaye. Ce rapide passage de la police rassura le vieil homme. Mais il se souvint tout d'un coup de son visiteur de la veille. La police était encore plus dangereuse que les exaltés qui faisaient la chasse aux voleurs. Elle avait ses raisons à elle, ses machinations. L'inspecteur avait bien parlé des berges de la Seine ? On jette un homme dans le fleuve. Pour tout le monde, il s'est suicidé. S'il s'est suicidé, c'est qu'il était coupable. On le charge de tous les crimes. On l'ensevelit dans la boue. De qui fallait-il donc se méfier ? Des agents en uniforme ? Pourquoi les avait-on casqués aujourd'hui ? Que portaient-ils dans ces musettes de toile kaki ? Mais non, les agents en uniforme ne sont pas dangereux. Ce sont les autres ! Les bourgeois ! Ceux de la secrète ! On les prend pour des représentants de commerce ou pour des plombiers, mais ils sont encore plus de la police. Ce qu'il fallait, avant tout, c'était s'éloigner des berges de la Seine. Puis rentrer chez soi... Mais les gens attendaient peut-être sous le porche...

Dans un tumulte de cris et de chansons, des voitures découvertes roulaient à toute vitesse sur les quais, pleines de jeunes gens coiffés de bérets basques. Ils portaient tous des imperméables bleus qui leur donnaient l'air d'être en uniforme. Ils chantaient la *Marseillaise*,

par bribes, et criaient « Démission, démission. » Pour qui étaient-ils ? Que se passait-il donc ?

La tête perdue, M. Delahaye s'engagea dans les ruelles qui, par derrière l'Institut, montent vers le boulevard Saint-Germain. Pour la première fois, depuis vingt-neuf ans, il avait oublié l'heure de son bureau. Il ne pensait plus à rien. Il n'osait pas marcher sur les trottoirs où chaque porte lui semblait cacher un piège. Il n'osait pas retourner chez lui. Il n'osait pas entrer dans un café. Il n'osait même pas acheter un journal et il allait, de ruelle en ruelle, tournant sur lui-même, en regardant à la dérobée les passants, sans comprendre pourquoi chacun d'eux avait un visage si dur et des yeux si méfiants.

II

Dès neuf heures du matin, Morini était dans la rue. Il avait dormi tranquillement et s'était réveillé avec la certitude que la partie était jouée. Endormi sur cette idée, réveillé avec elle, il n'en était que plus sûr de son jugement. Il glissa son automatique dans la poche droite de son veston et laissa le bout de ses doigts s'attarder une minute sur le canon froid de son arme.

— La bande est foutue... Pour peu que les autres aient du cran, ils auront tous des bracelets aux poignets avant quarante-huit heures... Mais il faut jouer fin... J'ai bien fait d'aller voir le vieux type, hier au soir. Avec l'affaire Bacowitz, je peux être maître de tout un côté de la table de jeu... Allons, du calme... Et de la décision, quand même. D'abord, être sûr que l'affaire est cuite. Et si le gouvernement a l'air de vouloir les écraser, intervenir à toute vitesse... Lancer l'affaire Bacowitz. Par qui ? Par n'importe qui. S'ils sont perdus, ce sera facile.

Il se dirigeait sans hâte vers le quai d'Orsay. Il lui suffisait d'y arriver vers le milieu de la matinée. A cette

heure-là, les positions seraient définitivement fixées. Auparavant, il fallait prendre la température de Paris.

— Nom de Dieu, quelle partie... D'un côté, pas un qui soit vraiment dans l'affaire... Ils en ont une chance ! De l'autre, ils y sont tous jusqu'aux oreilles. En deux jours, la France entière peut le savoir. Ça sera la trombe... Mais il reste à voir ce que va donner la bagarre d'hier. C'est la dernière inconnue. Comment les Parisiens vont-ils réagir ? La vraie police va-t-elle jouer de la haine du populo pour la police ? Auront-ils ce culot ? Et comment feraient-ils ? Par la presse ? C'est lourd à manier... Et puis, ils doivent faire sous eux à cette heure. Tous ? Pas si sûr...

A l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot il acheta son premier journal. Il lut rapidement les gros titres. « Du sang sur la boue. Le gouvernement a fait tirer sur le peuple de Paris. » Une sorte de vertige fit basculer toutes ses pensées. D'un seul coup, tous les événements prenaient un sens nouveau. Sur ces premières feuilles encore humides, la résistance du gouvernement, la victoire de la loi étaient présentées comme un assassinat, le dernier crime des voleurs acculés par la vérité. Morini descendait lentement le boulevard. Une fois de plus, ses prévisions venaient de s'effondrer :

— Ils sont rudement forts. Si toute la presse est orchestrée comme ça, les bons bougres vont marcher à fond derrière la bande, par haine de la police, des voleurs et des assassins... Et c'est un journal qui soutenait le gouvernement, hier encore ! Que doivent dire les autres ! Allons, la partie redevient égale. Quel poker !

Autour de chaque kiosque, le long du boulevard, il y avait déjà des rassemblements. Tous les gens se ruaient sur les journaux, au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Les feuilles passaient ensuite de mains en mains, dans un tumulte coupé de brusques silences. Morini allait de groupe en groupe, terriblement lucide, repris tout entier

par la curiosité professionnelle. Tout n'était plus pour lui que les éléments d'un rapport objectif qu'il composait pour lui-même comme il l'aurait fait pour ses chefs. Il était redevenu indifférent à tout, sauf au désir d'apprécier exactement les faits. Il ne lui importait plus que de savoir de quel côté allait pencher la balance.

La fureur animait tous les visages, mais les gens parlaient peu, comme s'ils avaient eu peur les uns des autres. Tout ce qu'ils disaient exprimait cependant la même colère. Qui étaient ces gens ? Le petit peuple du petit matin, les concierges, les domestiques, les laitiers, les employés de bureau, tous ceux qui vivent dans la dépendance d'autres hommes, clients ou patrons qui étaient encore chez eux à cette heure.

— Alors, il suffit maintenant de crier : « A bas les voleurs », pour qu'on vous assassine...

— Ah non, c'est marre... On peut encore encaisser les voleurs, mais les assassins !

L'oreille tendue, attentif à tout ce qui se disait autour de lui, Morini reconstituait la sourde et implacable logique de la fureur populaire. Depuis des semaines, la presse proclamait que les hommes qui dirigeaient le pays étaient tous des voleurs. Un formidable amalgame de coupables, d'imprudents, de maladroits et d'innocents avait été fait autour de l'Affaire. « A bas les voleurs » était devenu le cri naturel de tous ces gens dont les journaux étaient le seul moyen d'information. Et voici qu'une foule qui criait, elle aussi : « A bas les voleurs », avait subi le feu de la police. Des hommes étaient morts. Du même coup, les voleurs semblaient avouer leur crime et devenaient des assassins. Des innocents auraient-ils fait tirer sur des honnêtes gens qui venaient demander justice ? Tout cela était vraiment simple, logique et absurde.

— S'ils ont monté toute l'affaire, en sachant où ils

voulaient en venir, pensait Morini, ils sont encore plus forts que je ne le pensais. C'est minuté au quart de poil. Premier acte : les voleurs. Deuxième acte : les honnêtes gens. Troisième acte : les assassins. Apothéose : Il n'y a plus de voleurs... Si même ils n'ont fait que réagir au fur et à mesure des événements, ils sont encore de rudes bougres... Mais bon Dieu de bon Dieu, il y a les autres ! Une révolution, c'est comme l'amour, ça se fait à deux. Les autres tiennent encore le manche ! Est-ce qu'ils vont se laisser avoir comme ça, par cette bande de fripouilles ?

Morini était entré dans un petit café Biard du Boulevard Saint-Germain. Derrière le zinc, le patron, un gros homme en tablier bleu, lisait le journal à haute voix, tout en faisant glisser des croissants et des cafés-crème vers ses clients. Chaque fois qu'il interrompait sa lecture pour se retourner vers le percolateur, les conversations allaient leur train. Il y avait surtout deux bavards qui se répondaient l'un à l'autre :

— Vingt morts ? Et le pouce. Ils ont tiré plus d'une heure à la mitrailleuse... On sait ce que c'est qu'une mitrailleuse... En quinze, nous avons tenu un bataillon de la garde...

— Ah les salauds ! Tout ça, pour fermer la bouche aux anciens combattants qui réclamaient l'honnêteté.

— Les anciens combattants ont l'habitude... Quand c'est pas les Fritz qui leur tirent dessus, la police s'en charge.

— Non mais, on va encaisser ça sans rien dire ? On va laisser la police massacrer le monde ? Qui c'est qui la paye, alors ? Il faut remettre ça, pas plus tard qu'aujourd'hui.

— Une supposition...

A travers la buée de son café-crème, Morini regardait ses voisins. Deux maçons en tenue de travail, des grains de plâtre sur le visage, un petit livreur de vingt ans dont le bas des pantalons était serré par des épingles, quelques

employés. Les deux types qui parlaient comme deux compères n'étaient pas des inconnus pour Morini. Il lui semblait reconnaître surtout celui qui proposait de remettre ça dès l'après-midi. Mais oui ! Evidemment. Tous les provocateurs devaient faire les cafés, à cette heure-ci. On prenait Paris à son réveil et on lui donnait la fièvre. Il l'avait bien déjà assez tout seul. Pourtant, les deux maçons ne disaient rien. Leur silence avait même quelque chose d'hostile. Mais les deux provocateurs s'acharnaient à les convaincre. Ils s'adressaient à chacun des assistants, les prenaient à témoin, opposaient leur assentiment à la réserve des deux maçons. Morini sentit tout d'un coup que son air d'observateur indifférent était en train de le rendre suspect. Il eut peur en sentant autour de lui la vieille haine des petites gens de Paris contre la police. L'angoisse lui serra la gorge. Pendant quelques secondes, son regard croisa celui du provocateur.

— Les policiers, disait celui-ci, c'est fripouille et compagnie...

— C'est pas des hommes, continua Morini en se mêlant à la conversation. Il attaqua la police avec rage. L'autre lui donnait la réplique. Morini avait l'impression de jouer un sketch.

— Une supposition...

Sur le boulevard, un groupe de jeunes gens défilait en poussant des cris. « Bravo, les étudiants », dit le provocateur en allant sur le pas de la porte . « Qu'est-ce qu'ils disent ? » demanda le patron. « Je ne sais pas... Y gueulent. Ils ont raison ». Sur les trottoirs, les passants s'arrêtaient. « Allez-y », criait un vieux Monsieur décoré, au torse d'officier en retraite, au visage effondré. « En avant, la jeunesse. »

Morini sortit du petit café. Il continua sa route en acclamant, lui aussi, les groupes qui se formaient et se dirigeaient vers la Chambre. « C'est formidable, pensait-il.

On ne doit pas voir une histoire pareille plus d'une fois par siècle. Il n'y a pas de police qui puisse tenir devant une ville qui devient folle. Mais, bon Dieu, tous les gens sont d'accord ? Il n'y a plus de différences entre eux ? Alors, il n'y a plus de socialistes, plus de républicains, plus de réactionnaires ? »

Pendant un instant, ralentissant son pas, il pensa aux faubourgs, à la banlieue, aux grandes masses ouvrières.

— Non, tout ça ne compte pas aujourd'hui, se dit-il. Les prolos ne sont pas dans le coup. Tout va se jouer au centre de Paris, avec les employés, les domestiques, les bistros et les bourgeois.

Toutes les rues grondaient de colère. Ce n'était plus, comme les jours précédents, une colère frondeuse, avec des élans de gouaille, mais une véritable rage. Nul ne pouvait échapper à ce vertige de violence. Morini évoquait en vain les journées d'émeute qu'il avait déjà vues. Jamais, il n'avait senti une vague de fond aussi formidable. Chaque fois qu'il achetait un nouveau journal, il sentait grandir les chances de la bande. Toute la presse avait donné. Elle ne semblait plus être la cause de la colère populaire, mais un de ses résultats, une sorte de preuve de son existence et de sa légitimité. En arrivant devant le quai d'Orsay, Morini jugeait la partie perdue. Il ne pensait plus à mettre les menottes au poignet des chefs de la bande, mais à composer avec eux. Il allait falloir sauver sa croûte et sa peau. Il regarda pourtant la longue bâtisse avec un reste d'incertitude.

— Nom de Dieu, s'ils voulaient ! Quand on pense que la véritable bagarre est entre le gouvernement et cette bande de fripouilles !

Les grilles du Ministère étaient fermées. Des fantassins gardaient toutes les issues. Un petit paysan, casqué, équipé en guerre, serrait contre lui son fusil au bout duquel brillait l'acier de la baïonnette. Sur le quai, il y

avait des patrouilles d'agents, casqués eux aussi et qui portaient des musettes de grenades.

— Mais non, pensa Morini. Je me trompe, la bagarre n'est plus entre le gouvernement et la bande. Elle est entre le gouvernement et toute une ville qui est devenue folle. La bande a disparu. Ils se sont tous débinés après avoir engagé l'affaire.

Morini pesait les forces en présence. D'un côté, l'appareil légal de la répression, le petit paysan casqué, les compagnies, les bataillons, les régiments, les gardes mobiles, les chars et les auto-mitrailleuses de Satory... Mais de l'autre, une représentation absurde, mensongère et pourtant logique des événements, gorgeant de fureur une foule immense...

— Qui va l'emporter ? La volonté d'assurer le triomphe, de la loi ? Ou le dégoût d'avoir à massacrer une ville devenue folle ? Ça peut dépendre... De toute façon, ça ne peut pas durer. Il faut que ça craque d'un côté ou de l'autre.

Accoudé au parapet de la Seine, Morini regardait le quai d'Orsay comme il aurait regardé le tableau où l'on affiche les numéros gagnants d'une loterie.

III

Comme Gaston Plantier allait mettre la main sur la poignée de la porte de son salon d'attente, il s'aperçut que cette porte était entrebâillée. Le col de sa blouse d'hôpital le gênait. Il s'arrêta une seconde pour en lisser un pli, du bout des doigts: Ce temps d'arrêt suffit à lui faire entendre quelques phrases d'une conversation que devaient avoir des clients qui l'attendaient.

— Je sais bien que tu es dans le bain comme moi... Mais, à partir d'aujourd'hui, tu peux être tranquille. C'est fini, la main passe.

Gaston Plantier suspendit ses mouvements. Qui pouvait parler ainsi ? Le mercredi après-midi, il ne recevait chez lui que d'anciens opérés, ou des clients qui avaient pris rendez-vous et préféraient ne pas aller à la clinique. Cette voix ne lui disait pourtant rien. C'était une voix extraordinaire, même pour un malade, une voix d'étranglé.

— Je m'en suis fait, du souci, tous ces derniers temps. Autant que tu as dû t'en faire. Mais, depuis deux heures, je suis rassuré. Aussi, tu vois, je me soigne... Dès que j'ai su que le gouvernement foutait le camp, j'ai décidé de venir voir le docteur. A présent, ça vaut le coup d'acheter une rallonge.

La voix vibrait. On aurait cru qu'elle passait à travers une membrane. Elle donnait d'abord quelques notes claires, puis des espèces de râles, semblables à ceux que font les mirlitons d'enfants quand leur papier transparent est imprégné de salive. L'homme reprenait son souffle. Parlait-il seul ? Mais une autre voix répondait :

— Tu es sûr qu'ils ont foutu le camp ? Depuis quelle heure ? Tu le sais depuis midi et demie ? C'est un rude poids d'enlevé... Je n'ai pas compris pourquoi nos amis poussaient cette affaire à fond. Car ce sont leurs journaux qui menaient la danse... Et ils y étaient tous jusqu'aux oreilles. Bien sûr, il y en avait aussi de l'autre côté, mais ça ne valait pas le coup de faire toute cette musique, pour essayer de les avoir, si l'on risquait d'y passer aussi. Par moments, je croyais qu'ils étaient fous... Je ne comprendrai jamais ce que cherchaient les chefs d'orchestre. Ils y risquaient tous autant que nous et un peu plus que les autres.

— Couillon, dit la voix de supplicié, c'est la peine de s'appeler Larvisay pour poser de telles questions. L'affaire suintait de tous les côtés. Puisqu'il n'était plus possible d'empêcher qu'on en parle, il valait mieux diriger la musique et crier plus fort que les autres. Il

fallait que ça finisse par une crise... C'est là qu'il pouvait y avoir un poil... Il fallait garder le manche dans la main ou y passer. On a gardé le manche. Ça va. Tu vas voir, à présent, on ne va plus parler que d'union, d'apaisement et de concorde.

Plantier enrageait d'écouter ainsi derrière la porte. Mais il ne pouvait faire un mouvement. La curiosité le paralysait des pieds à la tête. Qui étaient ces hommes ? Larvisay ? Ce journaliste qui faisait soigner sa prostate ? Cette espèce de cynique qui jouait la dignité ?

— Il fallait être rudement sûr de garder le manche pour jouer ce jeu-là. Et ils ont bien manqué le perdre ! Hier soir, à onze heures, j'étais sûr qu'ils étaient foutus... Que vous étiez foutus... Que nous étions foutus...Encore qu'un type comme moi ne risque pas grand'chose... Mais vous autres, mais toi, qu'est-ce que vous auriez perdu ! Je ne comprendrai jamais pourquoi les autres ont cédé. Les seuls qui n'avaient pas trempé dans l'affaire... Qu'est-ce qui a bien pu les faire partir ?

— La presse et Paris, journaliste parisien. Qui tient la presse tient Paris et c'est Paris qui tient la presse... Je ne vais pourtant pas t'apprendre ce que c'est que Paris ? Le vrai Paris, celui qui compte ?

Il y eut deux rires, le claquement d'une main ouverte sur une cuisse, puis, la voix de Larvisay reprit, si basse que Plantier avait peine à l'entendre.

— Dis donc, Bacco, j'ai vu hier soir un type qui en sait long sur ton compte... Un type de la boîte, qui a eu des histoires avec la bande du patron... Il a dû mettre la main sur quelqu'un qui l'a renseigné sur tes interventions dans l'Affaire... Je te dis ça pour te rendre service. Avec lui, tu ne risques rien. Il suffit que le patron empêche qu'on l'emmerde. Mais tu devrais le voir pour qu'il ferme la gueule à ceux qui l'ont renseigné... Si tu veux...

La voix n'était plus qu'un chuchotement. Un autre

chuchotement, un râle imperceptible lui répondait par moments. Puis la voix de Larvisay redevint normale :

— Entendu... On fera ça dès ce soir... Eh, dis donc, qui va-t-on leur ficher entre les jambes, à présent ?

— Gaston, répondit la voix fêlée redevenue normale elle aussi, c'est cuit à l'avance et tu peux être tranquille, on ne le laissera pas se débrouiller tout seul. Le vrai gouvernement, ce sera la rue, et la rue c'est la presse et la presse...

— Le fric » dit Larvisay. Puis : Quand je pense que j'avais des opinions quand j'ai commencé à écrire ! On met longtemps à comprendre le fond des choses. Comment veux-tu que les députés de Saint-Flour et de Quimper ne fassent pas des conneries ! Ils n'ont pas le temps de se mettre à la page... On fait des ministres avec des gars qui ne savent seulement pas qui gouverne. Ou bien ils pourrissent trop vite, ou bien ils se font lessiver...

L'autre grognait de temps en temps. Entre chaque grognement, Plantier entendait son souffle court, derrière la porte, tout près de lui. Après un souffle plus long, l'homme dit :

— Et avec ça, on peut être malade, comme tout le monde... Qu'est-ce que tu as, toi, Larvisay ?

— Le truc...

Le mot était tombé comme tombe un objet. « Le fric, le truc », répétait Plantier. Tout un univers se composait entre ces deux mots.

— Oui, le truc... Ça peut aller encore, mais je me surveille. Il faudra peut-être que je passe sur le billard.

— Tu y as trop tiré dessus, dit la voix de supplicié avec une ignoble joie. Ça s'use aussi, comme le reste.

— C'est sans rapport... La prostate, ça travaille même les curés. Ça tient à l'âge... Et toi ?

— C'est la gorge.

— Ah, c'est la gorge ? dit Larvisay avec un espèce d'étonnement. « Tu fumes trop ? »

Mais l'autre, d'un ton plus volontaire :

— Non... Chacun a sa pourriture. Elle se met où elle peut. Les docteurs sont là pour empêcher qu'elle nous bouffe trop vite.

Ces derniers mots libérèrent Plantier de la paralysie qui le clouait derrière la porte. Il refit exactement le geste qu'il avait fait en s'arrêtant. Deux doigts de sa main droite se coulèrent entre son col et sa peau. Son cou redevenu libre eut un mouvement. Il ouvrit la porte toute grande.

— Monsieur...

— Passe, dit Larvisay à l'inconnu, je ne suis pas pressé.

Plantier vit venir vers lui un homme qui portait la soixantaine avec une sobre élégance, une élégance maigre. Le visage était jaune, ravagé, mais soutenu avec une sorte de hauteur, l'assurance tranquille d'un homme habitué à voir tout céder devant lui. Comme il s'effaçait devant l'inconnu, dans le couloir étroit, le chirurgien ne vit plus devant ses yeux qu'une seule chose, étalée au revers du pardessus noir : une rosette rouge derrière laquelle il y avait un petit ruban métallique de couleur blanche. Il pensa : « Commandeur, bigre ! »

— Vous n'avez pas rendez-vous ? demanda Plantier machinalement, en faisant asseoir son visiteur face à la lumière.

— Non, docteur, mais j'ai su que vous receviez le mardi après-midi. Vous m'excuserez.

— C'est un de mes clients qui vous envoie ?

— Oui... Enfin, j'ai su vous trouver chez vous par une jeune femme qui devait elle-même... Mais, si vous voulez bien accepter de m'examiner, laissons ces détails de côté. Docteur, j'ai besoin d'être fixé d'une façon... enfin, très exactement, sur la gravité de mon état.

Plantier hésita une seconde. Puis il se pencha en avant, fit un signe d'assentiment et commença son examen. De

toute évidence, l'inconnu ne voulait rien révéler de son identité, mais il était d'une lucidité extraordinaire pour aider à tout ce qui pouvait servir à son diagnostic.

— Je ne suis pas laryngologue, dit Plantier au bout d'un moment. C'est seulement en cas d'intervention...

Le jeu professionnel avait tout balayé. L'homme disait : « J'ai dépassé le stade des laryngologues. Ils n'y peuvent rien. Je sais qu'on n'a pas besoin de me regarder dans la gorge pour savoir où j'en suis. Mais ce que je veux savoir, moi, c'est si une intervention vaut vraiment la peine d'être tentée. Si elle doit me donner un an ou six mois de plus avec une vie encore plus diminuée, ce n'est pas la peine.

L'inconnu avait quitté son col et sa cravate, ouvert sa chemise. Tout en l'écoutant, Plantier le palpait à la base du cou, vers les épaules. Il chercha pendant quelques secondes, sa main se fixa tout d'un coup sur un point précis et, le visage fermé, il se mit à monologuer au fond de lui-même, en écoutant sa voix intérieure comme une voix étrangère. « Bien, voilà les ganglions, de ce côté... oui... profonds... durs. Non mobilisables, adhérents... Ils font masse avec le corps thyroïde. » Il attendit quelques instants puis, remontant du même côté, les doigts attentifs : « Ici... comme une carapace de homard... oui, c'est bien comme une carapace de homard... les aspérités sont nettes, sur cette plaque dure. » Le cas était clair. En s'attardant dans sa palpation, Plantier calculait des délais de vie. Un an ? Sûrement pas. Six mois ? A peu près. Intervention ? Pourquoi faire !

L'homme le regardait dans les yeux. Plantier recula un peu, prit ses mains l'une dans l'autre, détourna son regard.

— Allez-y, docteur. Je sais que je suis très malade. Je comprends que vous êtes d'accord avec ceux de vos confrères que j'ai déjà vus. N'essayez surtout pas de me masquer la vérité. Je ne désire qu'une seule chose, c'est de pou-

voir encore tenir le coup quelques mois... Aller, venir, me promener, même si c'est déjà un cadavre que je promène. Avoir l'air d'un homme vivant, pouvoir sortir, profiter de la vie, régler mes comptes, si j'en ai... Trois mois ? Quatre mois ? Cinq mois ?

Chaque chiffre était une interrogation, une supplication. Plantier ne répondait pas. « Pas trois mois ? » reprit l'inconnu avec une si terrible angoisse que sa voix sembla être redevenue normale.

Plantier hésitait. Il était prêt à dire : « Qui vous a parlé de délais aussi nets ? Les choses ne sont pas aussi évidentes. Il n'est pas question de vous alarmer aussi vite. » Mais un immense dégoût le soulevait. Il perdit presque le contrôle de lui-même et répondit : « Six mois. C'est le délai normal. »

Plantier s'attendait à voir l'homme s'effondrer. Il espérait obscurément pouvoir mieux le supporter après l'avoir vu se tordre dans une crise de désespoir. Mais une étrange joie envahissait le visage jaune et ranimait les yeux éteints qu'il avait en face de lui. L'inconnu répétait : « Six mois ! » Comme s'il eût été question d'un long espace de temps et non pas d'un terme rapide. « Six mois, répétait-il, de vie normale ? Sans que les gens puissent voir ? » Tandis qu'il remettait son col, ses mains tremblaient. « Vous voyez si je suis heureux, dit-il. J'en tremble. » Il refit le nœud de sa cravate avec un soin méticuleux. Il se regardait attentivement dans la glace. D'un coup sec, il redonna à sa tête ce port altier qui avait frappé Plantier au premier contact. Pendant quelques secondes, il s'observa, eut une espèce de sourire. Plantier pensait : « Il est fou ? » Mais, de toute évidence, l'inconnu était absolument maître de lui. La joie qu'il manifestait répondait à une immense joie intérieure. Il répétait : « Six mois... C'est toute une vie, docteur. Un amour ne dure pas plus longtemps. Dans six mois, on peut tout épuiser... Les plaisirs, la vengeance... »

Puis, brusquement, il reprit cet air fermé, cet air d'homme important qu'il avait eu en traversant le petit couloir. Il venait d'achever de boutonner son pardessus.

Pendant ce temps, Larvisay, resté seul dans le salon d'attente, s'était rapproché de la porte. Plantier avait cru la fermer derrière lui. Mais le pène avait joué de nouveau. Larvisay s'était avancé pas à pas dans le couloir et avait tendu la tête vers la porte vitrée du cabinet de consultation. Il avait surpris la fin du dialogue du malade et du docteur. Quand il entendit celui-ci reconduire son client vers l'antichambre, il revint, sur la pointe des pieds, s'asseoir dans le salon. Les yeux mi-clos, les mains sur le ventre, il se disait très doucement, comme pour mieux jouir de sa pensée :

— Six mois ! Ah, la vache ! Cinq mois pour baiser et pour boire et un mois pour crever dans la morphine... C'est la belle vie !

(à suivre) ANDRÉ CHAMSON

AL MAGLOUB OU TOUT A L'ENVERS

J'ai recueilli ce conte de la bouche d'un méhariste illettré de Palmyre : Rachid Djema. Mon Palmyrien le tenait de son père. Ses camarades ne l'ignoraient pas sans doute, ne fût-ce que pour l'avoir entendu réciter par Rachid le soir au bivouac, mais ils ne cherchaient nullement à le retenir, à se l'approprier. Chacun a son lot de contes transmis par familles ou par tribus. Celui-ci est un conte de sédentaires. Les héros en habitent des maisons, mais certains thèmes communs aux citadins et aux nomades y figurent.

BERNARD VERNIER

Il y avait une fois une princesse qui vivait avec une vieille esclave noire dans une tour. Elle était d'une beauté si merveilleuse, qu'on venait l'admirer de tous les coins du monde. Pour la voir seulement paraître à sa fenêtre, il fallait dépenser des fortunes ; et bien plus que des fortunes, pour en obtenir davantage.

Un jouvenceau voulut un jour tenter sa chance. Malheureusement, il n'avait pour tout bien qu'une mine agréable. Sa mère le gâtait fort, mais quand elle connut son désir, elle ne put que vendre ses boucles d'oreilles, sa seule richesse ici-bas.

Nanti des mille livres ainsi obtenues, le jouvenceau se présente devant la tour ; pour ce prix, la princesse ne daigne apparaître qu'une seconde à sa fenêtre, encore est-elle voilée. Désespoir de notre héros. Un vieillard qui le voit pleurer s'enquiert de son chagrin, sans

rien obtenir d'abord que des malédictions ; à force d'insister, il obtient du jouvenceau le récit de sa mésaventure : « Qu'à céla ne tienne, dit le vieillard, j'ai plus d'un tour dans mon sac ; prends ces quatre liards et achète un chevreau aussi efflanqué que tu voudras, l'essentiel est qu'il bêle ».

Voilà le chevreau trouvé. Le vieillard recommande au jouvenceau d'avoir bien soin de l'imiter en tout par la suite, quelque baroque que soit sa conduite. Puis il se met en devoir d'égorger le chevreau. Mais il ne s'y prend pas comme on le doit : c'est par la nuque qu'il attaque la pécore. Révolté par ce procédé sans exemple dans tout l'Islam, le chevreau bêle d'indignation tant et si bien, qu'il ameute les gens de la tour.

« A-t-on jamais vu un vieillard aussi cocasse, s'écrie la princesse, comment t'y prends-tu, mon petit oncle ? »

Voilà la princesse qui du haut de sa tour se perd en explications et, joignant le geste à la parole, défait son voile et montre sa gorge.

Le jouvenceau n'a garde de mépriser la leçon et contemple tant qu'il peut celle qui la donne.

Enfin, non sans peine, le chevreau est égorgé convenablement. Il va falloir le dépouiller ; mais, bien entendu, au lieu de commencer par le haut des cuisses, le vieillard entame l'opération par la poitrine.

Nouvelles protestations de la princesse qui, impatientée, dévoile cette fois-ci la jambe la plus svelte et la plus blanche qu'on vit jamais de Mossoul à Bassorah. Je laisse à penser si notre apprenti-boucher redouble d'attention. La viande est prête, il la faut cuire. Mais les compères n'ont pas de marmite. Qu'à Dieu ne plaise, la négresse y pourvoit !

Le vieillard facétieux allume alors un feu à vingt pas de la marmite, met celle-ci sens dessus dessous et place la viande par-dessus.

« Te moques-tu de nous, vieillard ? »

Le vieillard jure ses grands dieux, qu'on cuit ainsi la viande à la mode de chez lui. Comme il semble avoir la tête dure, la princesse renonce à l'instruire plus avant.

« Si nous te cuisons ta viande correctement, t'en iras-tu, vieillard ? »

Confus de tant de bontés, le vieillard promet tout ce qu'on voudra. La négresse va chercher la viande et la marmite et les emporte dans la tour. Le vieillard suit la négresse, le jouvenceau suit le vieillard.

Quand la cuisine est faite, il faut manger.

« Allons, restez encore ici pour manger votre chevreau ».

On apporte des fourchettes. Mais le vieillard — et son garçon aussi qui en tout l'imite — porte les mets à son oreille sur le manche de l'instrument qu'il saisit par les dents.

« Hélas ! est-ce ainsi que l'on tient une fourchette ; négresse, occupe-toi de civiliser le vieillard, moi, je me chargerai du plus jeune ».

Nos gens sont repus ; mais la nuit est noire. Va-t-on jeter à la porte deux pauvres pèlerins sans gîte ? Deux lits sont prêts. Gravement, le vieillard s'installe sur celui qu'on lui offre, la tête en bas, les jambes en l'air.

« Oh ! les plaisants ignorants, ne va-t-il pas falloir encore qu'on leur apprenne à dormir ! Négresse, allons, à ton vieillard ! Et, toi, nigaud, viens avec moi. »

Le nigaud, paraît-il, ne le fut point tant qu'on l'eût crû ; mais le vieillard est un saint homme, bien vieux d'ailleurs et qui résiste aux agaceries de sa noire institutrice.

Avant l'heure de la prière du matin, à l'aurore, il se lève d'auprès de la négresse et comme du haut d'un minaret, tonitrue à voix de muezzin :

« Allâh hou akbar... allâh hou akbar... !

— N'es-tu pas fou, tu vas alerter les voisins, et que dira le roi mon père, s'il apprend ce scandale ? »

Mais le vieillard est bon musulman : il ne renoncera à ses pieuses habitudes que contre mille livres au moins. La princesse s'exécute : « Au moins vous en irez-vous cette fois ? »

On s'en irait à moins.

Une fois dehors, le scrupuleux vieillard ne veut pas garder l'argent du péché, il remet la bourse au jouvenceau, à la condition que celui-ci lui rendra ses quatre liards.

« Nenni da ! » Le jouvenceau empoche le magot et prend ses jambes à son cou.

« Vite ma mère, couds-moi dans un linceul bien blanc ! »

Mais le vieillard huche à la porte. La mère en pleurs n'ouvre que lorsque son fils est devenu sac.

« Hélas ! mon bon vieillard, mon fils est mort, et prêt à enterrer.

— Hélas ! Hélas ! Vieille, j'ai reçu ses dernières volontés : c'est moi qui dois le porter en terre. »

Le vieillard charge le faux cadavre sur ses épaules et s'en va vers le cimetière. Mais à peine parvenus au milieu des tombes, voilà que quarante esclaves Zorân débouchent. Ils ont volé le trésor de leur maître, et son sabre de diamant. Ce n'est pas une petite affaire que de partager pareil butin ; les Zorân emplissent le cimetière du bruit de leur discorde.

Tout à coup, le jouvenceau saute sur ses pieds, et de se démener parmi les tombes comme le plus blafard des revenants, tandis que le vieillard appelle d'un vigoureux « Yennri ! » d'imaginaires compagnons.

Oh ! Oh ! pensent les Zorân, voici les morts qui courent à la curée, sauve qui peut ! »

« Cette fois-ci, dit le vieillard au jouvenceau, te voilà plus riche que Haroun al Rachid et tu lésines pour quatre liards ? »

Cependant, si les Zorân sont peu valeureux, ils sont cupides : l'un d'eux, plus brave que ses trente-neuf

congénères, se glisse jusqu'au trésor abandonné que partagent nos deux compères. Mais le jouvenceau l'a aperçu ; brusquement il saisit la cordelette qui retient son voile de tête et la tend avec ces mots : « Cette cordelette vaut bien tes quatre liards. »

Pâle d'effroi, autant qu'un Zorân peut l'être, le téméraire rejoint ses camarades. « Heïwa ! Tous les morts se sont mis de la partie ! Allâh seul sait combien ils peuvent être : ils ont partagé le magot et les parts sont de quatre liards ».

Ici s'arrête le conte, je n'ai jamais su si le vieillard a pu rentrer en possession de son avance.

ESSAIS CRITIQUES

ESSAI SUR L'ESPRIT D'ORTHODOXIE, par *Jean Grenier.*

LE MODERNE ET SON PROCHAIN, par *Armand Petitjean.*

BESOIN DE GRANDEUR, par *C.-F. Ramuz.*

M. Jean Grenier et M. Armand Petitjean ont publié en même temps deux œuvres remarquables à plus d'un titre : *Essai sur l'Esprit d'Orthodoxie* et *le Moderne et son Prochain.* De toutes deux, on peut dire ce que M. Grenier écrit de la sienne : elles ont pour occasion l'actualité, mais elles n'ont pas l'actualité pour objet ; elles s'inscrivent plutôt en réaction contre l'actualité, de façon permanente chez M. Grenier, accidentelle, mais fort nette chez M. Petitjean. Toutes deux tendent à définir le rôle et l'attitude de l'écrivain. Et comme il s'agit de deux esprits, de deux tempéraments différents, et l'on peut dire de deux générations (M. Grenier est l'aîné de M. Petitjean, d'une quinzaine d'années) on sent tout l'intérêt qu'apporte leur confrontation.

A l'âge des négations, des hérésies et de l'inquiétude a succédé, constate M. Grenier, l'âge des orthodoxies ; c'est-à-dire non pas précisément des croyances, mais du raidissement de ces croyances, des rites et des tabous, des affirmations, exclusives, haineuses même pour quiconque ne se livre pas à elles, âme et corps liés. C'est contre cette tyrannie que proteste M. Grenier. Il le fait sans violence, sans éclat, à sa manière, qui est toute de prudente lenteur, d'obstination et

de subtile clarté. Il le fait avec une bonne foi, une bonne volonté désarmantes. Il le fait, pour tout dire, plutôt en accusé qu'en accusateur.

Et qui ne se sentirait accusé quand de toute part des objurgations s'élèvent : « Nous entreprenons de sauver le monde. Resterez-vous à l'écart ? » Il faut choisir, il faut prendre parti, il faut être pris par un parti. Tout art qui ne reflète pas directement les préoccupations sociales, qui n'est pas par quelque côté un art de combat, sera réputé vain et méprisable. Tout écrivain qui ne se jette pas dans la mêlée est un dilettante et un égoïste. « Resterez-vous seul ? Si vous connaissiez la joie du coude à coude et de la lutte commune ! Vous ne pouvez savoir comme l'âme et les membres sont satisfaits, le soir, quand, a dix, à vingt ou à cent, on a rêvé, parlé, agi pour le parti. Auriez-vous peur des coups ? Par faiblesse ou par faux calcul, cherchez-vous à ménager les uns et les autres ? »

On sait assez qu'à n'épouser aucun parti on ne tarde pas à se les aliéner tous. « Il n'est pas des nôtres : il fait donc le jeu de l'adversaire. Il vit seul, il nous méprise : il sera donc tenu pour mort. » C'est l'une des premières dignités de l'écrivain dont parle Grenier, et dont je parle ici. Aussi bien ne s'agit-il pas de ménager un parti, mais de marquer, s'il y a lieu, ce qui, dans des partis opposés, nous semble bon ou haïssable. De quel droit taxer un écrivain d'indifférence parce qu'il refuse une étiquette ? Nous ne confondons pas avec des partisans sincères ceux qui sont entrés dans un parti pour y faire carrière, ou par occupation, ou par sport, ou par snobisme ou par quelque intérêt personnel que ce soit. Et l'on n'a pas davantage le droit de tenir pour indifférent aux problèmes sociaux l'écrivain qui ne se range pas dans les cadres d'un parti. Ni même pour indifférent à l'idéal de ce parti ; et souvent il pourrait dire : Ce que vous déclarez aimer et souhaiter (quoi ? un maximum de justice par exemple, et de liberté, et d'entr'aide) je l'aime et souhaite autant et plus peut-être que vous. Vous parlez avec attendrissement du peuple sur lequel vous vous penchez, et que vous découvrez dans vos réunions publiques ; si j'en parle moins, c'est que j'en suis né et ne crois pas l'avoir quitté.

Vous parlez de la vie comme des enfants qui découvrent un jouet et comme si la vie n'était que réunions publiques, bagarres et conspirations autour d'une tournée de pernods ». On objectera que l'action d'un tel écrivain reste vaine, puisqu'il ne rejoint pas un groupe ; je prétends que sa voix a plus de portée du fait même qu'il se garde indépendant. « Je serai avec vous, dit-il, et le montrerai toutes les fois que votre action tendra vers cet idéal que vous prônez, à l'écart quand elle me semblera inutile, et contre vous quand elle se fera aveugle ou tyrannique. » On veut qu'un écrivain épouse un parti ; mais c'est à la vérité qu'il avait cru devoir s'engager.

Je veux pourtant m'approcher, séduit par des voix amicales et l'attrait d'une chaleur humaine. On m'entraîne, on me fait asseoir, on se penche vers moi : « Le voyez-vous ? L'entendez-vous ? Quel homme ! » Certes, il y a dans les paroles de ce tribun un accent sincère, une cordialité, un don de soi qui m'atteignent. Et combien davantage l'ardeur de cette salle tendue vers lui. De grandes choses, oui, de grandes choses se préparent et nous font battre le cœur. « Quels sont donc ces gens, là, sur l'estrade, derrière l'orateur ? — Là, oh ! rien. C'est D..., le député, et D... le conseiller municipal, et D... le journaliste. — Comment ! Mais votre orateur, le mois dernier, les appelait encore ennemis publics ». On sourit : « Ils nous sont utiles. On presse l'orange. Politique. » Je ne suis pas fait pour cette politique. Au nom d'un parti, vous insultez votre ami d'hier, vous vous épiez, vous tremblez, vous surenchérissez d'orthodoxie. Je lis votre programme : tant de points qui m'en semblent beaux ! Mais : « Vous devez tout accepter, rejeter tout ce qui n'est pas notre doctrine, rompre avec quiconque n'est pas des nôtres. » Je le dis à ma honte : les hommes me sont au moins aussi chers que les idées. Par une sorte d'amour supérieur sans doute, et de justice supérieure, vous haïssez et vous pratiquez consciemment l'injustice. Je crains de n'être fait ni pour cet amour, ni pour cette justice.

Il règne sur les écrivains une sorte de chantage et de terreur. Bien rares, ceux qui ne supputent pas anxieusement, tandis qu'ils composent leurs œuvres, l'accueil que leur réservent les partis. On entend dire dans les maisons d'éditions : « Si

nous prenons ce livre, toute la presse de droite (ou de gauche) marchera. » Il faudrait être dépourvu de tout sens du comique pour rester impassible au spectacle des enthousiasmes, des palinodies et des condamnations qui se succèdent à une étonnante cadence. Ennemis de la veille et gros de fiel et de mépris l'un pour l'autre, deux écrivains, à peine rassemblés sous un emblème commun, s'embrassent et se congratulent : « Vous avez toujours eu le sens de l'humanité. — Et vous de l'héroïsme. — Votre langue... » Je demandais à l'un de mes amis que je voyais applaudir au panégyrique d'un écrivain : « Vous l'aimez donc ? — Moi ? Je ne l'ai pas lu. Mais c'est le jeu. Et puis tout cela reste sans importance. » Pour s'être exprimés librement, voilà Bernanos et Mauriac honnis à droite, acclamés à gauche : voilà Gide qui de pervertisseur devient prophète, puis sur qui les plus indulgents de ses récents zélateurs jettent le manteau de Noé. Que dire de Claudel et de Valéry, de Suarès et de Duhamel ? Tout débutant est guetté et sommé de choisir : « Soyez des nôtres ; vous serez reconnu, appuyé, guidé. Vous échapperez aux méandres de l'individualisme et de la solitude. Hors de nous pas de salut. » Et de fait, il n'est pas de plus sûr moyen d'ébaucher une renommée, et parfois une œuvre, que se confier à un parti. J'en sais même, je n'hésite pas à le reconnaître, qui ont vraiment grandi dans cette abdication. Abdication, c'est mal dire : ils y ont trouvé la pleine possession d'eux-mêmes.

Cette terreur jette une méfiance sacrée sur la notion même de l'art. Dire d'un écrivain qu'il est un artiste, c'est, pour beaucoup, l'accuser de trahison. Comment se soucier d'art, quand des intérêts si capitaux sont en jeu ? Et ici encore interviennent les orthodoxies. Qu'un écrivain parle du peuple dans une autre langue que celle du peuple, on s'inquiète, on a peine à l'admettre. Il s'est formé tout un système de conventions et déjà de traditions, l'une des pires erreurs de la littérature contemporaine (parmi tant de romans français consacrés aux ouvriers ou à la transformation révolutionnaire des intellectuels, il n'en est pas un qui sonne juste, pas un qui ne paraisse boursouflé ou idyllique, pas un qui ait enfin des chances de durer). On se glorifierait volontiers du

manque d'art ; non qu'on ait recours à cette éloquence qui se moque de l'éloquence et qui n'est que le suprême degré de l'art ; mais on donne naissance à un art bâtard et honteux de soi. Doit-on louer les qualités artistiques d'une œuvre, on s'en excuse, on l'en excuse, en les montrant fidèles servantes d'une pensée efficace, et déjà elles-mêmes partisanes. Comme si l'art, par lui-même, ne portait pas déjà témoignage, comme s'il n'avait pas par lui-même son action, comme si un art véritable n'était pas riche d'humanité, de don de soi et d'efficace. Je loue M. Petitjean d'écrire avec un L majuscule cette littérature dont on n'osait plus citer le nom sans guillemets. C'est rappeler qu'elle n'est ni une servante ni une maîtresse, mais qu'elle possède sa grandeur propre, qu'elle est le royaume où la pensée se fait action, et qu'elle comporte des exigences que l'on n'enfreint pas sans dommage.



Bah ! Ce discrédit, ces contre-sens, ces complaisances, tout cela passera et porte déjà les signes du déclin. Et que l'on puisse dire de cette époque qu'elle est l'âge des orthodoxies, c'est montrer assez qu'elle ne se satisfait pas de l'être et cherche, au meilleur d'elle-même, à dépasser cet âge ; recherche ardente et lucide dont les premiers témoignages commencent à s'élever, sous forme de livres, de revues, de groupements en dehors des partis.

Le livre de M. Armand Petitjean est un de ces témoignages. C'est un livre qui touche à tout, comme celui de M. Grenier, un livre dont la matière est sans doute moins patiemment assimilée, un livre incomplet, mais qui mêle d'émouvante façon la passion à l'intelligence. On y trouve cette ferveur et cette gravité où l'on peut reconnaître les marques d'une vraie et durable jeunesse. Les jugements, les remarques, les références s'y appellent, s'y mêlent, s'y heurtent ; et cela ne va pas sans quelque résistance du lecteur, qui eût souhaité parfois un débit moins hâtif. Du moins ce cours tumultueux, avec ses remous, et ses rapides, nous rend-il constamment sensible le tempérament de l'auteur. Sa phrase même, tantôt oratoire, insistante, qui poursuit, qui

presse une idée, tantôt hachée et elliptique, traduit fidèlement son humeur et la marche de son esprit. Il définit lui-même fort bien l'art d'écrire : « Écrire n'est pas décrire, n'est pas s'écrier, n'est pas exposer des résultats de pensée ; c'est bien plutôt faire penser et confondre les ordres d'invention et d'exposition, rapprocher jusqu'à les identifier l'acte de pensée et l'écriture même, retrouver à l'écriture l'ingénuité de la lecture... C'est restituer en somme le *discours* de la vie. »

On ne peut que louer au reste tout ce que Petitjean dit de l'écrivain, approuver le rôle qu'il lui assigne et reconnaître les dangers qu'il lui signale. Par exemple : « Jamais tant qu'en cette époque l'on n'a parlé de l'homme au nom même de l'homme, ni, prétendûment, tant pris sa défense. Jamais en fait on ne l'a tant redouté, bafoué, avili, méprisé, flatté et parfois adoré, embrigadé au nom du Sexe, de la Masse, de la Machine, de l'Argent, de l'État, de la Défense Nationale, de la Conservation religieuse ou même de l'offensive sociale. » Et l'on sait bien que quelques-unes des œuvres les plus rares et les plus précieuses se développent en dehors de toute règle et suivant un destin quasi monstrueux ; on aime pourtant que M. Petitjean propose à l'écrivain cet effort, valable aussi bien pour tout homme : « Que le moderne se tourne vers son prochain. Et s'il quitte le plan peut-être nécessaire, mais combien relatif, des relations « intéressées » entre les hommes où il exploite, et est exploité, commande, obéit, se pavane en mâle ou s'exhibe en femelle, bref se défend et attaque pour gagner son beefsteak, son gîte, son foyer, sa « femme » et sa « dignité », il voit enfin s'ouvrir des possibilités d'amour absolument humaines. Pouvoir aimer en connaissance de cause. Devant un être aussi lui-même qui rayonne, se développe en homme, non point en tel désir, en telle idée, ou en purs sentiments. »

L'un des caractères les plus frappants de ce livre, celui qui me semble le plus précieux, c'est que, livre d'un jeune écrivain qui sait attaquer et ne s'en fait point faute, non seulement il reste sans haine (je ne dis point sans colère, ni sans indignation, ni même, une ou deux fois, sans injustice), mais il témoigne constamment d'un besoin de sympathie agissante. C'est cette générosité, sans bavure, sans épanchements senti-

mentaux, qui donne à ce livre son accent net et chaleureux.

***

La nouvelle œuvre de M. Ramuz, *Besoin de Grandeur*, est, elle aussi, une prise de conscience de problèmes qui ne se sont jamais posés, sans doute, avec plus de force qu'aujourd'hui. Elle prolonge le bel essai que M. Ramuz publia voilà deux ans, *Taille de l'Homme*. On y trouve le même besoin de voir clair, de voir par ses propres yeux, de définir par ses propres mots, le même souci de serrer, derrière l'apparence, la réalité profonde [1], le même sens de l'homme et de la terre, et cette démarche obstinée, ce rythme, cette reprise des mots et des thèmes, qui font parfois songer à Péguy, et cette poésie à la fois rude et délicate qui n'est pas sans rapports avec celle de Claudel : « Quand les vents retombent, du temps où les bourgeons éclatent, du temps où les oiseaux commencent un chant timide et encore maladroit vite interrompu par la nuit, mais tout se hâte vers la vie ; alors on se réjouit de voir qu'on ne sait même pas ce que c'est que la vie, écoutant seulement une voix qui vous dit en vous-même que vous vivez et on la croit. » (Tout Ramuz tient en d'aussi simples, en d'aussi essentielles révélations.) Péguy, Claudel, Ramuz : les trois poètes qui semblent les plus proches de la terre et des paysans. C'est des paysans que nous parle Ramuz dans *Besoin de Grandeur*. Des paysans de la Suisse romande, sans doute ; mais la plupart de ses remarques dépassent les cinq ou six cantons qu'il parcourt ; car il ne s'attache point à leur pittoresque, il les montre tels qu'ils sont à peu près partout : non pas une classe sociale (le paysan est hors des classes), mais une race d'hommes ; ceux qui vivent « à la source de l'être », ceux dont la véritable compagnie est faite des grandes forces naturelles, dépassés, dominés certes à chaque instant par la nature, mais par là-même aussi augmentés

1. C'est ce besoin et ce souci, c'est cette honnêteté qui donnent leur prix à plusieurs témoignages contemporains, celui, l'an dernier, de M. Denis de Rougemont, *Journal d'un Intellectuel en chômage*, et celui, plus récent, de M. Marius Richard, *La Femme à tout faire*.

inconsciemment, et trouvant là leur indépendance, leur pudeur, leur mépris des agitations artificielles.

« En gros et pour simplifier, dit Ramuz, il y a les hommes de la ville et les hommes de la campagne ; ceux qui expriment des idées qu'ils n'ont pas, ceux qui n'expriment pas les idées qu'ils ont. » Mais quoi ! Ces derniers continueront-ils à se taire ? Ne céderont-ils pas au besoin de grandeur qui les sollicite plus ou moins obscurément ? « Tout se modifie autour des paysans : vont-ils seulement se laisser faire ? Imiter l'ouvrier dans ses revendications même justes, ou bien aspirer au bourgeois qui vit autrement et qui vient d'ailleurs ? Est-ce que vous ne vous exprimerez pas une fois et selon vous-mêmes, et j'entends que votre sagesse qui est passive deviendrait active et que vous modifieriez votre vie au nom de ce que vous avez appris ? »

Et reprenant les deux appels contradictoires, dans leurs principes sinon dans leur politique immédiate, du fascisme et du communisme, marquant d'ailleurs nettement sa préférence pour le second, c'est une troisième solution que Ramuz presse la race paysanne de fournir.

Il n'est pas en effet aujourd'hui de plus lourd silence que celui des paysans. « Vous vous êtes toujours laissé faire [Non, pas toujours]. Les régimes se sont succédé : vous les avez acceptés tous et tour à tour. Comme si vos occupations étaient ailleurs : passifs, secrets, muets, repliés sur vous-mêmes et repliés sur cette vie secrète qui est celle dont vous vivez. Mais peut-être est-ce justement qu'ainsi, sous cette écorce de changements, vous avez pu rester vous-mêmes. Peut-être que votre soumission apparente vous a laissé votre liberté : mais alors qu'allez-vous en faire ? » Et de nouveau : « Est-ce que vous n'allez pas vous exprimer une fois, puisque le moment est venu, et le dernier moment peut-être ? Puisque vous allez assure-t-on, disparaître. »

Le livre de Ramuz (il n'en est guère de plus modestes) n'apporte, on le voit, aucune panacée. L'inquiétude, le doute et la confiance se le partagent. Prise de conscience, il ne vise à rien d'autre qu'à faire prendre conscience à ses lecteurs et à les pousser dans leur voie. Ramuz reste ainsi fidèle à sa conception du poète. Il l'exprime deux fois, au cours de ce

livre, en des pages qui me semblent justes et belles, et par quoi je voudrais conclure : « Le poète habite un monde où tout le nie et il n'y a pas un seul des hommes qu'il y rencontre qui ne semble lui dire : « Est-ce que j'ai besoin de toi ? » ...Les hommes sont posés, les uns à côté des autres : le poète voudrait faire que les hommes ne soient plus posés les uns à côté des autres et pour cela il sculpte, il peint, ou il écrit (des vers, de la prose ou de la musique), espérant que de ses vers, de sa prose ou de sa musique sortira quelque jour peut-être une communion des hommes, car le poète est par là communiste ; mais pour le moment il est seul à croire à sa tâche et à sa mission, il doit tout tirer de lui-même, y compris l'espérance et une certaine confiance en soi ; il doit sans cesse s'imaginer non tel qu'il est, mais tel qu'il pourrait être, tel qu'il devrait être ; il doit sans cesse s'efforcer vers quelque chose de meilleur et de plus grand... il y a une lutte incessante entre la politique et le poétique qui sont deux grandeurs. L'action dispose de moyens tels qu'elle étouffe constamment l'opinion, sans même le vouloir, étant prolifère et envahissante, d'ailleurs successive, fertile en coups de théâtre, et puis infiniment diverse, et puis parce que la plupart des hommes ne s'intéressent qu'à elle et ne distinguent qu'elle : de sorte qu'elle occupe tout le théâtre ; de sorte (i faut y revenir) que les grandes choses naissent nécessairement dans l'obscurité, qui sont les choses expressives et par conséquent riches d'avenir, mais infiniment pauvres au sein de l'actualité, toutes potentielles et virtuelles, silencieuses, encore réservées à une tâche future, n'intervenant pas, ne se manifestant pas. Puis arrive un jour où le capitaine s'en va, le chef du peuple n'est plus le Duce ou le Führer : alors le poète qu'on a longtemps fait taire est entendu, sa voix s'élève dans le silence, car tous ces autres ont fait silence ; il est peut-être mort lui aussi, mais il paraît, il ne paraît qu'alors ; l'expression succède à l'action et efface l'action ; car les choses passent vite, mais les choses dites passent moins vite. »

MARCEL ARLAND

PSAUMES ET BALLADES

Il existe en province une revue d'une distinction presque parfaite : *le Point* de Pierre Betz et de Pierre Braun, qui paraît à Colmar. Le premier cahier de 1938 est consacré à la poésie. Il s'ouvre sur une admirable préface de Jean Cassou où l'universalité de la poésie, dans son essence et dans ses moyens, est dite sur un ton grave, harmonieux et mesuré qui donne à cette page un parfum d'oraison. Enfin « la poésie, dit-il, peut et pourra encore être ou ne pas être mille autres essences, représenter ou ne pas représenter mille autres attitudes, etc... » La poésie, c'est l'homme, tout homme qui se livre en se réfléchissant dans l'art des vers comme dans un miroir.

Si la poésie ne fournit pas la pensée la plus authentique, elle peut au moins garantir la pensée la moins déformée. La poésie est un mirage au sens propre du mot, c'est-à-dire le contraire d'une illusion : la réflexion d'un objet lointain, la projection à travers l'espace intellectuel et sensible d'une réalité vivante. La poésie rend immédiat ce qui est éloigné, intime ce qui est vague et général, vif ce qui est lent, brûlant ce qui est tiède, dense ce qui est flottant ; elle donne un aspect d'éternité à ce qui est particulier et occasionnel ; c'est un léger accent, un signe minuscule qui change la valeur des idées et des sentiments, non leur nature ; c'est une mince langue de feu qui peut transfigurer ce qu'elle touche sans en modifier sensiblement l'apparence. Au contraire la Terreur [1] promène ses brandons à tort et à travers ; elle dérange cette

1. On sait ce que Jean Paulhan appelle la Terreur : c'est la recherche de l'originalité, la révolte contre les règles, l'ennemie-née de la Rhétorique (Cf. *la Demoiselle aux Miroirs*, dans le cahier d'avril de *Mesures*).

physique de précision, ces phénomènes naturels que la Rhétorique guette avec une patience passionnée.

Mais que le poète soit à l'œuvre sous le régime des conventions ou sous la dictature de l'anarchie, il reste une certitude : *c'est le ton qui fait la chanson*. L'art, c'est l'émotion qui sait être contagieuse. Une page écrite sans émotion ne vaut pas la peine d'être écrite et si l'écrivain y est impuissant à communiquer son émotion, mieux vaut qu'elle ne soit lue par personne. Et s'il imagine qu'en paraissant dans les transes, il a plus de chance de se faire entendre, ce n'est pas un vrai poète. La passion contrôlée par le sang-froid, le chant intérieur, l'élan mesuré, mais jamais brisé, font tout le prix de la poésie — et non la hardiessse de l'intention, ni l'accomplissement verbal. En un mot c'est le rythme qui donne la mesure d'un poème. Que dis-je, sans cette pulsation, une pièce de vers ou de prose reste dénuée de vie, elle n'existe même pas.

Mais il ne faudrait rien interposer entre la poésie et l'esprit de ceux qui la reçoivent. Nous avons besoin de recueillement devant un livre et de sentir notre cœur battre plus vite, de rire avec ceux qui rient et de pleurer avec ceux qui pleurent. Un homme de qualité serait aujourd'hui celui qui vivrait dans un émoi continuel et saurait en garder la maîtrise parfaite. Notre répugnance doit être réservée à ce qui donne à nos sentiments des commodités, des habitudes, des penchants, des limites arbitraires, à tout ce qui les disperse et les vaporise.

Certes, tout ce qui s'écrit de haut sur un sujet de choix comme la Poésie requiert notre intérêt : que ce soit le cours de Poétique de Paul Valéry ou l'*Expérience Poétique* de Rolland de Renéville, ou la *Vie Recluse en Poésie* de Patrice de la Tour du Pin ou les pages de Daniel Rops sur Rilke. Nobles études où les frontières semblent effacées entre la poésie et la métaphysique ou la théosophie orientale ou l'oraison. Vaines études aussi !

Sans doute Valéry est irremplaçable au Collège de France comme ailleurs. Sans doute personne n'a compris Mallarmé mieux que Renéville, et la Tour du Pin a un regard d'aigle pour les choses élevées et profondes. Mais les guides les plus

habiles peuvent un jour lasser et décourager le meilleur public : ils n'y sont pour rien. Il y a des époques où les hommes ont besoin d'être laissés en face du mystère comme en tête à tête avec eux-mêmes, où il convient d'inspirer une conduite et d'émouvoir les volontés, bien plus qu de transmettre une science et que d'affiner des esprits.

***

Mais revenons à *la Vie Recluse* dont je ne saurais me détacher si facilement. La lecture de cet ouvrage laisse une étrange impression : on dirait d'une excursion entre des parois abruptes et arides dont les seuls ornements seraient les tableaux noirs de la théorie et les signes à la craie de l'abstraction. L'auteur a beau avouer « une règle un peu solennelle », « un ton un peu grave », « une position trop sérieuse devant soi-même », notre attente est largement dépassée. « Suis-je ennuyé de parler ainsi dans l'absolu ? » s'écrie-t-il tout à coup dans un merveilleux oubli de son lecteur. Mais le lecteur, s'il tient jusqu'au bout, avouera que l'épreuve vaut la peine d'être endurée. D'abord il y a une image à la page 27. Cueillons-la tout de suite : c'est la seule du livre. Elle est d'ailleurs d'une grande beauté et d'un très utile enseignement pour les apprentis-poètes : « Tout doit s'élever avec la sève qui convient ; si vous célébrez la floraison des colchiques dans les prairies, faites-le avec le mystère de l'homme prenant l'essence du mystère végétal ; vous pouvez être la terre qui les nourrit, ou la terre qui s'en émerveille, ou seulement la terre qui s'en plaint ; vous passerez dans les colchiques par un prolongement d'amour ; mais ne leur donnez pas les sens de l'homme et le rythme de votre chair. » Ces colchiques mises à part, les mots concrets sont aussi rares que les témoignages de la vie animale sur la banquise polaire. De couleur, il n'y en a pas plus que dans un rêve : ni seulement une allusion ni une idée de couleur... Notons au passage un brin de folle avoine et de prèle à la page 84 et quelques lignes sur le plaisir du vent à la page 120. (On ne dira jamais assez aux jeunes écrivains, surtout aux catholiques, combien il importe de se pénétrer de la sensation

du sentiment, de l'idée, en dehors de toute préoccupation mystique ou spirituelle, afin de les traduire dans leur pureté originelle. Et combien l'auteur a raison de mettre aussi en garde les élèves de l'*Ecole de Tess* contre la tentation de la tristesse qui offre de si vulgaires facilités en poésie !)

Car si *La Vie Recluse* est de toute évidence un ouvrage sans attraits, c'est aussi une source très haute et très pure où les jeunes poètes puiseront une discipline bien faite pour les exalter.

« Vous savez bien que l'important est de préparer le sou-
« rire, un sourire mouvant et délié comme en attente de la
« plus belle des grâces... Voici l'amitié de l'âme : les souf-
« frances que vous ne connaissez pas, il faudra les apprendre,
« entrer profondément dans le cœur pour être sûr de les
« vivre en amitié... Il faut être simple devant le jeu des âmes,
« et discret... Le mystère d'amour a été tellement donné à
« l'homme qu'il peut le donner lui-même. »

De pareilles phrases, dites sur ce ton, sont capables de provoquer des vocations poétiques, peut-être de modifier l'histoire des lettres. Je ne puis m'empêcher de regretter qu'elles soient dites dans le désert, entre ces parois ingrates dont j'ai parlé et qui étouffent les échos.

Les *Psaumes* du même auteur présentent encore cette curieuse matité, cette uniformité du monologue, cette apparence de *leçons*. C'est le bercement monotone de la méditation, la façon de discourir de Zarathoustra, mais sur le mode assourdi et dans un paysage de cendre. C'est une discrétion pleine de tâtonnements imprécis, mais animée par le mouvement ascendant de l'oraison qui allège et délie.

***

Maurice Betz, à qui nous devons déjà la traduction de nombreuses œuvres de Rilke, ainsi qu'un livre très précieux de souvenirs sur l'amitié qui les lia, interprète les poèmes les plus difficilement transposables du grand lyrique trop tôt disparu (*Poésies*). M. Betz triomphe des obstacles avec une aisance et une précision qui témoignent de la profonde intimité dans laquelle il travailla naguère avec Rilke pour par-

faire la traduction des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

Rilke nous apparaît de plus en plus, dans ce recueil, comme un esprit voisin de Proust par son insistance à contourner l'insaisissable, par sa tendresse minutieuse et par ce que Paul Valéry appelle sa « mystérieuse délicatesse ». Mais il nous apparaît aussi comme un humaniste d'un autre âge, un Européen d'avant-guerre, un échantillon très pur d'une aristocratie intellectuelle dont les derniers survivants auront bientôt disparu. Un homme « plein de lointain, d'incertitude et d'espérance » comme il le disait un jour des Russes. Un homme de solitude et d'attente. Son message ne comblera jamais personne. Il nous apprend seulement à nous sentir lourds d'une foule de connaissances confuses, d'appréhensions, de pressentiments, d'affinités délicieuses ou douloureuses avec nos semblables, avec la nature, avec la vie, avec la mort. Il nous apprend notre richesse intérieure mais non le moyen de nous en servir. Il nous ravit et nous décourage. Son enseignement n'est profitable que dans certaines périodes de transition, de transformation pour l'esprit et le cœur. C'est un maître inutilisable pour une jeunesse avide de certitude et de discipline, de renouvellement total et d'élan soutenu.

Rilke en avait si bien conscience et regret qu'il écrivit un jour, en évoquant Francis Jammes : « C'est un tel poète que j'aurais voulu être... » Sans doute voulait-il dire un poète sans angoisse ni hésitations, livré à la simplicité des sensations et des sentiments, tout appliqué à la traduire dans une langue souple, précise et chantante.

L'ouvrage de M. Betz reproduit un buste de poète, œuvre de Mme Rilke, qui fut élève de Rodin. Ce buste, récemment exposé à Munich, vient d'être acquis par Hitler personnellement. On se souvient que Rilke, qui dut servir pendant les hostilités dans l'armée autrichienne, adressa en pleine guerre à Masaryk son adhésion à la résurrection de la Tchécoslovaquie. Mais ne cherchons pas de contrastes et ne supposons pas de mobile volontaire à ce geste instinctif. Le chancelier allemand n'est pas encore un personnage de légende, tout d'une pièce ; il reste sans doute un homme d'inquiétude, de doute et de nostalgie.

***

Pour Tristan Derême, la poésie est en son cœur comme une source, non comme une fièvre. Il chante comme on respire, avec un peu trop de complaisance et de facilité, mais sur un rythme discret, gracieux et agile. Ronsard, La Fontaine et Verlaine ont en Tristan Derême un écho charmant. En prenant modèle sur cet équilibre et cette légèreté, on peut s'élever parfois assez haut et même « loger dans l'azur ».

Et déjà, je me réjouis
D'être parmi les éblouis,
Car si la terre n'est parfaite
Où je n'ai vu que des beautés,
Que sera-ce que cette fête
Les jours sans fin de ces étés
Où mes destins sont transportés !

Le *Poème des Griffons* est un recueil où règnent le ton de la bonne compagnie, une discrète effusion, un concert élégant de voix bien ajustées. Rien d'apprêté, semble-t-il, ni de relâché non plus. Une douceur indulgente et un loisir harmonieux ont encore une bien grande puissance sur nos cœurs tant éprouvés par les voix stridentes et heurtées de la Terreur.

***

Montherlant réédite, sous le titre d'*Olympiques, Le Paradis à l'Ombre des Epées* et *les Onze devant la Porte Dorée*, auxquels s'ajoutent quelques textes plus récents. Les poésies sont à peu près les seules pages qui *datent* dans ce recueil dont émane encore tant de chaleur vivifiante. Montherlant n'est vraiment lui-même que dans l'indignation, le courroux et la polémique. Alors rien de plus poétique que l'allure de sa prose où s'allient l'intensité et le détachement. Son œuvre est ardente et facile, mais son art inimitable. Il a « le style net et soulevé » ainsi qu'il le dit lui-même d'un boxeur. Net parce que Montherlant vise droit au but, tête baissée, sans interroger l'horizon, soulevé parce qu'il est bondissant par nature, vite attendri, vite enflammé, plus vite encore dégrisé.

⁂

Les *Ballades* de Max Jacob nous enlèvent en plein romantisme, je veux dire dans cette contrée pleine de larmes et de chants, plus humaine que la terre des hommes, et où le cœur est assiégé de plaintes, de remords, de moqueries et d'émotions à n'en plus finir, mais se console en chantant sans désemparer ; contrée dénuée de sens, et dont les seules réalités sont la souffrance et le chant qui l'endort ; contrée où l'on n'essuie que défaites, mépris et ridicule, mais où triomphe la compassion et d'où le chant s'élève, bien rythmé, avec son cortège de strophes et le fourmillement ingénieux de ses cadences, comme l'eau qui saute dans les rivières de montagne.



Les souffrances de Francis Jammes font mal à tous les amis de la Poésie. Chaque jour leur pensée tournée vers Hasparren voudrait rafraîchir et consoler le grand ami lointain dont la douleur a fait sa proie. On a toujours peine à imaginer en péril la jeunesse d'un poète. Quand il s'agit de Jammes, il semble qu'on doive espérer l'impossible. Dieu veuille que sa voix s'élève de nouveau aussi calme et impérieuse « Viens avec moi. Je suis guéri. Je sais une campagne « où sont des arbres, des blés, des eaux, où chantent les « cailles... » Lui seul saura trouver les mots nets et ardents pour nous dire aussi la géographie du Ciel dont la souffrance fait approcher les hommes de si près. Que le Lièvre et l'Alouette escortant les jeunes filles en fleurs auxquelles le poète a donné une incomparable existence, viennent adoucir l'angoisse de son épreuve, à laquelle nous participons tous avec une amertume et un amour profonds comme la joie dont son œuvre nous abreuve toujours.

JULIEN LANOË

CHRONIQUE MUSICALE

Critique de la Critique

Chose étrange à première vue ! Parler de la musique est extrêmement difficile, tout le monde se trouve d'accord là dessus ; d'autre part cependant, il est peu de sujets que l'on traite aussi volontiers et avec autant de désinvolture que la musique. Mais à y regarder de près, si la plupart des gens succombent à la tentation de nous confier ce que leur suggère un prélude, une sonate, c'est justement parce que l'œuvre musicale est opaque à la raison. Si l'œuvre se laissait totalement appréhender par l'intelligence discursive, son étude offrirait peu d'attraits et se verrait abandonnée aux spécialistes. Ineffable, la musique semble appartenir à tout le monde et se plier docilement aux interprétations les plus variées.

En face d'une œuvre, la sagesse, se dit-on parfois, serait d'écouter attentivement et de se taire. En effet, ce qui est essentiel en elle échappera toujours à l'analyse. Et pourtant, on essaye d'expliquer ce que l'on a éprouvé, de le vérifier, de le justifier dans l'espoir de le vivre plus intensément encore ; on veut communiquer cette découverte, partager cette joie, démontrer sa valeur, à soi-même et aux autres... Pour nombre d'entre nous, c'est là un besoin, une nécessité.

Par malheur, comme l'on est généralement persuadé, à tort selon moi, que la difficulté primordiale à laquelle se heurte toute dissertation sur la musique tient à ce que la nature de celle-ci est essentiellement mouvante, fluide, éva-

nescente, quelques-uns sciemment, la plupart inconsciemment se hâtent de se débarrasser de ces règles du discours que d'ordinaire l'on s'efforce plus ou moins de maintenir quand il s'agit de comprendre et de connaître. On renonce aux distinctions les plus élémentaires, on dédaigne la rigueur, la précision. Foin de la clarté ! Ne faut-il pas « coller » à la musique, épouser son devenir, la saisir *in statu nascendi* et pour cela briser les cadres réputés trop rigides de l'intelligence, assouplir les termes, multiplier les points de vue opposés, accepter, rechercher même les contradictions ? Et comme l'œuvre musicale, tout en n'opposant aucune barrière à ces exercices, continue cependant de nous présenter un visage énigmatique, à la fois séduisant et irritant, le commentateur perd la tête : semblable à l'amant qui vante les charmes de sa maîtresse, dans l'espoir fallacieux de nous faire partager son enthousiasme, il enfle la voix, il accumule les épithètes, entasse les images les plus riches. L'un aura recours aux mystiques, l'autre à Freud, celui-ci nous introduira dans l'intime de son âme, celui-là se fera lyrique et composera de véritables poèmes en prose. Et bien entendu, n'exigeons point de cet amoureux la moindre équité : rien n'existe que sa Dulcinée.

Mais tous ces efforts demeurent vains : le discours ne « colle » pas à la musique ; la même marge subsiste entre eux, en dépit de l'ingéniosité, du talent dépensés par l'auteur. Ce qu'il a écrit est peut-être fort agréable à lire, possède une certaine valeur littéraire et nous renseigne sur la personnalité même du critique. Toutefois, le fait que ces pages sont nées d'une expérience musicale ne suffit pas à nous faire connaître l'objet autour duquel s'est produite la cristallisation sentimentale et verbale. Nous devrions nous rendre compte une fois pour toutes qu'il est absolument impossible d'expliciter la musique. Non que les mots soient insuffisamment fluides et subtils, mais parce que le contenu, le sens de l'œuvre étant immanent à la forme, il ne peut être disjoint précisément de cette structure, il ne peut être proféré autrement qu'il n'est proféré ici. Ce qu'il y a d'essentiel dans la musique, ce qu'il y a en elle de plus profond, de plus secret, c'est son apparence même.

Il ne nous reste donc plus qu'à nous rabattre sur la structure de l'œuvre, qu'à étudier sa forme, les particularités de son écriture. Nous sommes ici sur un terrain ferme. Ne comptons pás trop cependant sur l'analyse technique : elle ne nous livre que des *membra disjecta* ; ce n'est pas rien, ce n'est pas grand'chose, puisque ce qui fait de ces éléments précisément des *membra,* c'est l'unité du tout que l'analyse a détruite. Quoi qu'il en soit, l'étude objective achevée (en réalité elle ne l'est jamais), il nous faut renoncer carrément à faire concurrence à la musique et nous contenter des épithètes les plus générales, les plus banales. Des mots tels que « tendre », ou « mélancolique » ou encore « joyeux » ne veulent presque rien dire par eux-mêmes ; considérons-les comme des signaux capables d'orienter le lecteur et de l'inciter à entrer directement en contact avec l'objet sonore. Ce contact, nous l'empêchons lorsque, essayant de trouver un équivalent verbal à la musique, nous plaçons devant elle une sorte d'écran et détournons ainsi l'attention du lecteur au profit de nos propres inventions. J'admire Schweitzer qui dans son ouvrage sur Bach, parlant des sonates pour orgue, traduit ses impressions par cette seule phrase de Forkel : « L'on ne saurait assez dire leur beauté ». Aussi me semble-t-il qu'un don littéraire trop éclatant désavantage le critique (non certes aux yeux du public !) ; mieux vaut pour lui ne pas connaître la tentation de la facilité, des jolies phrases.

Enfin, quand on entreprend de parler d'un compositeur de quelque importance, il serait bon de disposer d'une conception précise de la musique, d'une théorie esthétique. Des idées trop étroites, dogmatiques me paraissent en l'occurrence préférables à l'absence d'idées nettes. L'erreur, l'étroitesse d'une théorie se décèle assez aisément. Ce qu'il y a de terrible dans le gâchis, c'est qu'il simule la profondeur et que l'on s'y enlise. Il ne s'agit évidemment pas pour le critique de se lancer dans des considérations métaphysiques, mais d'établir tout simplement le sens exact des termes dont il se sert. Reconnaissons qu'il y a encore beaucoup à faire sous ce rapport dans le domaine de la musique. Je n'en veux pour preuve que le livre récent de M. Vladimir Jankélévitch : *Gabriel Fauré et ses Mélodies.*

M. Jankélévitch est l'auteur de plusieurs ouvrages de psychologie et de philosophie qui témoignent d'un esprit très fin, d'une force d'analyse peu commune ; mais ces qualités, nous ne les retrouvons plus dès qu'il touche à la musique : « sa méthode » est exactement celle que je dénonce ici.

M. Jankélévitch use souvent du terme « musique pure » ; que signifie-t-il sous sa plume ? La question présente un intérêt particulier puisqu'il étudie les mélodies de Fauré, où musique et poésie s'interpénètrent. Une telle union soulève maints problèmes très complexes dont le commentateur se débarrasse en quelques mots rapides. Et comment faut-il l'entendre lorsqu'il oppose la « musique pure » des mélodies de Fauré à d'autres musiques qualifiées d'« impures », bien qu'instrumentales ?

Au début du dernier chapitre intitulé *Science des choses amoureuses*, l'auteur parle de la « physique des sons », car « il y a une gravitation secrète et purement musicale qui passe en finesse les mécanismes intellectuels les plus déliés et les mouvements subtils de la passion, et l'infiniment petit de la dynamique moléculaire. » Comme toujours, M. Jankélévitch demeure dans le vague (à ce vague d'ailleurs il joint paradoxalement un ton des plus catégoriques) ; on est en droit cependant de conclure de cette phrase que le monde sonore selon lui obéit à ses propres lois, qu'il existe une sorte de logique spécifiquement musicale. Or nous avions lu, p. 156 : « Cette logique des notes qui n'est pas autre chose que la logique autonome du sentiment ». Mais ce n'est pas tout. Nous trouvons ceci, p. 213 : « Je dirai d'abord que ce langage fauréen est un langage où plus rien d'inexpressif ne subsiste, un langage vivant, comme la mer... », etc. Qu'exprime ce langage ? « L'essence générale du texte », nous dit-on à la p. 239. Mais quel rapport y a-t-il entre la qualité expressive du langage fauréen et ce que M. Jankélévitch appelle assez étrangement la « physique des sons » ? A quoi obéit cette musique ? à la logique autonome des sons, ou à celle des sentiments, ou à celle du texte même, de la poésie ? Ces trois logiques n'en font-elles qu'une finalement ? Et si elles sont trois, comment la musique parvient-elle à les satisfaire

toutes ? Ces questions restent sans réponse. Sans doute l'auteur ne les aperçoit-il même pas, puisque, p. 237 il approuve Igor Stravinsky qui comme on le sait, considère que la musique est « impuissante à exprimer quoi que ce soit [1] ». Du coup le lecteur renonce à comprendre. Ce n'est là d'ailleurs qu'un exemple parmi beaucoup d'autres de la confusion qui règne dans la pensée de l'exégète de Fauré.

M. Jankélévitch a voué à Fauré un culte jaloux qui prend souvent des formes que j'oserai qualifier de grotesques [2]. Par contre il ne prise guère Wagner ni Beethoven ; c'est son droit assurément. Mais quand je lis ceci : « Il n'y a pas besoin d'être musicien pour aimer Beethoven et même, tout compte fait, il est préférable de ne l'être point, tant cet art est un art impur, encombré d'humanité, de sociologie et de métaphysique, tant il est de plain-pied avec la vie », je ne puis m'empêcher de croire que l'auteur parle de ce qu'il ne connaît pas. S'il avait fréquenté Beethoven, sans doute se serait-il rendu compte que Beethoven était avant tout un extraordinaire créateur de formes, un prodigieux architecte, et que dans ses œuvres règne une logique autonome dont la musique nous offre peu d'exemples. Un art aussi strictement construit (et l'on pourrait même lui reprocher parfois un souci excessif de symétrie, dans le final de la 5e, par exemple) n'est évidemment pas de « de plain-pied avec la vie ». Sur l'art de Beethoven s'est greffée une abondante littérature qui l'a imprégné en effet de métaphysique, de sociologie, de psychologie, mais Beethoven peut-il en être rendu responsable, lui qui faillit se brouiller avec Gœthe parce que celui-ci avait les larmes aux yeux en l'écoutant jouer ? Depuis quelques années, depuis que Mozart est « devenu à la mode » n'assistons-nous pas à la floraison autour de son œuvre de commentaires pseudo-poétiques et pseudo-mystiques, qui ne valent certes pas mieux que les tirades humanitaires auxquelles a donné prétexte Beethoven ? Lorsqu'une musique s'empare fortement des esprits, elle ne manque jamais de faire naître de

1. *Chronique de ma vie*, p. 116.
2. « Il aurait pu être Chopin ou Gounod s'il avait voulu ; mais il n'a pas voulu. Or la grandeur est dans l'abstention ».

nombreuses exégèses, si « pure » soit-elle. Surtout quand l'artiste — et c'est le cas de Beethoven — nous a généreusement confié les pensées, les sentiments qui ont concouru à la naissance de telle sonate, de tel quatuor. Or, si l'étude du terrain où a germé l'œuvre est des plus précieuses pour l'historien et le psychologue, le critique, lui, n'en a que faire lorsqu'il lui faut porter sur cet objet un jugement esthétique.

Celui qui sur la foi de P.-J. Jouve ira chercher en Bartók tout ce que le poète y a vu, se prépare des déceptions. Sera-ce la faute de Bartók ? Imputerons-nous à Fauré les élégances d'un goût douteux dont l'a paré M. Jankélévitch ? Voici en quels termes ce dernier décrit les quelques mesures composées par Fauré sur les mots : « Vois ! le dernier rayon agonise à tes bagues » : « Quelques bécarres se découpent dans la pénombre épaisse de ré bémol, et par ces échancrures une blême lueur vient blanchir les septièmes parallèles qui montent vers l'aigu, aspirées par les premières étoiles » (p. 168). Des phrases de ce genre je pourrais en citer beaucoup. Certains s'y délecteront peut-être ; selon moi elles rentrent dans la catégorie de cette « littérature », de ces « rêvasseries », de ces « bavardages » dont, par une étrange et comique inconscience, l'auteur nous parle avec le plus grand mépris.

Seuls peuvent apprendre quelque chose au lecteur en l'éclairant sur la structure de l'art fauréen, les passages où M. Jankélévitch étudie le langage harmonique des mélodies de Fauré. Mais ici encore que d'enjolivements, que de grâces inutiles ! Que d'exagérations aussi dans l'enthousiasme à propos de tout ! Ces analyses d'ailleurs me paraissent faussées par la signification que l'auteur prête aux différentes tonalités : ne se figure-t-il pas que les tonalités munies de nombreux accidents sont plus « denses », plus « généreuses » que les autres ! Écrire en Ut majeur serait donc faire preuve de « renoncement », d'ascétisme et il suffirait de transposer une pièce d'Ut en ré bémol mineur, par exemple, pour la rendre de ce fait harmoniquement plus riche, plus complexe ... Mais peut-être ai-je mal compris. Je le souhaite.

B. DE SCHLOEZER

APRÈS L'APRÈS-GUERRE

Au moment où tant de Français, avec l'appoint cette fois des congés payés, s'apprêtent à partir pour leur traditionnel tour de France, où ils quittent leurs principes pour des paysages, leurs foyers pour des tentes, leurs femmes pour des maîtresses : peut-être n'est-il pas mauvais de faire oraison (ou un tour d'horizon) et de se demander une fois de plus, ou une dernière fois : où en est-on ?

Nous en sommes, selon toute apparence, au plus bas de notre histoire, au plus mou de nos réflexes collectifs, et même individuels, depuis juste vingt ans ; à l'un de ces trous d'air, vingt ans après la plus symbolique des victoires françaises, auprès desquels les lendemains de nos pires défaites, 1815, 1871, paraissent pleins de fraîcheur et d'animation. La preuve, c'est que mentalement battus (j'entends bien que cette défaite n'est guère plus « avouable » que certains désirs de revanche d'avant 1914), déchus de nos grandeurs, illusoires ou autres — nous n'éprouvons plus même le besoin de crier à la fin du monde.

Le carton-pâte fleurit, et les tandems sévissent. Les libéraux d'entre nous, les tendres et les malins, rebutés même par les canons sans servants de la verte Angleterre, se livrent à Pontigny et ailleurs aux rêveries scandinaves. Les doctrinaires, les gigolos et les durs font des calculs mentaux en russe, italien ou allemand ; nos amis étrangers s'accordent à nous trouver des airs de Belges ou de Suisses...

Le mouvement de juin 1936, qui paraissait devoir constituer une véritable épreuve des forces de notre société, aboutit en 1938 à les neutraliser. Bergery, l'un de nos rares politiques qu'une robuste dialectique protège contre les accès du découragement, voire contre ceux de la réalité,

vient de faire une tournée de propagande à travers la France ; il déclare, textuellement, que « sevrée de réunions... la population des grandes villes s'est portée en masse vers ses meetings ». Dans la préface à la nouvelle édition de ses *Olympiques*, vieilles de plus de quinze ans et merveilleusement vierges, Montherlant peut écrire : « S'il y avait en France une Révolution digne de ce nom, je veux dire une révolution dans les façons de sentir, de penser, de juger et d'agir — révolution dont à ce jour n'ont apparu que des signes infimes, lesquels même, quelquefois, n'apparaissent déjà plus du tout... »

Ces gens ont toutes les apparences de la raison et tout se passe en France comme si depuis juin 1936 ou 1919, rien ne s'était passé qui pût être porté à l'actif du pays, son passif se chargeant en effet comme il convient à un peuple de rentiers, de fonctionnaires et de petits-bourgeois...

Il y a pourtant un point dont il faut bien se pénétrer. La décadence de la France, si décadence il y a (et décadence serait en effet son incapacité de s'adapter, ne fût-ce que par la « révolution » dont parle Montherlant, à la situation nouvelle et elle-même révolutionnaire du monde) ne saurait conduire qu'à son anéantissement, nullement à cet état second de repos ou même de bonheur, à cette allure de *rentier international* qu'appellent de leurs vœux tous nos bons scandinaves, au prix de ses responsabilités politiques et de celles de ses responsabilités morales et intellectuelles qui sont indissolublement liées à cette politique. Telles sont en effet, dans l'état actuel du monde, les pressions qui s'exercent, non seulement sur les différentes frontières territoriales, mais sur les divers niveaux de vie et les âmes collectives, que l'effort nécessaire à chacun pour persévérer dans son être ne saurait être moindre que celui qui permit l'acquisition ou l'accroissement de cet être. Demandez à l'Espagne le prix d'une décadence, dans l'Europe de ce jour...

Le plus étonnant, chez ceux qui dissertent savamment de l'abjection française, est à coup sûr leur sang-froid, ou leur ironie. Les véritables déchus, je veux dire ceux qui témoignent de la fatigue non d'un groupe social, mais d'une

civilisation entière, n'ont pas eu le loisir ni le goût de méditer sur leur déchéance ; la plupart ne l'apercevaient même pas, et les Romains du IVe siècle, loin de se lamenter, se raidissaient dans la gloire, le théâtre et la morale d'Épictète. A l'inverse, Spengler ne parlait du déclin de l'Occident que pour y assurer la prépondérance prussienne. Et de fait, si l'on conçoit bien que des civilisations isolées, géographiquement et psychologiquement restreintes comme l'indienne, l'égyptienne et la grecque, aient pu mourir ainsi que font les plantes, les animaux, les hommes et les dieux, d'une mort naturelle ; comment l'Occident, c'est-à-dire ce complexe de quatre ou cinq civilisations, dont les lois commandent au monde entier, et qui mobilise brusquement, *sur des principes occidentaux*, les races les plus vieilles, et les plus endormies, pourrait-il périr autrement qu'avec la fin du monde ?

Ce qui est vrai de l'Occident l'est aussi de ses composantes. La mort dans leur lit, ou dans leurs frontières, leur est interdite ; elles sont pour ainsi dire *forcées* de se survivre, et disposent d'ailleurs, pour ces renouvellements, d'infiniment plus de moyens que les civilisations antiques (les formes modernes de la colonisation, par exemple, ou encore cette régénération *par la base*, cette expansion pour ainsi dire verticale des plus « basses » classes sociales, que le système des castes ou de l'esclavage interdisait jadis). Faut-il ajouter, pour les âmes sensibles à l'universel qu'offusqueraient ces contraintes historiques, que l'Occident est aussi loin de son accomplissement que ses composantes elles-mêmes ? L'Europe (ne parlons pas encore du monde) ne sera qu'un mythe, ou une poudrière, tant que les différents principes qui la composent, si contraires soient-ils, ne se seront pas affirmés dans leur pureté native, et par conséquent n'auront pas reconnu la limite exacte de leurs pouvoirs, circonscrit leur empire. Cette Europe ne se fera pas sur des abstractions, comme l'espéraient les cosmopolites du XVIIIe siècle ; ni sous la menace d'une hégémonie quelconque, comme l'annoncent aujourd'hui les racistes allemands ou les fascistes italiens. Les nations n'en sont point les ennemies, mais la nourriture. Elle se cristallisera lorsque

ses éléments essentiels seront parvenus à leur point de « sursaturation » nationale.

A cet égard, il est clair qu'en France, nous sommes encore assez loin du compte. Notre « saturation » à nous — car Dieu merci, les sentiments et la vie sociale, dans notre pays prennent des siècles à s'assimiler la géographie, même l'histoire — est à peine en train de s'achever. Il a suffi qu'avec l'avènement du Front Populaire, la fraction de notre population qui était jusqu'ici tenue à l'écart de toute vie nationale y eût brusquement accès, pour que celle dont la nationalisation date de quelques décades se comportât de la façon la plus contraire aux intérêts du Pays. Peut-être même faudra-t-il, pour l'achèvement de notre unité sociale, nous appuyer sur des cadres plus décentralisés, sur des bases plus régionalistes... Mais c'est justement dans la mesure où ni la France, ni l'Europe ne sont faites, que le rayonnement français par le monde est encore parfaitement discernable de l'européen.

N'en déplaise aux défaitistes de notre civilisation, ce rayonnement ne cesse de s'accroître, sinon relativement, du moins absolument. Nous restons même l'un des rares pays d'Europe qui ait du champ devant lui, de « l'espace vital », de l'air dans ses idées, et qui ne se laisse opprimer ni par les frontières de son territoire, ni par celles de son âme. En sorte que nous sommes à la tête d'un capital, j'allais dire d'un empire spirituel plus considérable qu'il n'a jamais été. Et n'en déplaise à nos défaitistes tout court, cet empire nous impose des responsabilités politiques relativement croissantes : dans la mesure même où nous sommes le centre nerveux de cette part importante du monde qui est la part française.

Quelle est donc cette part ? Je ne dirai pas, comme faisait ici même Rivière en 1919, que l'intelligence française soit la première du monde, ni qu'il n'y ait « que nous qui sachions vraiment penser ». Nous témoignons même, depuis quelque temps, d'une inquiétante indigence en idées générales, indigence qui verse soit dans les principes, soit dans les slogans. Et même pour ceux-ci Paris, que Metternich appelait jadis « capitale de la propagande », témoigne d'une triste mé-

diocrité. Mais sur le plan de la vie concrète, nous ne cessons d'entretenir les rapports les plus humains qui soient avec la réalité : sans viol, comme sans excessives caresses ; et sans que l'œuvre alors épuise l'ouvrier. Notre civilisation à nous est un *fait naturel.*

Quand les Allemands refont perpétuellement l'Allemagne, on dirait que la France préexiste aux Français, prête à les former. Après leurs plus grands départs, ils demandent toujours à reprendre pied, à la façon d'Antée. Et Jean Renoir a pu rendre sensible, dans sa *Marseillaise*, cette imprégnation des visages des Français par les paysages de France, cette fécondation presque mystique d'un peuple par une terre, qui s'est renouvelée voici deux ans lors de l'institution des congés payés, comme jadis lors de la Fête de la Fédération, comme naguère encore, hélas, dans les tranchées. Cette idée d'assimilation est à la base de la civilisation française. Fondée sur notre appartenance au sol, et sur un libre-échange entre la nature et l'humanité française, c'est elle qui nous permet de faire une espèce d'universel crédit à l'humanité tout court, et d'affirmer avec une étonnante audace (mais cette audace au cours de l'histoire ne nous a pas si mal réussi) que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée.

Y laisser toucher serait non seulement nous ruiner, mais trahir l'Europe ; car l'idée d'assimilation n'est pas moins indispensable à sa constitution véritable que le principe de pureté, que soutiennent les Allemands. Pour s'assurer d'ailleurs qu'il conserve tout son efficace, il n'est que de voir avec quelle âpreté, qui surprend toujours les Français de vieille date, les néophytes de la France épousent la cause française. Les timides débuts de notre propagande, lors de l'émission du dernier emprunt, n'ont-ils pas touché bien davantage nos hôtes de passage, que les Parisiens ?

C'est justement pourquoi toute raideur, toute réaction nous seraient mortelles. Par exemple devant le fait juif, qui devient préoccupant, la seule politique qui nous convienne est non point antisémite, mais bien antiraciste ; car c'est la seule qui puisse s'opposer à la tendance naturelle des sémites au racisme. De même, toutes les tentatives de roman-

tisme, politique ou autre, doivent être surveillées avec soin ; car le romantisme n'a jamais réussi chez nous, j'entends sur le plan humain, et, pire que le mal auquel il eût porté remède, a constamment tué ce qu'il prétendait remettre en vigueur.

Or parmi nos préromantiques, les plus dangereux sont précisément ceux qui nous parlent de notre décadence. Ce sont d'ailleurs les mêmes qui depuis 1919, et il y a sept ans encore, n'hésitaient pas à imputer à la France, soit pour l'admirer, soit pour la vitupérer, soit pour l'exploiter, le premier rôle sur le Continent. Ces Messieurs sont vraiment trop nerveux, et versent trop aisément dans les excès de gloire, ou d'indignité. Si l'idée de décadence n'intéresse que notre littérature, celle d'hégémonie n'a jamais été une véritable idée politique française. Que de fois les Allemands ne nous ont-ils proposé, sous une forme ou sous l'autre, le partage de l'Europe ? Et notre réponse, professée ou non, fut toujours que la France ne continuerait à jouer son rôle incomparable dans le monde que dans la mesure où elle se refuserait à se comparer, à s'affirmer comme le jeune premier, le brillant second, ou le troisième larron...

Certes, le vide ou le désordre de notre après-guerre n'est que trop évident. Mais le fait même que nous lui survivons témoigne, pour le moins, d'une rare discipline individuelle. S'agit-il d'un vide réel, ou seulement apparent ; dans l'ordre de l'action, ou de la représentation ?

Partout où le Français est en contact *immédiat* avec la réalité, quelle qu'elle soit : de la plus humble à la plus exaltante, de la plus matérielle à la plus spirituelle ; qu'il s'agisse de l'artisan ou de l'artiste, du mécano ou du grand ingénieur, du petit industriel ou du maire ouvrier, de l'instituteur ou du spécialiste intellectuel, il témoigne exactement de la même audace et de la même fidélité, de la même faculté d'en faire *sa* réalité et de la traiter non pas en spécialiste, mais en homme, que par le passé. Ces bonnes dispositions dépassent d'ailleurs de beaucoup les individus. Et les formes spécifiquement françaises de la collectivité, la famille, le groupe, l'équipe ou la « classe », prêtent aux tâches collectives qui leur sont proposées ce même caractère de réalité pour ainsi dire confraternelle. On sait quels débats de

« principe » ont soulevé la ligne Maginot, le Normandie ou les 365 robes de poupées des petites princesses [1] ; leur mise en œuvre n'a pas rencontré l'ombre d'une difficulté. Souhaitons qu'il en aille de même, bientôt, pour le Canal des Deux Mers...

Où les choses se gâtent, où les Français se heurtent à un monde véritablement hostile, c'est lorsqu'ils abandonnent ce contact réel pour s'adresser à ce qu'ils appellent d'un terme extrêmement vague : les « intermédiaires ». Intermédiaires sont ceux qui transmettent une denrée, un service, un ordre, une idée, d'un individu ou d'un groupe à un autre. Ils ont donc, au premier chef, une fonction de représentation. Or il se trouve qu'en France ils témoignent d'une exceptionnelle aptitude à spéculer sur ce qu'ils devraient représenter, à le défigurer, et même à le pervertir. Représentants de commerce, ils entravent plutôt qu'ils ne favorisent la vente [2] ; sous-officiers, ils coupent le contact entre les soldats et leurs officiers ; avocats, ils plaident leur propre cause ; critiques littéraires, je me demande s'ils ont jamais fait lire un seul livre ; banquiers, ils font du crédit une affaire bien plus qu'un stimulant et un régulateur des affaires ; agents de la France à l'étranger, ils jouent admirablement au billard, mais paraissent ignorer ce que c'est que la France ; députés, ils défendent les droits imprescriptibles du Parlement, mais laissent prescrire ceux de leurs électeurs, qu'ils se contentent de subventionner ; journalistes enfin, ils sont paralysés par l'opinion même qu'ils fabriquent. Songez à la façon dont Paris prétend représenter la France, les intellectuels parler au nom du peuple, dans les moments critiques...

Les intermédiaires rejoignent tout naturellement la plus déplaisante espèce de Français qui soit : les « non-spécialistes », c'est-à-dire ceux qui, n'ayant pu trouver leur réalité, se débrouillent et cherchent à se caser. Ainsi font les anarchistes à gauche, les gangsters et les mufles à droite, les ministres interchangeables et les bonnes à tout faire, les oisifs de la

1. Qu'on ne m'objecte pas les erreurs de l'Exposition, dont la mise en œuvre était justement une question de principe.

2. J'exagère à peine. Il suffit de voir avec quel soin, dans les grandes affaires allemandes, il est pourvu à ce poste de représentant. En France, il revient normalement aux fils de familles incapables.

richesse et les rentiers de la médiocrité... J'entends bien que ces boucs émissaires ne sont pas seuls coupables, et que la faute en revient à la totalité des Français, qui acceptent d'être ainsi « représentés » : ce n'est plus là de la représentation, mais de la complicité.

Le développement monstrueux et la force d'inertie de l'Etat en France viennent justement de ce que les Français ont perdu le sens de l'Etat. Les hauts et les bas, l'atmosphère maniaco-dépressive de leur vie parlementaire sont imputables au fait qu'ils pratiquent une stricte non-intervention dans leur politique. Et ceux-là même qui le 6 février criaient « à bas les voleurs », à l'adresse des parlementaires, étaient les premiers dans le privé, je ne dis pas du tout à voler, mais à compter sur les complaisances de leur député. S'ils sont si mal représentés à l'étranger, ce n'est pas seulement parce que leurs représentants ne connaissent pas la France, mais parce qu'eux-mêmes se désintéressent de l'étranger. Peut-être, ô miracle, que si les Français lisaient davantage, leurs écrivains les comprendraient mieux... En bref, les innombrables traits de parasitisme, de dogmatisme ou de cynisme, ces jouissances inféconde et ces raideurs sans véritable énergie, ces produits de décomposition qui encombrent la vie politique, sociale, économique et intellectuelle de la France actuelle sont imputables au fait que les Français sont devenus, pour ainsi dire, incapables de « se représenter ».

Comment expliquer cette défaillance du concept de représentation dans le pays qui l'avait élaboré d'abord, sous sa forme moderne ? Peut-être par son antiquité même. Nous sommes un vieux pays, — ce qui est fort différent d'un pays de vieux — et notre âge se marque à la raideur beaucoup moins de nos membres que de nos articulations. Aucune capitale n'est aussi capitale que Paris. Aucun député n'est aussi député que le député français. Aucune tête n'est aussi capitale du corps que les têtes françaises (c'est justement pourquoi l'on aperçoit en France tant de têtes sans corps, et tant de corps sans têtes). Les intellectuels français, représentants de ce pays devant l'intelligence, sont les plus intellectuels (parfois aussi les plus bruts) du monde, comme

d'ailleurs nos illettrés les plus illettrés (souvent aussi les plus civilisés). Les chinoiseries dont s'entourent, en France, les divers actes de la représentation juridique, dépassent l'imagination, accumulant les formalités et les déchets de plusieurs siècles. Il n'y a pas deux ans, on pouvait même croire que le théâtre français se mourait...

D'autre part, depuis la guerre, toute notre politique, et notamment notre politique extérieure, qui reste malgré tout la façon la plus efficace dont un pays se représente aux yeux de l'étranger, a été menée de façon purement spéculative. Fondée sur des mensonges pires que ceux du temps de guerre (car celle-ci avait du moins constitué *sur le front* une épreuve de forces réelles), la paix française était paralysée par l'idée même que cette guerre était la dernière des guerres, idée qui transportée du front à l'arrière, et du temps de guerre dans celui de paix, finit par dissimuler, de plus en plus mal d'ailleurs, notre peur de la guerre et notre sentiment, également absurde, d'une guerre inévitable. Or on sait que la guerre, comme les chats, fascine avant de dévorer. Et c'est précisément à ceux qui craignent de s'exposer que les lois naturelles, divines et humaines, refusent la douceur de mourir dans leur lit...

De même, les dissensions actuelles entre Français, que l'étranger et nous-mêmes prenons si au sérieux, s'affirment presque exclusivement sur le plan mental, pour ne pas dire homérique. Sur ce plan, tout paraît permis. Permis aux uns, aux amants de la liberté, de souhaiter une application brutale, sur le sol de France, de la grandiose et terrible expérience que poursuit la Russie. Permis aux autres, aux sages et imbéciles époux de la propriété, d'adopter les mythes les plus attentatoires à l'âme de la France : celui de la Race ou celui du Faisceau.

Les plus curieux de tous auront été nos intellectuels (pour autant qu'ils s'occupent d'autre chose que de leurs spécialités, où ils sont excellents). Après quelques années du plus complet désordre, déportés de l'histoire, raidis par l'intellect, ils s'excitent à l'*idée* du politique, du social, ou même de l'action, en sont tantalisés : ils songent à l'on ne sait quel activisme impuissant et mental...

Que faudra-t-il pour que nous sortions de cette espèce de paralysie ? Ceux qui parlent toujours de révolution, mais n'y pensent jamais, et dont l'extrémisme verbal s'accommode à merveille du désordre établi ; ceux qui pensent toujours à la guerre, mais défendent d'en parler, ne semblent évidemment nous laisser d'autre issue que la guerre civile ou la guerre étrangère. Ils se trouvent fort bien de la bonace la plus terrible, la plus grosse de tempêtes que nous ayons connue. Ce n'est pas assez dire que la France s'ennuie, ni qu'elle bâille : elle en est à l'hypnagogie...

Dieu merci, les démarches d'un grand peuple ne suivent pas nécessairement l'esprit de l'escalier de nos savants docteurs (cet escalier dont ils comptent les marches avant de le gravir, et se font un calvaire). Les Français de 1938 vivent sur deux registres : l'un où ils sont jeunes et sages, conquérants et prudents, passionnés et pourtant pleins d'intelligence, et qui est généralement celui de leur métier, de leurs loisirs, de leurs amours, de leur famille ou de leurs petits groupes ; l'autre où ils sont vieux et rassis, démagogues et froussards, stériles et bourgeois, qui est celui de leurs discussions, de leurs journaux, de leur « politique », et représente assez exactement l'idée tout à fait inexacte qu'ils se font de la vie collective. Tel de mes camarades de régiment — un jeune communiste — chantait tour à tour Ramona, et ses chansons natales. Brasillach écrit des articles qui, en temps de guerre, le conduiraient au fossé de Vincennes, à côté d'un *Corneille* excellent et qui renouvelle la plus pure tradition française....

Le véritable débat n'est pas entre une vie individuelle et une vie collective, mais entre une existence authentique, ou fondée sur de fausses représentations. Il ne s'agit pas de se purifier, de se réveiller, de renaître — nous sommes parfaitement vivants — mais de *changer de registre*. Les excès de l'individualisme ont toujours été la conséquence de ceux de l'Etat (et les nôtres sont l'héritage direct de la guerre) ; mais en même temps l'individu a toujours eu besoin de l'Etat pour s'affranchir des contraintes qu'impose la nature, ou cette nature humaine qui s'appelle l'histoire. En sorte que la vie de toute société, et il n'y a

aucune raison pour que la société française échappe à cette loi, oscille entre des périodes de « mobilisation » et de « prises de conscience » ; entre des moments où l'individu se délègue à l'Etat, et où l'Etat lui restitue ses biens.

Les ressources que les Français auront en cas de besoin à verser à la communauté sont infiniment plus abondantes que celles de tels de nos voisins qui, mobilisés de façon permanente et ne connaissant pas de paix, sont exploités comme de vieilles mines de pétrole (la véritable exploitation de l'homme par l'homme, au xxe siècle, n'est plus économique, mais psychologique). Parmi tant de mauvais présages, quelques signes annoncent que les Français sont enfin en train de reprendre contact avec leur réalité historique. Un mouvement de jeunes s'est fondé, qui n'a pas adopté d'autres principes que celui du mouvement et de la jeunesse : c'est le mouvement jociste — et ils sont 400.000 [1] Le premier livre de philosophie de l'histoire qui ait été écrit depuis la guerre vient de paraître : il est d'importance [2]. Un renouveau du théâtre français se prépare ; on a même rejoué le *Misanthrope* ailleurs qu'à la Comédie française, ce qui n'arrive en France que deux ou trois fois par siècle, aux moments décisifs, et l'on vient de parler de façon étonnamment neuve de notre théâtre classique [3]. Il n'est pas jusqu'au désolant échec du Front Populaire qui ne marque, à y regarder de près, la chute des illusions de notre gauche ; elle a répété en deux ans de temps les fautes accumulées par notre droite depuis dix-huit ans...

L'après-guerre est bien morte, deux fois morte. A nous de ne pas nous laisser mourir de cette mort. A nous de quitter le plan des principes, pour vivre et pour bâtir. A nous d'empêcher aussi que les vieux principes ne soient troqués pour de gros mots étrangers.

A ceux qui partent en vacances de se nourrir, une fois de plus, au paysage de France ; et de se rappeler qu'en 1938, l'appartenance à la communauté française n'est pas un droit, ni même un fait qui va de soi : mais le premier des devoirs.

A. M. PETITJEAN

1. Je n'envisage ici que le *fait* de ce mouvement, et non pas ses tendances.
2. Raymond Aron : *Introduction à la philosophie de l'histoire.*
3. Georges Pelorson, dans *Volontés* (mai).

NOTES

ESSAIS ET TÉMOIGNAGES

DEGAS DANSE DESSIN, par *Paul Valéry* (Editions de la N. R. F.).

Nous n'aurons sans doute de Paul Valéry que des Mémoires indirects : à propos de la naissance de *M. Teste* ou de *Léonard de Vinci ;* à propos de Mallarmé, de Verlaine, de Huysmans. De même ce Degas. Peut-être un homme préoccupé avant tout d'objectivité, de méthodes, et plus soucieux de réduire les phantasmes de l'introspection que de les écouter, ne doit-il point souhaiter d'autres Mémoires.

Sans doute, Degas a excité l'esprit de Valéry par sa rigueur vis-à-vis de lui-même, par l'insatisfaction qui fait partie de sa grandeur. Il y avait en Degas un recommenceur d'ébauches, un amoureux du mouvement et des articulations animales, un goût de certaines règles du jeu et gratuités, qui feraient penser à Vinci, sans l'absence totale de science de la nature et de sérénité : « Il n'atteint ni à l'éloquence, ni à la poésie de la peinture ; il ne cherche que la vérité dans le style et le style dans la vérité... Comme un écrivain qui veut atteindre la dernière précision de sa forme multiplie les brouillons, rature ; avance par reprises, et ne se concède jamais qu'il ait rejoint l'état *posthume* de son morceau, tel Degas... » On voit en quel sens ces pages sont des Mémoires. Les belles pages sur le Nu esquissent une évolution des mœurs ; il m'a presque paru, au tournant d'une page, que Valéry sur ce point allait trouver quelque vertu à notre époque ; si la nudité humaine s'est faite de notre temps plus franche et plus belle, n'est-ce pas un progrès ? Si même les sots, par l'entraînement de leur corps, prouvent à leur manière cette *plasticité*

humaine et cet ascétisme gratuit qui sont la plus excitante des leçons que nous tenions de Valéry, il y a de quoi ne point désespérer...

Valéry s'amuse des naïvetés de Degas, en politique ou en philosophie. A d'autres instants, lorsqu'il rapporte telle conversation, apparemment simple, entre Degas et Mallarmé, il fait revivre ces deux grandes ferveurs si différentes, et nous montre ce que doit être le discours des initiés. Non pas des paroles singulières ou neuves : un discours fort simple, au contraire, un lieu commun, mais qui arrive à son heure, et qui s'éclaire de la vaste expérience ou de l'exemple de celui qui parle et de son auditeur. La contre-épreuve est donnée par une formule de Degas que Valéry refusait de comprendre, aussitôt injurié par le peintre : « La formule, conclut Valéry, signifie ce que l'on veut », c'est-à-dire ce que l'on y met.

Un traité d'esthétique apparaît vers la fin du livre, dans l'éloge d'un art qui serait œuvre d'un *homme complet*. Voilà bien une formule qui signifie ce que l'on veut. Je la crois vraie de l'architecture ; elle s'accorde bien avec *Eupalinos*. Mais en peinture ? Léonard de Vinci est à coup sûr plus complet que le Titien ; je l'estime pourtant moins grand comme peintre, il se place trop souvent entre nous et ses toiles. Goya était moins *complet*, avec son oubli total de la nature, que cent peintres qui ne lui viennent pas au talon... Il faudrait entendre que l'artiste complet est celui qui unit les dons suprêmes et opposés : peindre les monts comme Cézanne, les champs comme Van Gogh, la chair comme Renoir et le mouvement comme Degas...

Si Pégase était en même temps Centaure, il serait fort complet. Mais cette vision ne sert point à juger les chevaux... Je n'accorde pas du tout à Valéry que l'art moderne tende à exploiter presque exclusivement la sensibilité sensorielle, aux dépens de la sensibilité générale ou affective et de nos facultés de construction... » Ni Cézanne, ni Segonzac ni Derain ni Picasso ne répondent à cette définition. Ce qui me semble vrai, c'est que tous les peintres modernes, pris par telle ou telle recherche, ne se donnent jamais tout entiers en un tableau... Jamais plus d'idées et d'excitation à penser ne nous viennent de Valéry que lorsqu'il nous pousse à le discuter. Je souhaiterais qu'il écrivît un dialogue (voire une querelle) entre le *complet* et le *parfait*. Les dernières pages de ce

court volume, sur l'abandon de soi, sont parmi les plus belles que Valéry ait écrites, d'un pathétique sobre, qui se cache sous la pensée réfléchie, et nous transperce.

JEAN PRÉVOST

***

JOURNAL, de *Julien Green* (Plon).

Il est décidément presque normal de nos jours pour un écrivain de publier son journal intime de son vivant. Cette pratique aurait à n'en pas douter surpris et même scandalisé nos devanciers ; et elle présente des inconvénients sur lesquels je crois superflu d'insister. Elle s'explique en grande partie, notamment dans le cas de M. Green, par un sentiment intense de la précarité universelle, par un scepticisme insurmontable quant à ce qu'on peut attendre de la postérité, par un désir aussi, chez les meilleurs, d' « être connu tel qu'on est ». Le journal intime s'adresse exactement au même public que les romans du même auteur ; entre les deux types d'ouvrages, la différence risque dès lors de s'atténuer assez dangereusement, tout au moins si l'écrivain prend l'habitude, en rédigeant ses notes quotidiennes, de penser à ses lecteurs ordinaires. Il faut cependant reconnaître que ce péril ne semble pas plus exister chez M. Green que chez M. André Gide. Tout d'abord je suis persuadé que l'auteur de *Minuit* ne s'abuse pas lorsqu'il affirme que primitivement il ne destinait pas son journal à la publication ; d'autre part, un des nombreux mérites de son livre me semble résider dans une absence parfaite de complaisance à lui-même, c'est-à-dire, en dernière analyse, à l'idée qu'il aurait pu souhaiter donner de lui à son public. Je suis extrêmement frappé de la probité, de la simplicité, de la transparence au moins relative de ces pages où l'auteur ne se livre pourtant que jusqu'à un certain point. Il a procédé bien entendu dans son texte à une épuration très stricte que nous ne pouvons pas ne pas déplorer, mais qui était assurément inévitable et ne présente aucun caractère tendancieux.

« Hier à Port-Royal-des-Champs. Le temps se couvre comme nous arrivons et les grands peupliers murmurent autour des ruines de la chapelle. Tout près de là, un grand sapin sous lequel je me suis tenu quelques minutes. Ses branches noires tombent jusqu'à terre et me cachent complètement. A travers les déchirures

de ce rideau, je regarde le paysage d'une simplicité si tragique, et tout à coup je me sens envahi d'une tristesse inattendue devant cette solitude. *Religio depopulata.* Ce que j'ai sous les yeux, c'est l'image d'une âme que je connais bien ; elle aimait Dieu, et Dieu s'est détourné d'elle ». Je suis tenté de penser que ces lignes datées du 3 octobre 1932, nous donnent le son fondamental du *Journal* — non pas sa clef, car il resterait à comprendre *pourquoi* Dieu s'est détourné de cette âme. J'ai dit : je suis tenté, parce que cette note désespérée est le plus souvent recouverte par une sorte de contentement dont le lecteur et, qui sait ? l'auteur lui-même peuvent fort bien être dupes. Par l'expression aussi d'une tâche à accomplir à laquelle l'écrivain se consacre avec une application tenace, presque têtue. « J'essaie de vivre dans le présent, de ne craindre ni la maladie, ni la guerre, ni la mort. Je ne désire ni l'argent, ni les louanges, mais je veux jusqu'au bout pouvoir écrire mes livres aussi lentement qu'il me plaira »... « Dans un monde qui va trop vite, j'ai résolu de vivre lentement. Je veux accomplir ma tâche comme si une longue vie m'était promise ». Seulement le vrai problème, observerai-je, est de savoir quelle place au juste occupent ces « livres à écrire » dans l'économie spirituelle de celui qui leur immole son existence. « Mon dernier roman est le plus extravagant de tous ceux que j'ai écrits jusqu'à ce jour, mais si je ne mettais pas cette folie dans mes livres, qui sait si elle ne s'installerait pas dans ma vie ? » Il me semble que cet aveu est ici révélateur : ne serions-nous pas en présence d'un transfert plutôt encore que d'une évasion ? « En y réfléchissant, j'ai constaté que la plus importante de mes phobies est celle de la mort. Elle est dans tous mes livres. Du temps que je pouvais me dire catholique, je ne craignais pas la mort... Mon petit Pamphlet, qui est une sorte d'adieu à la foi religieuse de mon enfance, m'a mis en quelque sorte à découvert. Aussi la crainte de mourir s'est-elle fait jour sans tarder dans tout ce que j'ai écrit depuis, et elle a éclaté dans le roman qui m'occupe aujourd'hui » (*Le Visionnaire*). Impossible pourtant de s'en tenir à ce diagnostic trop sommaire. Ailleurs en effet, M. Green nous donne à penser que la mort est pour lui, non un sujet de terreur, mais l'espérance unique ; une étrange communication semble s'établir entre elle et les îlots d'incompréhensible béatitude qui se forment soudain au milieu du fleuve indolent de l'existence pure. « Souvent en

pensant à la mort je me dis que ce sera comme un réveil, il y aura quelqu'un qui me dira : « Eh bien ! Tu as vu ce que c'était. Qu'est-ce que tu en penses ? ce n'était pas la peine d'avoir peur ». Et l'on m'interrogera comme on interroge un voyageur qui revient de loin. Mais je ne me souviendrai que de l'amour ». On serait donc tenté de penser qu'au fond de son être, plus que de sa pensée consciente, une véritable inversion de sens tend à se réaliser entre vie et mort. « Derrière toutes les idées que je me suis faites de la mort, il y a celle-ci qui est un reste d'enfance, c'est qu'en définitive la mort est le plus beau des pays lointains ». Ce n'est pas sans motif qu'il a donné ce titre *Les Pays Lointains* au roman inachevé qu'il a placé en appendice au *Journal.*

Seulement cette enfance persistante, si secrètement reliée à la mort, à l'au-delà de la mort, à laquelle il reste attaché par ses fibres les plus intimes, et que sa réflexion ne peut manquer de situer à l'origine de son don romanesque, cette enfance attardée, peu à peu il l'élimine ; ne disons pas, si vous voulez, qu'il s'en libère ; car rien ne ressemble plus à la liberté que l'île aux végétations foisonnantes dont il s'éloigne, et nul sol ne lui peut être moins favorable que cette terre ferme dont chaque jour le rapproche et qui est le lieu de la lucidité et de la non-espérance. Mais alors il semble qu'un tragique problème se pose. N'est-ce pas en dernière analyse à la faveur de la traversée, et parce que le pays d'extravagance était encore en vue, que toute sa création antérieure a été possible ? Mais de cette création qu'adviendra-t-il dans l'avenir ? On ne peut guère manquer de se demander avec une certaine angoisse si la publication du *Journal*, sans même que l'auteur ait pu prendre distinctement conscience de cette coïncidence, ne correspondrait pas à une éclipse du pays lointain, à une submersion au moins partielle et provisoire de l'Atlantide romanesque ? Combien je souhaite qu'une œuvre nouvelle vienne prochainement démentir la crainte que j'ai osé formuler ici.

GABRIEL MARCEL

***

LITTÉRATURE

POUR LE POÈTE ARCHIAS ; POUR FLACCUS, par *Cicéron*, textes établis et traduits par *F. Gaffiot* et *André Boulanger* (Belles-Lettres).

C'est une tâche ingrate que de rééditer une fois de plus des dialogues que nous avons lus, sans grand plaisir, dans les classes. Mais ceux qui connaissent les livres de M. Gaffiot savent quel renouveau il a su donner aux études grammaticales. Longtemps, les éditeurs ont corrigé les textes pour les plier aux règles découvertes par les grammairiens. C'est ainsi qu'à travers les éditions du XIXe siècle, le latin paraît une langue rigide, inflexible comme un règlement de prison. Toutes les exceptions — c'est-à-dire tout ce qui, dans les matériaux communs, porte le coup de l'outil, l'empreinte du style — passaient sous le grattoir des éditeurs ; ceux-ci corrigeaient ce qu'ils ne comprenaient pas et supprimaient ce qui leur paraissait singulier, — ce qui, précisément, aurait pu mettre un lecteur clairvoyant sur la piste d'un problème véritable. C'est en lisant exactement ce que les Anciens ont écrit, et non ce que les éditeurs veulent qu'ils aient écrit, que Salomon Reinach a retrouvé dans l'antiquité classique tant de traces de croyances considérées comme « primitives », précieux vestiges que les commentateurs avaient effacés, jugeant ces absurdités incompatibles avec la noblesse grecque et latine. Pour ce qui est de la langue, on finit par reconnaître que chaque écrivain avait sa grammaire. Mais les auteurs dits classiques bénéficièrent le moins de la tolérance croissante des grammairiens : si on les avait élus, n'était-ce pas justement parce qu'ils avaient observé les règles ? On leur reconnaissait moins qu'à personne le droit de s'écarter de leur propre usage, de dire les choses singulièrement. M. Gaffiot a fait beaucoup pour discréditer la notion d'une langue abstraite, différente du parler des écrivains et autorisée à le régenter [1]. Lorsqu'un auteur préfère généralement telle façon de s'exprimer, si une fois il s'en écarte, c'est pour noter une nuance qu'il choisit consciemment, puisqu'elle l'amène à rompre avec une sorte d'automatisme. Sur les rapports entre le mouvement de la pensée et l'utilisation des matériaux grammaticaux, rien

1. *Pour le vrai latin*, Paris, 1909.

n'achemine à de plus fines remarques que les pages où M. Gaffiot défend le vrai texte du *Pro Archia*, tel qu'il est, contre ceux qui ont voulu le plier à leur dogmatisme.

M. André Boulanger a assumé la tâche d'établir le texte, très mutilé, du *Pro Flacco*, et de le traduire. Il y a réussi en laissant au plaidoyer sa vie et sa bigarrure. Tout le discours est rempli de ragots d'entre Europe et Asie, et l'illustre Cicéron raconte admirablement les histoires malignes. Quant au fond même de la question, il n'est pas plus traité que dans le *Pro Archia*. L'art de l'avocat consiste à détourner l'attention de ce qui est en cause. Peu importe qu'Archias ait ses titres de naturalisation en règle : il est poète ; il faut honorer la poésie. Peu importe que Flaccus, propréteur en Asie, ait pressuré les populations : il descend d'une grande famille et il a eu l'honneur d'aider Cicéron à sauver l'État pendant son grand consulat. On a bien tort de railler la vanité de Cicéron : c'est le seul sentiment profond qu'il ait jamais éprouvé et il est sincère uniquement quand il l'exprime. Ce sont ces faux-semblants que les Jésuites ont été choisir pour former, pendant des siècles, des chrétiens et des esprits droits. Cicéron occupe, dans les classes de latin, une place égale à celle de Platon dans les lettres grecques : son conformisme, sa nullité intellectuelle, sa servilité de parvenu dévoué aux grands seigneurs, tout cela a toujours rassuré les maîtres de la jeunesse. Mais les *humanités*, de nos jours, ont tout à gagner à devenir un peu plus inquiétantes. C'est Lucrèce que les jeunes gens devraient lire dans l'année où ils lisent Platon, si on veut leur donner une idée convenable de la dignité des lettres latines.

MARIE DELCOURT

***

LETTRES D'ALSACE A MADAME DENIS, par *Voltaire*, publiées par *J. G. Aubry* (Éditions de la *N. R. F*).

Voici de quoi confirmer les ennemis de Voltaire dans leur haine, et ses amis dans leur admiration. Si ce recueil n'a pas toute la variété, la vivacité de feu d'artifice qui ont rendu célèbres les parties déjà publiées de la *Correspondance*, il a une forte unité dramatique ; il déroule une crise décisive de la vie de Voltaire.

En 1753, abreuvé d'humiliations par Frédéric qu'il a quitté, Voltaire est riche, mais sans feu ni lieu. Le retour à Paris semble

impossible ; chaque incident, chaque publication d'un texte imprudent ou faussé, donnent à craindre un long retour à la Bastille ; même l'Alsace est inquiétante. Même les accueils aimables de petits souverains allemands n'offrent point de garanties pour l'avenir, et impliquent de lourdes corvées. Comme on sait Voltaire désarmé, les ennemis, par haine, et les libraires, par cupidité, le compromettent ; c'est une curée. La maladie est réelle, la soixantaine arrive ; cette vie va-t-elle être un échec ?

En même temps cet homme déconcertant a trouvé dans sa nièce une maîtresse qu'il espère rendre mère — et un ambassadeur à Paris. Nous pourrions nous récrier d'indignation avec feu Nicolardot, ou dire, avec la candeur (que nous espérons feinte) de M. Georges Jean Aubry : « On craint de trop bien comprendre » s'il s'agissait d'une mineure élevée par son oncle et débauchée par lui. Il s'agit d'une veuve aux mœurs indépendantes, que l'oncle avait protégée affectueusement dans sa jeunesse ; la quarantaine venue, elle se croyait libre de prendre avec cet oncle des privautés qui ne pouvaient nuire à personne. L'âge de Voltaire fit revenir sans doute assez vite cette tendresse à l'amitié, et lui inspira, dans le *Dictionnaire philosophique*, un petit apologue en faveur de l'inceste.

Mais que nous importe ? Ce qu'il nous faut admirer, c'est la puissance de rebondissement de cet homme extraordinaire.

Accablé de soucis, et même de corvées comme les *Annales de l'Empire*, il met soucis et corvées à profit pour travailler les parties de l'histoire qu'il connaît le moins bien : histoire germanique, droit, documents des bénédictins. En même temps ses malheurs et sa vie errante lui inspirent le pessimisme actif qui éclatera l'année suivante dans le Poème sur le *Désastre de Lisbonne*, et touvera sa conclusion, cinq ans plus tard, dans *Candide*. Ces années 1753-54, c'est pour lui *Candide* avant le jardin.

C'est un cas fréquent en Littérature, qu'un homme éminent, mais absorbé dans son âge mûr par des obligations sociales, rebondisse au delà de tout ce qu'on attendait de lui, quand le fouet du malheur le stimule, qu'un déracinement le libère de tout. Les génies les plus divers, Thucydide ou Dante, Daniel de Foe et Victor Hugo, sont des exemples de ces disgrâces fécondes, aussi bien que Machiavel ou Cervantès. Parmi les contemporains de Voltaire, Rousseau fait son rebondissement à

quarante-neuf ans, après les premières grandes brouilles les années 1761 et 62 verront paraître l'*Héloïse*, le *Contrat Social*, *Emile*, puis les *Confessions* vont commencer. Diderot, au contraire, voit ses obligations sociales s'aggraver avec l'âge, et il ne donnera, des chefs-d'œuvre qu'il portait en lui, que la monnaie.

Voltaire s'est recommencé à soixante ans. Nous pouvons suivre de près les étapes et les modes de cette concentration involontaire de son esprit sur son travail : comme il réclame ses papiers... Comme ces papiers font partie de lui-même, lui créent, dans sa solitude, des relations d'amitié avec certaines parts de son passé et de son esprit, en même temps qu'un contact avec l'avenir, une espérance d'immortalité... Il ne pouvait, à ce moment, travailler à aucun ouvrage d'imagination : les passions, les tristesses du moment auraient envahi son esprit aussitôt, s'il avait entrepris ce genre d'ouvrage. L'histoire était alors ce qu'il lui fallait. Mais en histoire on sent combien l'année 1753 va changer ses vues et son ton. Il venait, dans le *Siècle de Louis XIV*, de jouer à l'homme initié aux grandes affaires, qui a vu mener le monde de haut, et qui traite les autres historiens comme des grimauds. Dans l'*Essai sur les mœurs*, l'idée de la Destinée élargira sa vue des ensembles, et montrera les princes menés eux aussi. Voltaire sera revenu des Grands ; ce qui est plus rare, il en sera revenu après y être allé.

Comment la brièveté, l'amertume de ces lettres, sont-elles si amusantes en même temps qu'émouvantes, puisque, sauf les premiers et les derniers mots de chaque missive, où il fait la révérence, il ne cherche guère à montrer de l'esprit à madame Denis ? C'est que nul homme au monde n'a mis tant de nuance dans ses humeurs, et n'a souhaité la même chose, le même jour, sous tant d'angles et avec tant de motifs différents. Même son aigreur arrive à charmer. Sans qu'il l'ait voulu, ces Lettres font un grand livre.

JEAN PRÉVOST

***

LE ROMAN

LE VIEUX DRAME, *par Henri Duvernois* (Grasset).

Dans la préface à ce recueil posthume, M. Ransan qui fut le secrétaire de Duvernois nous en donne, en toute pureté d'intentions,

un portrait dont nous ne savons pas s'il est ressemblant, mais qui nous satisfait par une juste et naïve correspondance avec l'œuvre. On voit deux médiocrités, deux styles (et deux manières d'êtres sympathiques) de la médiocrité qui se répondent avec précision. On devine du même coup une foule de qualités chez l'homme qui deviennent des dons très certains chez l'écrivain. Inutile de les énumérer en détail : ces dons sont connus, et d'ailleurs évidents.

Assez évidents pour avoir assuré à l'œuvre un grand succès, assez évidents surtout pour percer à nouveau après quinze ans de triomphes et se faire redécouvrir. Ce sont, si l'on veut, des dons pareils à ceux des débutants : capables, à tout instant, de faire illusion et d'être pris pour des promesses.

Ou bien, n'est-ce pas nous qui sommes toujours trop prêts à accepter l'illusion en oubliant que les dons d'un écrivain n'ont que des rapports indirects, sans doute transcendants à eux-mêmes, avec sa *valeur*. On peut, avec un peu de paradoxe mais non sans raisons, supposer que Maupassant eut plus de dons que Flaubert, et Alphonse Daudet que Huysmans et, si l'on y tient, Verlaine que Baudelaire. Mais ce sont Flaubert, Huysmans ou Baudelaire qui nous importent. C'est précisément là qu'il fallait en venir : chacun voit bien que Duvernois ne saurait importer à personne. On dirait qu'il ne concerne personne, et pas même lui. Pour tâcher de rendre l'impression que me laissent ses écrits je dirais qu'il m'est arrivé, ayant lu une de ses bonnes nouvelles, de m'efforcer d'imaginer ce que Jules Renard, ou Tchékoff, ou bien d'autres selon mon humeur du moment, auraient tiré du même sujet, s'il les avait tentés. Or, imaginer cela, c'est tout juste l'impossible. Aussi m'est-ce une façon, grossière mais voluptueuse, de mesurer le besoin que j'ai de tels auteurs.

Du moindre fait-divers je sais à merveille ce qu'aurait fait Duvernois : une nouvelle de Duvernois. Rien de plus. Il n'est pas une ligne de lui, si je m'y attarde, où ce « plus » ne me manque.

M. Ransan nous rapporte de lui un propos (singulier puisqu'un écrivain sur deux le tient avec la même inconscience) : « On ne parle bien que de ce que l'on a vu ». Sans doute. Peut-être. L'on sent bien toutefois que cette affirmation en annonce, en dissimule, une autre : il me suffit d'avoir bien vu pour bien écrire.

C'est la confusion que l'on sent toujours chez ceux à qui échurent en abondance les dons du conteur et qui n'en firent

que vulgaire usage. On dirait, à les croire, qu'ils ont une fois pour toutes séparé les pouvoirs de leurs facultés : d'un côté l'observation et l'expérience qui fourniraient les seuls matériaux valables, d'un autre l'imagination et la science qui les mettraient en œuvre.

Sans entrer plus avant dans une telle discussion, qui nous conduirait au carrefour de tous les problèmes de la création romanesque, on a bien le droit de croire que pour Duvernois, comme pour tout le monde, une telle séparation ne se faisait pas spontanément ni même jamais explicitement. Mais restent son préjugé et la vivacité de ses talents d'arrangeur d'épisodes, qui lui font tenir cette discrimination tout ensemble pour une méthode, pour un but et pour un point de départ. Et ainsi, se sachant fort capable de voir et de créer, le voici bientôt qui n'accepte plus l'invention que conforme, et l'observation que complaisante. Que trouve-t-on au bout de sa fantaisie ? Des combinaisons plaisantes, des situations piquantes peintes aux fameuses couleurs de la réalité. Où le mène son observation ? Tout juste aux mêmes ornières que sa fantaisie, on l'aurait parié, et aussi à des mots de théâtre qui résument les situations et les commentent avec ce qu'il faut de sourire et d'amertume. Ce sont là les produits indiscutables de l'expérience. On le sait bien. Nous avons tous, ou nous aurons, une expérience de cette espèce. Nous en ferons, dans ce que l'on appelle la vie, ce que nous pourrons. L'erreur est de croire qu'une telle expérience passe sans dommage, à l'état brut, dans la fiction romanesque. Ici, il ne s'agit plus, ou presque plus, de faits vrais, ou vraisemblables, ou significatifs. *C'est le récit lui-même qui doit être une expérience* menée, soufferte, par quelqu'un : l'auteur ? ah ! je ne sais, ou le lecteur ? ou les personnages ?

Nous voici, évidemment, assez loin de Duvernois. C'est à l'occasion des quatre nouvelles qui composent *Le Vieux Drame* que ces réflexions me sont venues. Il serait injuste de condamner l'auteur sur ces compositions. Elles demeurent, par l'invention et le détail, bien au-dessous d'*Edgar* ou de *Morte la Bête*. Cependant, bien qu'ayant assez peu pratiqué Duvernois, je les trouve assez bien représentatives de sa manière.

Dans *le Vieux Drame* un homme âgé découvre tout à coup la vraie raison du suicide d'un de ses amis, au temps de leur jeunesse. Le récit se termine par un mot de la femme qui fut cause de ce drame, un de ces mots, mi-inconscients, mi-féroces, s

commodes pour prolonger, au delà d'une circonstance, un contenu humain d'ailleurs *donné à l'avance*. Mais la façon dont la nouvelle explication d'un fait connu depuis trente ans se présente à l'esprit de celui qui se souvient, tout cela, qui eût pu nous passionner est assez grossièrement escamoté : Duvernois n'était habile et fin que là où il ne fallait pas cesser d'être paresseux pour le demeurer.

Les autres nouvelles sont à l'avenant : des cas, des situations, des mots d'auteur prêtés aux personnages et des mots de personnages auxquels l'auteur fait un sort, tout ce que la vie, parbleu, nous offre d'abondance ; mais rien qui rende le son de cette autre vie, cette vie inoubliable, que nous cherchons dès que nous entrons dans un récit.

JEAN VAUDAL

***

LE PROCÈS (Corrêa) ; LA FEMME A TOUT FAIRE (Ed. Montaigne), par *Marius Richard*.

« Je n'avais ni le goût, ni le temps d'écrire un roman pour dire ce que j'avais à dire et que je voulais avoir dit. » Cette déclaration de M. Marius Richard faite au cours, et au sujet de son dernier livre *La femme à tout faire* vaut aussi pour *Le Procès* ; comme elle serait vraie également du *Jugement dernier*. Il ne s'agit point en effet de roman et il faut se résoudre à ne rattacher à aucun genre déterminé l'œuvre attachante et curieuse de cet auteur.

L'explication de cet assemblage un peu surprenant au premier abord de rêveries, de méditations, de confidences autobiographiques et d'analyses psychologiques fort poussées, c'est sans doute la personnalité même de l'auteur qui nous la donnera. Journaliste de profession, M. Marius Richard débute par un recueil de poèmes, il s'affirme enfin dans son œuvre comme un catholique soucieux d'abord d'être chrétien, et comme tel angoissé par le spectacle de notre civilisation. Il faut tenir compte de tels éléments pour bien comprendre ces deux volumes où l'observation minutieuse du fait-divers est la source d'un lyrisme puissant et douloureux, amer souvent, devant la misère et la turpitude de nos vies ; de façon inattendue, c'est le problème même de la destinée humaine qui est posé.

Les audiences de l'affaire Stavisky ont fourni le thème central du *Procès ;* le narrateur sorti du Palais de justice, rentré chez lui après avoir longé les quais, rêve aux scènes qu'il vient de vivre... Le livre n'est qu'un long monologue, une méditation où les témoins, les accusés, les accusateurs, les avocats de l'affaire, puis la foule anonyme croisée au hasard des rencontres, boucher du Châtelet, filles publiques, ou encore le cardinal Verdier, dessinent lentement leur silhouette et viennent se mêler aux images de la vie familiale du narrateur. On y remarquait déjà une femme de ménage au sujet de laquelle M. Marius Richard observait : « Voici le ton sur lequel je voudrais pouvoir dire son existence : elle est un vivant miracle. — On la fait crever tous les jours et elle ne meurt pas — elle crève au lieu de vivre. Son sang coule dans les ruisseaux — elle est enceinte de sa lassitude : son ventre, sous sa jupe et son tablier, est une énorme boursouflure. — De son corps on a fait un corps d'idiote. Lorsqu'elle se couche, ce sont des douleurs et des brûlures qu'elle met au lit. »

C'est là tout le sujet de *La femme à tout faire.* Avec beaucoup de simplicité, de naturel et de pénétration M. Marius Richard raconte l'existence de cette femme écrasée de besognes ingrates, déhanchée et déformée par le poids des lessives, au dos arrondi à force d'avoir dû se courber vers les parquets à cirer. L'attitude de cette victime en face de la vie a particulièrement ému l'auteur : elle n'est ni résignation soumise à la loi des hommes, ni révolte vaine, mais acceptation courageuse des faits, effort constant pour éviter aux quatre enfants qu'elle élève la misère qu'elle subit, et une naïve confiance en Dieu.

De nombreux personnages se groupent autour de la femme à tout faire, ses deux fils, le travailleur résigné et tendre et le dévoyé, ses deux filles conscientes déjà de leurs droits, Badeuil, l'artiste révolutionnaire, l'ouvrier Venderville, père au cœur maternel, Marie la servante du boulanger qui finira sur le trottoir et en face, l'antithèse, Micheline, la jeune blasée qui se suicidera, sa mère avec son salon d'auteurs bien pensants, les commerçants du quartier, tous ceux qui vivent de la misère des autres... Cette opposition voulue est sans doute un peu facile, conventionnelle même. Micheline, victime après tout elle aussi d'un ordre dont elle n'est point responsable, semble avoir été sacrifiée par l'auteur à un désir un peu vain de contraste.

On a pu écrire que *La femme à tout faire* était « un des plus beaux poèmes de la misère ». C'est en effet un chant dépouillé, dont le style très simple avec ses reprises et ses ellipses fait songer à Péguy. C'est comme témoignage surtout qu'un tel ouvrage doit être reçu et médité. J'en connais peu d'aussi graves, où soit exposé avec tant d'anxiété et de simplicité l'angoisse du chrétien devant la faillite de notre civilisation. « Voilà de quoi vous ôter le goût d'être sage », assure l'auteur, songeant à l'existence de son héroïne et à la superbe indifférence des bien-pensants. M. Marius Richard a rejoint la morale des *Nouvelles Nourritures* : « En vérité le bonheur qui prend naissance sur la misère, je n'en veux pas. »

J. DEBÛ-BRIDEL

***

LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE

AMIEL ; UNE ÉTUDE SUR LA TIMIDITÉ, *par Grégorio Marañon* (Editions de la N. R. F.).

Usant d'un langage analogue à celui des économistes, on pourrait peut-être distinguer, en histoire littéraire, des réputations horizontales et des réputations verticales ; et l'on ajouterait que celle d'Amiel, qui va s'étendant et s'approfondissant toujours, est à la fois de l'une et de l'autre sorte. Preuve en soit le livre que vient de lui consacrer le docteur Marañon, professeur à Madrid. Au reste cette étude n'est pas la première que nous devions, sur ce sujet, à un médecin ou un espagnol, mais elle est, sans aucun doute, la plus intéressante contribution de l'Espagne et de la médecine à la renommée d'Amiel. Serait-ce à cause de sa nationalité que M. Marañon a parfois tendance à passionner et dramatiser un peu trop, à notre sens, l'auteur du *Journal* ? — Et c'est assurément parce qu'il est médecin que... mais résumons tout d'abord, en quelques mots, son étude, qui relève de la psychanalyse freudienne.

Pour M. Marañon, Amiel est un timide sexuel, non point par suite d'une lésion physiologique ou d'un sentiment d'incapacité plus ou moins imaginaire, mais « un timide par surdifférenciation ». Au cours de l'évolution de l'homme, affirme en effet notre auteur, l'instinct sexuel « réduit et affine » progressivement son

objet. Après avoir entraîné l'être humain, d'une façon aveugle, vers un individu quelconque, qui peut être du même sexe, cet instinct le porte « vers le sexe opposé tout entier », puis vers un groupe restreint d'individus de l'autre sexe, enfin vers une seule et unique personne, de l'autre sexe également. Cette dernière phase caractérise l'homme le plus viril, celui qui atteint le degré le plus élevé de différenciation sexuelle. Mais cette spécification de l'instinct sexuel peut devenir excessive, pathologique, par exemple chez ceux que Marañon appelle les « surdifférenciés ». De tels hommes n'éprouvent de désir que pour un type de femme qui n'existe qu'en leur imagination, pour un fantôme, un mythe. Véritables « fétichistes de l'idéal », ils passent leur vie à la recherche de cette femme parfaite, répondant à toutes leurs exigences. Mais ils craignent d'être déçus par celles qu'ils rencontrent, et leur « complexe de supériorité » les rend timides, incapables de choisir et de s'engager. Or Amiel, suivant Marañon, appartient à cette catégorie de timides.

Précisant son diagnostic de ce malade-surhomme, notre auteur oppose Amiel à Don Juan, chez qui la sexualité n'est nullement différenciée, puis il rappelle que le penseur genevois, dès son enfance, témoigna d'une certaine hostilité pour son père et d'une affection exclusive pour sa mère, qu'il souffrit d'une éducation fâcheusement puritaine, qu'il éprouva toujours une vague phobie de l'existence conjugale, qu'il n'eut qu'une singulière « aventure sexuelle » à l'âge de 39 ans, qu'il manifesta un attrait équivoque pour les petites filles. Et si l'on comprend que Marañon puisse parler, à propos d'Amiel, de refoulement, de narcissisme et de penchant au suicide, on estimera sans doute qu'il exagère lorsqu'il prétend discerner chez l'auteur du *Journal* une sorte de complexe d'Œdipe, ou lorsqu'il le compare à une espèce de Barbe-bleue, — un Barbe-bleue, ajouterons-nous, qui n'aimerait pas le sang, qui aurait des formes, et qui s'entendrait à sauver la face.

Au cours de son analyse, Marañon formule en outre maintes remarques originales sur les relations d'Amiel avec Berthe Vadier, Fanny Mercier, et surtout avec « Egérie », une dédaignée comme les autres, mais une dédaignée rancunière, dont le professeur espagnol a pu, grâce à l'obligeance de M. Bernard Bouvier, lire les lettres inédites qu'il interprète d'ailleurs quelquefois, croyons-

nous, d'une manière un peu partiale. Enfin Marañon fait également allusion, avec tact, aux P.S. (du *Journal intime*), qui, on le sait, n'étaient point des post-scriptum, ni des pertes en bourse.

On pourrait adresser deux critiques à M. Marañon. Considérant le sous-titre de son livre, on observera d'abord qu'Amiel n'est pas toute la timidité, et qu'une étude sur ce défaut gagnerait à s'appuyer sur des bases plus larges qu'un cas individuel. Une telle étude, effectuée sur de nombreux cas, serait d'un grand intérêt. Elle nous montrerait en particulier, je présume, les rapports qui doivent exister entre la timidité et l'âge, le sexe, la « race », la profession peut-être, ou l'état physiologique du timide, etc. Souhaitons que M. Marañon entreprenne un jour cette étude pour laquelle il nous paraît, mieux que quiconque, désigné.

On ajoutera que, si toute la timidité n'est pas en Amiel, celui-ci, par ailleurs, n'est pas seulement un timide. Est-il même aussi timide que Marañon le pense ? Certes il tremblait, reculait devant ce qu'on appelle la conquête, la possession de la femme, mais il faut reconnaître aussi qu'il a observé, analysé celle-ci avec une curiosité, un sang-froid qui ne craignirent jamais de paraître ridicules ou cruels. N'y a-t-il pas là une certaine forme de courage ? Et puis Amiel ne fut point timide devant les idées, ni devant la souffrance, ni devant la mort. S'il refusa de s'engager, de se marier, ou simplement de prendre les femmes qui s'offraient, s'il aima toujours à « papilloter », à flirter, ce fut peut-être par timidité, mais aussi par vanité et afin de se faire valoir auprès d'un grand nombre de personnes agréables, par goût pour la quantité (il préférait toutes les femmes à une seule, l'infini au fini), ou encore par esprit protecteur et protectionniste, — car ce libéral à outrance pratiquait souvent une sorte de protectionnisme tyrannique et même autarcique de sa vie intérieure (instinct de domination, impérialisme, diront quelques critiques). Ou encore on pourrait, en traitant des liaisons féminines d'Amiel, parler d'une politique de flirts, de tours de valse. N'était-il pas un amoureux-diplomate de la combinazione avec les femmes, — ce mot de combinaison pouvant aussi être pris, ici, dans un sens proche du sens mathématique, un sens de jeu intellectuel.

Du reste, quand bien même la conduite d'Amiel à l'égard des femmes s'expliquerait par la seule timidité, est-ce cette conduite et cette timidité maladive qui nous intéressent surtout chez Amiel,

et qui lui ont valu des lecteurs assidus dans le monde entier ? N'y a-t-il chez cet homme qu'un malade et faut-il, pour l'étude de sa maladie, oublier en lui l'artiste de la vie intérieure, le psychologue, le critique, le philosophe de la durée que M. Brunschvicg insère, dans l'histoire, entre Biran et Bergson, ou l'idéaliste disciple de Hegel et Schelling, ou encore, — et c'est là notre point de vue, le type même du penseur et de l'homme dont le devenir fut soustrait à toute évolution progressive et à toute logique ? (Serait-ce pour cela même, parce qu'il nous a légué, non pas une doctrine cohérente, mais un désordre à organiser, autrement dit un travail à accomplir, qu'Amiel a attiré et attirera toujours les commentateurs ?)

Mais malgré ces réserves, par ce qu'elle offre de libre, de personnel, de vivant et de sagace, l'étude de Marañon mérite, répétons-le, de grands éloges.

LÉON BOPP

***

LETTRES ETRANGÈRES

MYRTE, par *Stephen Hudson*, traduction d'*Emmanuel Boudot-Lamotte* (Editions de la N. R. F.).

Imaginer une convention, employer un procédé visible, cela décèle toujours chez l'artiste le besoin de jeter du lest, de sacrifier certains éléments de la réalité pour en faire ressortir d'autres, et c'est ce qui lui permet, si l'opération a réussi, de donner à l'œuvre cet aspect d'extrême vigueur alliée à l'extrême légèreté que l'on trouve dans *Myrte*, le livre (avec *Tony*) le mieux construit, le plus délié de Stephen Hudson. Il se compose de neuf chapitres intitulés chacun du nom d'un personnage qui s'y raconte tout en ajoutant des traits chaque fois nouveaux à l'image de la jeune fille qui donne son nom au livre et qui ne se dérobe à nos yeux que pour nous permettre de la mieux voir. Les deux premiers récits sont ceux de sa nurse et de sa gouvernante, qui se dépeignent tout en la dépeignant ; dans le chapitre suivant, sa sœur Sylvia lui raconte son propre chagrin, l'histoire tragique de son mariage et de la mort de son mari, délicatement nuancée comme par une ombre légère de celle à qui elle parle. Les cinq cha-

pitres qui suivent portent les noms de cinq hommes qui, chacun à leur façon, ont aimé Myrte. Adrian a pour elle une tendresse résignée, sans espoir de retour ; Marcel l'aime d'un grand amour auquel elle ne répond que par de l'amitié ; un musicien célèbre s'éprend d'elle sur le déclin de ses jours ; un jeune snob aurait voulu flirter avec elle ; un auteur dramatique à succès, tente de la conquérir par une attaque inattendue, mais échoue comme les autres, et nous voici devant une Myrte que nous connaissons mieux que si l'on nous avait conté en détail sa manière d'être et sa vie. Dans le dernier chapitre c'est Richard Kurt qui réapparaît, et c'est lui que Myrte va aimer en le débarrassant ainsi, après vingt années de mariage, de l'insupportable Elinor.

Un critique anglais, Edwin Muir, a fort bien marqué le trait dominant du talent de Stephen Hudson. Peu d'écrivains ont su montrer avec une logique implicite aussi rigoureuse comment certains motifs plus ou moins conscients régissent toute la conduite d'un personnage, déterminent l'enchaînement de toutes ses actions. L'auteur d'*Une histoire vraie* et de sa suite ne s'intéresse nullement au côté extérieur, pittoresque de la personnalité humaine, qui reçoit un tel relief chez un Balzac ou un Dickens ; il n'est pas attiré non plus par les diverses manières que peut avoir un homme de cacher ses motifs aux autres ou à soi-même ; il ne se passionne que pour ces motifs eux-mêmes, ces ressorts intimes de la mécanique humaine, et il en montre le fonctionnement avec une rare pénétration. On ne trouvera pas dans ses livres la nostalgie métaphysique qui constitue l'arrière-fond et s'exprime dans le rythme même des phrases d'*A la recherche du temps perdu* ; et c'est pourquoi, à l'encontre de ce qu'on a pu dire, il ne faut pas s'attendre à trouver en lui un Proust anglais. Je dirai plutôt de lui ce qu'on a dit de Henry James, à savoir que les êtres humains qui peuplent ses romans se meuvent dans un vaste palais aux murs revêtus de marbre, aux voûtes peintes, aux dalles incrustées de mosaïques, mais d'où l'on n'aperçoit ni le ciel, ni même la terre. Toutefois, ce qu'il a vu dans ce monde fermé et réduit, il a su le rendre avec une telle précision qu'elle suffit à assurer la valeur et la portée de son œuvre.

WLADIMIR WEIDLÉ

***

DESCARTES ET LA PHILOSOPHIE, par *Karl Jaspers*, traduit de l'allemand par *H. Pollnow* (Alcan).

Rien n'est devenu plus rare que la vraie critique philosophique. Si l'on critique une philosophie, c'est qu'on en a une autre, ou qu'on n'en a pas du tout. Il faudrait réapprendre à discuter avec Platon, Aristote et Hegel. Mais le dialogue est interrompu depuis que la philosophie est devenue un sujet pour historiens. On a appris à mieux interpréter les philosophes, mais on ne sait plus que leur dire.

M. Jaspers prend position en face de Descartes. C'est moins une confrontation de deux philosophies qu'une opposition de deux manières de philosopher. Et à travers cette opposition apparaît, il me semble, la différence de deux âges : la jeunesse et la vieillesse de la philosophie moderne.

M. Jaspers nous parle du pathos qui anime Descartes et lui fait rechercher la certitude. C'est le souci de la certitude qui domine toute sa philosophie. Descartes a la passion du certain.

Mais de quoi nous rend-il certain ? De notre propre existence, pour commencer. C'est peu de chose, semble dire M. Jaspers. D'abord, on ne sait pas trop ce que c'est que penser et exister, et toute précision à ce sujet ramènerait les incertitudes. Ensuite le : « Je suis » de Descartes est sans profondeur : il lui manque le caractère « existentiel ». Kierkegaard bien mieux que Descartes sait nous dire et nous faire sentir ce que c'est qu'exister.

C'est qu'au fond Descartes ne sait pas douter. Son doute n'est pas un désespoir. « Descartes n'a jamais éprouvé le vertige philosophique du doute radical tel que Kierkegaard et Nietzsche l'ont connu. »

M. Jaspers préfère décidément à la petite certitude les grandes incertitudes. Descartes est « prisonnier d'une banalité ». Ce qu'il réclame avant tout, c'est une méthode, « grâce à laquelle chacun puisse réussir par lui-même ». Il ne s'agira alors plus de « la communion enthousiaste de quelques rares amis, susceptible de faire naître la création spirituelle », mais de « l'école du grand nombre. »

Tout cela est dit avec un goût philosophique parfait. Ce goût n'a pu se former que lentement. La culture philosophique est nécessairement un phénomène assez tardif dans l'histoire de la philosophie. Elle suppose beaucoup d'expérience, et certaines déceptions. On se dit alors que les philosophies n'ont pas tenu

leur promesse, et ne trouvant plus en elles de certitude, l'on y cherche des profondeurs.

Dans les débuts de la philosophie moderne, on était certainement plus simple et plus confiant. On avait moins de culture et davantage de convictions. Aussi M. Jaspers et Descartes sauraient-ils difficilement se comprendre. Ils ne sont pas du même âge.

Mais admettons qu'un jour la philosophie retrouve une seconde jeunesse. Ne verrait-on pas renaître les « notions communes » (trop communes pour le philosophe cultivé) ? Et ne reparlera-t-on pas alors des idées claires et distinctes sans trop leur reprocher d'être à tout le monde ? Et une fois engagé dans cette voie, ne sera-t-on pas tenté, non de vouloir comprendre l'univers dans sa totalité — puisque, comme nous le fait remarquer M. Jaspers, les sciences spécialisées nous interdisent cet espoir — mais de refaire le monde d'après certains principes ?

La culture philosophique en pâtirait peut-être, et, non sans raison, on le regretterait en certains lieux. Mais qu'en penserait-on, par exemple, à Genève ?

Pourtant là n'est pas la question. Disons simplement que non seulement les philosophies changent, mais que la philosophie elle-même varie. Elle ne se reconnaît plus dans les problèmes d'autrefois ; elle ne se comprend pas. Le philosophe alors non seulement se demande : qu'ai-je trouvé ? mais : qu'ai-je donc cherché et que me faut-il chercher ? La philosophie voudrait se connaître elle-même. C'est sa plus grande ambition. Le *Descartes* de Jaspers est une excellente introduction au problème de la philosophie.

BERNARD GROETHUYSEN

***

LES REVUES

Mesures, puis *Arts et Métiers graphiques* (celle-ci dans une belle typographie : gros caractères bleus sur papier écolier) ont donné la « *Lettre à sa mère* » d'Essénine, admirablement traduite par Armand Robin :

LETTRE A SA MÈRE

Tu vis encore, ma vieille mère ?
Moi aussi. Salut, salut à toi !
Pourvu que coule sur ton isba
Cette lueur du soir que nul n'a pu décrire !

On m'écrit que, cachant ton angoisse,
Tu t'es grossi le cœur très fort à mon sujet,
Que tu t'en vas sur la route bien des fois
Dans ton vieux caraco démodé

Et que souvent dans les premières ténèbres bleues
Tu vois une seule chose, toujours la même :
C'est comme si quelqu'un me poignardait au cœur
Au fond d'un cabaret dans une querelle.

Ce n'est rien, petite mère. Calme-toi.
Ce n'est rien qu'un pénible délire.
Je ne suis pas encore un pochard assez dur
Pour me laisser mourir sans te revoir.

Je suis resté, comme autrefois, pas méchant
Et ne rêve jamais qu'une seule chose :
Au plus vite quitter cette révolte, ce tourment
Pour retourner dans notre maison basse.

Je reviendrai le jour où docile au printemps
Notre jardin candide aura tendu ses branches.
Seulement ne me réveille plus à l'aube blanche,
Ne me réveille plus comme il y a huit ans !

N'éveille pas ce qu'un rêve m'a pris !
Ne touche pas ce qui n'a pas réussi !
Elles sont trop précoces, la perte et la fatigue
Qu'il m'est échu d'éprouver en ma vie.

Et ne m'apprends pas à prier. Pas la peine !
Il n'y a plus pour moi de retour au passé,
Toi seule es pour moi aide et fête,
Toi seule es la lueur dont nul n'a su parler.

Il te faut donc oublier ton angoisse ;
Ne grossis plus ton cœur si fort à mon sujet.
Et ne va plus sur la route tant de fois
Dans ton vieux caraco démodé.

***

L'AIR DU MOIS

LE RÉGIME DU BOUCHON

Il y a des inconvénients à empêcher un homme de respirer. Il y en a aussi à l'empêcher de parler. Il y a des inconvénients à lui coudre les paupières et à lui cimenter les oreilles pendant qu'on lui bourre le crâne. Maintenant on s'est mis de plus à lui apprendre le « pas romain ». On le met au pas, comme on dit en français. Bientôt tous les actes de la vie seront réglés au coup de sifflet. Un seul Fuhrer, un Duce, un Vojd, un des ces hommes dont il est de foi qu'ils ne peuvent pas se tromper, régnera au milieu de courtisans aplatis sur des millions d'automates.

Mais il y a des inconvénients.

Tout d'abord il y a beaucoup de gens tout de même qui n'aiment pas à se sentir avilis. A être traités comme des mineurs, comme des demi-idiots, comme des gens à qui l'on ne saurait laisser sans danger l'usage de leurs mains, de leur volonté, de leur conscience, de leur intelligence, de leurs enfants et de leur fortune. A se sentir à tout moment sans aucun recours sous l'œil de l'espion, sous la surveillance du gendarme et sous la menace de la prison et du revolver. Oui, même dans ce Royaume du Grand Mogol ou du Nouveau Dahomey (dont les diverses provinces s'appellent aujourd'hui U. R. S. S., Allemagne, Italie, sans parler des annexes), il doit y avoir certainement des gens qui n'aiment pas cela.

Il y a aussi des gens qui se souviennent de la guerre, de la vie des tranchées, des gaz asphyxiants et des lance-flammes, de la tuerie, des mutilations, de ces trains bondés d'enfants et de pères de famille que l'on envoyait comme du bétail à l'abattoir, des régions dévastées, et qui se disent que tout cela peut recommencer d'un moment à l'autre, que tout cela dépend du caprice et de la digestion de quelques hommes dont la cervelle est en état fréquent de fermentation.

Enfin il y a des bipèdes encore pourvus des signes extérieurs de l'humanité que cela embête d'habiter des poulaillers hermétiquement fermés et pourvus de mangeoires pauvrement

garnies, sur lesquels veillent attentivement de toutes parts des sentinelles affectées de fusils-mitrailleurs et de bombes à gaz asphyxiants. Parmi eux la catégorie la moins inquiétante n'est pas celle de ces spécialistes dont la fonction vitale est d'aimer la justice et de chercher la vérité. Il est vrai qu'on peut les mettre en prison ou les envoyer comme on dit, à « l'Ouest ». (On peut aussi les payer, et il y a chez nous nombre de plumitifs et de ratés qui trouvent le pain de Staline, comme ils trouveraient celui de ses compères, savoureux et nourrissant). Mais il y a aussi des silencieux dont le cœur se gonfle de haine et d'indignation. Assez de haine, assez d'indignation, assez de vérité, assez de justice, pour faire sauter les récipients les plus solides.

Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice !

a écrit André Chénier, à la veille de son exécution. Et quelques jours après, c'était Robespierre lui-même, accompagné de sa suite, qui éternuait dans le panier à son.

Il y a un proverbe chinois qui dit : *Si vous gouvernez le peuple avec des menaces de mort, le jour viendra où il n'aura plus peur de la mort.*

Une communauté pas plus qu'un individu ne peut se passer sans inconvénient de ses fonctions essentielles. Et l'une de ces fonctions est de penser. Une ville ne peut se passer de marché (et précisément au milieu des marchés allemands on voit toujours une statue qui est appelée la Justice « Gerechtigkeit »). Et de même un État ne peut se passer d'un marché où l'on apporte toutes les denrées intellectuelles du monde, celles du présent, et celles du passé, et celles de l'avenir, pour les évaluer, pour les discuter, pour les distribuer, pour en faire usage ou pour les rebuter. Et non seulement les idées, mais cette matière première que sont les faits. Il y a des inconvénients pour un pays à se passer dans la personne de chacun de ses citoyens d'une pensée et d'une volonté autonomes. Il y a un inconvénient pour un pays totalitaire à ce qu'un peuple asphyxié, abruti et affamé, arrive à se demander si le pouvoir à qui il a vendu son âme paye le prix.

Le mot *conscience* a deux sens : d'une part il signifie le sentiment que nous avons de nous-mêmes, la faculté de regarder à l'intérieur de notre âme. D'autre part il signifie la faculté à cette lumière intérieure de distinguer le bien du mal. En Grande Mongolie cette double faculté est inutile. Ce qui est bien est ce que veut Caligula : et ce qui est mal est ce que défend le Père Ubu. Et en avant, la machine à décerveler !

Nous assistons à ce spectacle affligeant : de grands pays qui jadis ont été des foyers intenses de culture et de civilisation, (l'Allemagne, l'Italie, et pourquoi pas la Russie, qui du temps des czars nous a donné Dostoïevsky, Solovieff et Moussorgsky ?) réduits à un esclavage infiniment pire que celui d'aucun État asiatique de l'antiquité. Des pays où il est défendu de savoir sur la réalité extérieure autre chose que des informations accommodées par la censure, la dégoûtante bouchée mastiquée par un fonctionnaire. Où les enfants, comme du temps des janissaires, sont soustraits à leurs parents. Des pays où les organes chargés à tout moment de prendre conscience des besoins et de l'équilibre de la communauté sont systématiquement atrophiés et mutilés. Où l'histoire est faussée, les livres expurgés ou brûlés, et le mensonge érigé en dogme. Où des doctrines d'agression et de haine, des théories de frénétiques et de primaires (telles que le racisme et le marxisme), qui sont la honte de l'esprit humain, sont enfournées de force à des auditoires abrutis. Où la parole est remplacée par le hurlement collectif et l'opinion par la claque. Où les murailles des anciens temples vocifèrent en lettres de goudron : « Duce ! Duce ! Duce ! » Où il est interdit de saluer autrement qu'avec la main et en jurant le nom de Nabuchodonosor ! Où la police oblige chaque matin 150 millions d'hommes à se prosterner la face contre terre devant le gorille le plus immonde qui ait jamais assumé une espèce de ressemblance bestiale avec le visage humain. « Tu es notre soleil ! Tu es notre Dieu ! » beuglent ces foules qui acclamaient autrefois Néron et Héliogabale suivant un rythme soigneusement réglé par la police.

Tels sont ces *Rois de l'Orient* que nous annonce l'Apocalypse.

Le Pape a dit de tous ces tyrans que le *Seigneur se moque d'eux.*

Il n'est pas le seul.

PAUL CLAUDEL

POUR MES CENSEURS

Pierre me lance à la tête que ma philosophie est incompatible avec la vie ; *Paul*, que je n'ai pas été un vrai clerc.

Mais je me tue à le dire, mes chers confrères. Quand vous déciderez-vous à lire les livres dont vous parlez ?

■

Ajax m'assène plusieurs colonnes qui consistent à flétrir ma philosophie au nom de la sienne, qui honore la vie.

C'est un assez beau morceau d'éloquence.

Mais pourquoi veut-on que des plaidoiries soient de la critique ?

J'ai souvent le sentiment que le lyrisme ne sait pas sa valeur.

*

Stendhal conte quelque part qu'une Italienne n'aimera jamais un homme en raison des succès qu'il a auprès des autres femmes. C'est, dit-il, comme si, au théâtre, elle consultait ses voisins pour savoir si elle s'amuse.

Je suis un peu ce consultant. Il me faut souvent demander à mes amis si tel article m'est favorable ou non. Je ne le sens pas toujours moi-même.

A verser au dossier de mon « inhumanité ».

*

Lettre d'Eleuthère :

« Il faudrait pourtant comprendre qu'avec votre culte de la pure intellectualité et votre mépris de la vie pratique, vous blessez les trois quarts des hommes. Ils se vengent. Les articles que vous m'envoyez sont un corollaire rigoureux du système de valeurs que vous adoptez. Il faudrait pourtant cesser de faire ce que vous reprochez tant aux autres, et accepter les conséquences de votre position ».

Cet Eleuthère me met toujours au pas. Ce qui satisfait mes instincts militaires.

JULIEN BENDA

ÉQUIVOQUE EXIGÉE

Dans son dernier discours, M. Daladier parle de l'effort que commandent aux Français « le salut de leur Patrie et le maintien de la Paix. »

Comme si ces deux choses n'en faisaient nécessairement qu'une. Comme si, en 1914, le salut de la France avait coïncidé avec le maintien de la paix.

Le grave, c'est que tout un monde de Français exige cette équivoque et que, parce que je la repousse, je vais être traité de buveur de sang.

JULIEN BENDA

POÉSIE POPULAIRE

J'aimerais dédier au « Tableau de la poésie » de la *Nouvelle Revue Française* — où l'on pouvait remarquer que le peuple a très fortement le sens et le respect du rythme et de la rime —

ces textes qui sont « à l'état pur », comme on dit. J'abrège autant que possible mes commentaires, car je trouve que ces morceaux parlent d'eux-mêmes.

Voici d'abord le texte d'une pancarte que notre voisin, le savetier de la rue des Champarons, à Colombes, accrochait dans sa boutique car — ô attitude paradoxale ! — il avait le souci de conserver en bon état les chaussures de ses clients :

La saison d'hiver approchant
Je préviens ma clientèle
De prendre garde en se chauffant
De ne pas brûler leurs semelles
Dans les trains particulièrement
Où le danger est bien plus grand.

Maintenant, je vous transcris la merveilleuse réclame faite pour l'insecticide Ricou. C'était à Rouen, rue Jeanne-d'Arc. Ces vers étaient gravés sur un socle supportant une espèce de groupe en bois sculpté. On y voyait deux paysans, dans l'attitude de ceux qu'a fixés pour l'éternité et les fonds d'assiettes illustrées, le peintre Millet. Mais ces deux-là ne priaient pas : ils contemplaient, à leurs pieds une hécatombe de rats, de mulots, de souris, de campagnols, de courtilières et autres bêtes malfaisantes. Et on lisait sur le socle :

Accourez tous curieux et curieuses
Pour contempler la poudre mystérieuse
Préparée par les soins de Ricou
Tombeau des rats de caves et d'égouts
Mais les mulots et mesdames les souris
De l'efficacité, d'avance, j'en souris
De les voir tous passer à trépas
Se suivant et s'emboîtant le pas.
Enfin, tout le monde a sa quote part
Depuis la taupe ainsi que le cafard.
A ce dernier j'arrête la série
Car il y en a de plusieurs catégories.

A l'Exposition artisanale d'Arras, un brave artisan a présenté une négresse articulée. Elle a cinquante centimètres de hauteur et elle est vêtue d'un falzar vert acide. Sur votre demande, le concierge qui en détient la clé, vient la remonter et elle exécute la danse du ventre. Elle a le poing gauche posé sur la hanche, la coquine. Au bras droit, relevé en un geste arrondi, l'estimable artisan a accroché un carton qui porte ces vers :

L'ALGÉRIENNE

Mécaniquement par la Pensée
Je suis importée d'Alger,
En souvenir des jours vécus
Et en des moments perdus
J'ai voulu réaliser à vos yeux
Dans ce cadre merveilleux
Encouragée par la IXe Exposition
Vous en faire une démonstration !
Evoquer pour vous une nouveauté,
Oh Allah « Mon Dieu » n'en soyez pas vexé,
Ma danse est très excentrique
Déclenchez en l'automatique
Soyez S. V. P. de vos jugements indulgent,
Mais j'ai fait un vœu
Imiter la danse de mes aïeux

Ancien combattant colonial
X...

Enfin, voici un texte très ancien, emprunté au célèbre guignol arrageois du père La Chique. Il jouait dans une espèce de cave. La mère La Chique, cependant, vendait des pommes cuites. Tout en mangeant, les gosses écoutaient la légende merveilleuse de Geneviève de Brabant et d'autres grands de ce monde. Le père La Chique articulait, avec l'accent du cru :

— Le roi-t-et la reine s'en allaient pas-t-à-pas dans les sentiers-t-étroits. Qu'on les prenne et qu'on les ruche (qu'on les remue) et qu'on les foute par la ferniesse (la fenêtre).

— T'as minti (menti), La Chique », interrompait un spectateur.

— C'est comme no (ça) su ch'life (sur le livre) se défendait La Chique.

Parfois même, l'auditoire enfantin, pris de frénésie, lançait sur les marionnettes les trognons de pommes cuites. La mère La Chique glapissait :

— I vont abîmer mes ponchinelles ! J'les rintre !

MAURICE FOMBEURE

JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

Il était d'une race qui, il y a quarante ans, ignorait le français et ne connaissait la civilisation que par les prêches des pasteurs et des pères, la pacotille des trafiquants et les leçons d'art mili-

taire professées par un colonel anglais : il ambitionna de devenir l'égal d'un de ces blancs. Il avait fait des études primaires à l'Ecole supérieure des Frères : il serait un grand poète. Il était malingre, chétif, il se prit pour un Don Juan. Il avait femme et enfants, il profita des femmes de rencontre, et fila pendant des années un amour platonique. Il se jetait sur tout ce qu'apportait la civilisation occidentale, et il resta fidèle aux traditions de ses ancêtres. Il était pauvre et il dépensa plus qu'il ne gagnait. Il menait une existence médiocre de correcteur d'épreuves dans l'imprimerie d'une ville — Tananarive — qui a l'importance d'une sous-préfecture éloignée, et il crut qu'il vivrait un grand destin.

Tout en Jean-Joseph Rabearivelo était disproportion ou contradiction : « *Ce n'est pas drôle*, écrit-il le jour de sa mort : *un latin né parmi les Welches, et avec les traits d'un Welche — cela soit dit sans moquerie aucune...*

Et ceci, c'est moi : impérieusement, violemment, naturellement *latin chez les Mélaniens. Et avec les traits de ceux-ci.*

Non, ça ne peut pas continuer ainsi. »

Et de fait, cela ne continua pas.

Ce grand destin, il fit tout pour le réaliser. Il se mit à travailler d'arrache-pied, à lire des poètes et à écrire des vers. Il rencontra Pierre Camo et devint son disciple, puis il se libéra de cette tutelle et vint au vers libre. Sa personnalité s'éveilla et s'affirma. Après le français, il apprit l'espagnol. Après la poésie, il cultiva la critique, écrivit des nouvelles, songea au théâtre. Pendant des années, jusqu'au jour de sa mort, il tint son journal intime. Il vit son nom cité dans les revues, sa photographie parut dans l'*Intransigeant*, il reçut des lettres des poètes à qui il écrivait intarissablement. Il publia plusieurs volumes, il écrivit une féerie qu'il fit représenter à Tananarive. Il approchait du but.

Devenir l'égal des blancs, avec le secret désir de s'élever au-dessus d'eux : tous les moyens lui furent bons. Comme il lui fallait créer l'atmosphère nécessaire à sa poésie, comme il devait se surpasser dans son art, il emprunta à ceux qu'on appelle les *vazas* à Madagascar et qui sont les étrangers, leurs excitants, aux blancs l'alcool et le vin rouge, aux jaunes l'opium. La littérature, qui devient vite un poison de l'esprit quand elle prend dans la vie une place exclusive, envahit son existence. Il ne put rien voir ou faire sans chercher une réminiscence littéraire. Il prit Charles Baudelaire, — qu'il désigne par ses intiales, dans son journal, — pour modèle et pour idole, et

donna dans son Panthéon littéraire une place de choix à Casanova.

Et cependant la gloire, ou simplement la notoriété, tardait à venir. Rabearivelo était dans une situation instable. Eloigné des hommes de sa race par l'étendue de sa culture et par ses aspirations, il demeurait à l'écart de la société coloniale qui attache de l'importance au moins autant à la situation sociale qu'à la pigmentation.

Et un jour la cassure se produisit. Sa fille qu'il adorait mourut, sans doute à la suite des remèdes que lui administra une vieille sorcière malgache qu'il appela au lieu du médecin. Ce fut un déchirement en lui, et l'origine d'une obsession qui le poursuivit jusqu'au dernier moment. Dans son journal intime, les *Calepins bleus* (aux mêmes initiales que Baudelaire), il parle constamment de la petite morte. La littérature et l'amour paternel sont à tel point mêlés en lui qu'aux jours des trépassés, il fait les ténèbres dans sa chambre, et allume deux cierges autour des photographies de sa fille et de ...Fagus.

Le déséquilibre dans lequel il vit s'accentue. Il est à bout, physiquement et intellectuellement. Il demande à l'opium ses dernières joies, ses dernières forces, mais déjà, quand après une nuit entière passée à fumer il arrive à l'imprimerie, il est incapable de travailler. On le garde cependant, en attendant que l'Administration lui trouve un emploi à la Bibliothèque. Mais brusquement sa résistance s'effondre. Le Chinois, qu'il ne peut plus payer, lui ferme sa porte. L'opium même ne le soutiendra plus. C'est dans son existence tendue la rupture. Il essaie de lutter quinze jours, fait une suprême tentative, restée infructueuse, pour se procurer la drogue, et il renonce.

Il envoie sa femme et ses quatre enfants chez son beau-père, s'enferme chez lui, range ses papiers, met le point final et la signature, en un paraphe d'une page, à son journal intime, ajoute un post-scriptum à trois lettres écrites trois ans auparavant, — sa hantise du suicide n'était pas nouvelle —, rédige ses dernières volontés, note l'heure exacte et absorbe quatorze cachets de quinine. « *Je meurs sereinement, écrit-il, pas de faire-part, pas de religion, pas de couronnes.* » Il note ses impressions, lit Milosz, adresse un adieu et des conseils à sa femme, écrit un dernier poème :

A l'âge de Guérin, à l'âge de Deubel,
un peu plus vieux que toi, Rimbaud anté-néant,
parce que cette vie est pour nous trop rebelle,
et parce que l'abeille a tari tout pollen...

Il note encore : « *J'embrasse l'album familial. J'envoie un baiser aux livres de Baudelaire que j'ai dans l'autre chambre. Il est 15 h. 2. Je vais boire. C'est bu. Mary, Enfants, à vous mes pensées, les dernières. J'avale un peu de sucre. Je suffoque. Je vais m'étendre.* »

Dix grammes de cyanure dans un verre d'eau. On le trouva au matin étendu sur son lit, le corps calme, les pieds nus, vêtu seulement d'une chemise blanche et d'un pantalon noir. Auprès de lui la revue *Yggdrasill*, quelques feuillets et sa montre. Et tout autour la banalité d'une chambre quelconque, la table de nuit ouverte, le vase sous le lit.

On l'enterra dans le tombeau ancestral. Le long d'une route où les autos qui se suivaient soulevaient des nuages de poussière rouge, le cercueil fut transporté sur une camionnette, puis hissé sur les épaules de quatre fossoyeurs coiffés du chapeau de paille malgache à fond plat et à larges bords. Le cortège traversa le fossé du village entre des caféiers et des mûriers, et parvint à un enclos auquel on accédait par une brèche ouverte dans le mur de terre sèche. Une barre à mine, qui avait servi à soulever les dalles du tombeau, était fichée en terre. Des discours furent prononcés. Il y avait là toute la jeunesse malgache, des écrivains et des peintres, et une quinzaine d'Européens. Quand cette foule commença à se retirer, au milieu des lambas blancs des femmes sur lesquels tremblait la natte noire des cheveux tressée en signe de deuil, une lamentation funèbre éclata, qui se terminait en mélopée. C'était la mère. Auprès d'elle la femme de Rabearivelo pleurait, portant dans ses bras son dernier-né.

Ainsi disparut le premier des poètes malgaches de langue française. Il avait trente-quatre ans.

ROBERT BOUDRY

INTOLÉRANCE

On était avisé dernièrement, par l'envoi d'un catalogue prétentieux, dont la préface était reproduite dans le journal *Beaux-Arts*, que le groupe « Nouvelle Génération » faisait sa deuxième exposition à la Galerie Billiet. Cette manifestation, aux yeux de ses organisateurs, devait annuler celle dont le Petit Palais fut le témoin il y a quelques mois. Que sont, en effet, ces fameux « Maîtres contemporains », sinon des artistes qui « aussitôt qu'un peu connus, sacrifièrent en chœur au *veau d'or* » — Ne croyez pas que c'est M. Gillouin qui parle ainsi. Ce conseiller municipal, qui attaqua si fort M. Raymond Escholier dans un

récent numéro de la *Revue Hebdomadaire*, l'accusant de servir trop complaisamment les intérêts des marchands, employait malgré tout, vis-à-vis des artistes, un langage plus élégant. Son péché fut de feindre de croire que la renommée des artistes d'avant-garde est uniquement due aux manœuvres des marchands de tableaux. On pourrait, cependant, citer des peintres assez connus et auxquels les marchands en question ne se sont jamais intéressés. On pourrait également indiquer des artistes admirables qui ne doivent d'avoir touché le grand public international qu'aux agissements astucieux du marchand auquel ils sont liés par un traité. Que serait, par exemple, Georges Rouault sans Vollard ? Un grand peintre méconnu. Il est vrai que le manifeste du groupe « Nouvelle Génération » auquel j'ai emprunté les lignes précédentes nous apprend que le procédé d'expression cher au peintre des clowns et des filles n'a pas non plus l'agrément des jeunes. Ce libelle flétrit en effet les artistes « dont l'audace facile consista à abuser des couleurs crues, des plans sommaires ou à peindre sale pour faire croire à la fièvre de génie ».

On le voit, les jeunes ne sont guère plus tendres pour les peintres révolutionnaires que beaucoup de Béotiens. Ils n'épargnent même plus, dans leur fureur rédemptrice, l'Impressionnisme, qui apparaissait jusqu'ici comme une réaction salutaire contre les bitumes abjects et les formes sans caractère et sans vie de l'académisme : « Nous dénonçons d'ailleurs ici l'impressionnisme, destructeur de lignes et de formes, comme l'ennemi public numéro 1 de l'Art. » L'auteur de la préface, M. Henri Héraut, qui dans ses œuvres fait preuve d'une faiblesse presque féminine, trouve subitement courage et inspiration lorsqu'il s'agit de pratiquer la haine et l'excommunication. Il fignole son réquisitoire jusqu'à daigner s'occuper de ces deux mouvements obscurs que sont le Surréalisme et le Cubisme. Le premier tombe dans le chromo, le second, Picasso excepté : « a servi de refuge commode à tous les raisonneurs, ratés, impuissants, pompiers déguisés de l'art moderne ».

On pouvait espérer que les peintres et sculpteurs qui ont signé cet étrange papier tiendraient à prouver par leurs œuvres que tout ce qui les a précédés, depuis Thomas Couture, n'était que poussière à côté d'eux. A vrai dire, leur manifestation picturale, qui devait les montrer « férus de lignes et de formes empruntées directement à la vie et non aux Musées », selon l'idéal de leur furieux führer, nous a révélé des œuvres ni meil-

leures ni plus mauvaises que celles que l'on voit habituellement dans les expositions où Impressionnisme, Surréalisme et Cubisme sont les mouvements dominants. On leur souhaite donc plus de courage à l'avenir dans l'exercice de leur art totalitaire, qui, théoriquement, se refuse si violemment à composer, avec les « recherches hâtives » des aînés. Au surplus pour les réconforter un peu, sinon pour les faire rougir de leur ingratitude, apprenons-leur, à propos du cubisme-veau-d'or, que de la Fresnaye avait vendu dans toute sa vie pour huit cents francs de peinture ; que si Gleizes et Villon n'avaient pas des moyens d'existence assurés, ils auraient une vie difficile malgré tout leur talent ; enfin que Robert et Sonia Delaunay et moi-même, dénués de fortune personnelle, nous devons le plus clair de nos revenus à l'exercice de métiers en marge de la très peu munificente peinture.

ANDRÉ LHOTE

TRUCULENCE

Faut-il signaler un véritable abus fait en ce moment de comparaisons entre des productions tout à fait abjectes — simplement abondantes et frénétiques dans une médiocrité originelle sur quoi il n'y a pas à se tromper — et Rabelais ? C'est assurément très beau de comparer, mais avant, faut-il savoir de quoi on parle (ce que l'on a dans l'esprit quand on évoque des termes). Rabelais n'est pas qu'abondant ni que ce « rire énorme » qu'on dit. Rabelais est prodigieusement savant. Mais avant toute chose, dirai-je, il impose le respect à un tel point par l'art, tant d'art — bien plus que Shakespeare, bien plus que Cervantes, bien plus qu'aucun des plus hauts qui soient d'aucun peuple — qu'on n'a pas envie de rire du tout, même si c'est drôle. D'abord on tremble, comme devant une sorte d'éfrit apparaissant sur des fumées, et c'est effectivement ce qu'il est. Le Français a perdu la notion de ce terrible.

On a frais aux tempes. C'est du gros tuf austère titubant. Je cherche un autre exemple de ce cyclopéen savant : je ne le trouve guère. Rabelais, par manque de disciples, par manque d'écho dans le genre — par extinction plutôt de sa qualité qui était de son temps française — est à ce point esseulé dans l'histoire qu'on ne le conçoit comme le ressortissant d'aucune culture ni d'aucun peuple. Cependant — je vous l'assure — il faut savoir le français pour y accéder. Mais le français était alors un *parler de peuples* et c'était mieux.

Si on me dit qu'il n'y a pas un citoyen français de l'heure actuelle qui ne soit cartésien, je suis près, bien qu'avec lenteur (parce que ce n'est pas parfaitement vrai) à y souscrire. Mais que l'on n'aille jamais me dire que Rabelais est identifiable ou discernable chez tel ou tel de nos aimables talents. Il n'y a, aussi minime et furtif soit-il, pas l'embryon d'une comparaison à établir entre quoi que ce soit de l'esprit de sous-titres (cela d'hideux qu'on est obligé d'endurer au cinéma quand quelque chose de drôle de l'américain se synchronise en quelque chose de carrément et de purement inadmissible en français, et c'est toute une littérature qui est ainsi qui nous nargue) et ce qui de très particulier et de salubrement épais — car il faut être épais et peuplades et des astres dans leur pâte d'astres — fait s'émouvoir, rire chez Rabelais.

J'allais dire aussi chez Chaucer, car il y a des rapports. Ou chez Boccace, mais celui-ci sent trop le monstre de mer et la Perse. Et aussi sa terre et il est très bon, très sain, très rizière, très Pouilles, très aventures, très Toscan.

Chaucer, cependant, je le retiens, parce qu'il m'évoque quelqu'un d'autre. Je pense à Joyce des âges actuels.

Je n'ai jamais désapprouvé les livres énormes, dont rien ne devait contester que ce qu'ils contenaient ne fût à leur juste taille, c'est à savoir énorme. *Ulysse*. Il y a de la carène et de la carcasse là-dedans ; ça gronde, ça glisse, ça crépite. Les rubis — car il en faut, comme dans toute polyphonie — sont accrochés et vissés du haut d'une échelle comme dans une montre. Beaucoup de science noble, comme dans Rabelais. De la proportion non en contraste avec la dimension, ou, pour m'exprimer mieux, au détriment de la dimension, mais au complément de la dimension. Ce à quoi on assiste très rarement. Car la dimension a cela de mystérieux qu'il lui faut une proportion nouvelle. C'est à y perdre la tête. Mais ni Joyce ni Rabelais ne l'ont perdue. Enfin il y a — chez Joyce — une sorte de baroque jaune qui doit être des colonnes torses d'éponges des sanctuaires d'anachorètes dans ses fjords. L'Irlande est tout, si on y songe, dans la science des concordances orientales et romaines. Mais lui ne fait aucune profession de foi. Il n'en a pas besoin.

On a dit quelquefois que c'était un livre impossible à ingérer. C'est le public, aussi bien français qu'anglais, qui est impossible à ingérer dans la mesure où il est nauséabond à l'heure actuelle. On aimera les littératures difficiles — et celle-là ne l'est point — et les musiques qui se défendent, si l'on songe aux infections dont se repait le public. Il y a des auteurs qui sont incom-

préhensibles par surabondance ou excès de clarté. Parce que les gens ne comprennent rien et qu'aucun langage pour eux n'a de sens. Ainsi est Joyce dans son abondance éperdue et si large et si haute qu'il vous communique ce froid d'en haut et de très bas qu'il y a dans Rabelais.

Il me semble que j'ai nettement délimité deux sortes d'abondance et deux sortes de truculence. Et je crois que c'était nécessaire.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

FAITS-DIVERS

Dans les pays de la Bièvre, du côté de Verrières, le chemin de fer de Montrouge à Chartres, par Gallardon, inachevé, dispense au paysage hétéroclite mais, plus encore, harmonieux, des arcs de triomphe à plusieurs arches, pour dix armées à la fois, chacun tout seul, et mélancolique, et romain entre les coteaux... Ces viaducs inaboutis attendent un épaulement de remblais.

Troquart (Nestor) surveille la Bièvre depuis la source de cette rivière parmi les cressonnées du bois Fendurendu. En Seine-et-Oise, c'est lui qu'elle regarde. Dans le département de la Seine, où finalement elle se perd sous la ville de Paris, elle appartient à d'autres, le préfet des agents, les architectes en chef.

Devers Verrières, le métro passe. Il passe, comme tout, ici-bas... Mais à l'angle des tas de foin, les ouvriers agricoles, aussi noirs que leurs bras, se plaisent à l'odeur sauvage de leurs pieds. Et les femmes, la tête comme une fève dans la cosse du mouchoir, quand elles travaillent à la pomme de terre, elles ont, juste, l'air de barraquer, bosses d'étoffe sur la terre, croupes butées entre le front et les sabots, montagnes de crépuscule pour les bûcherons et les piocheurs. Une croix, aux carrefours, date des baillis. Quelque manant ne se repose de faucher que pour user de mots tels que *hormis*, *naguère*...

Troquart (Nestor) avec sa jambe raide, vit, dans sa maison, sur de pleines caisses de petits pois. Ses filles en sarrau gris, ni belles, ni laides, savent compter. Et sa femme, avec une canne et des lorgnons, se fabrique un petit chemin de vieille dame, mais sans forcer. Par-dessus le mur du seigneur, les marronniers boudent la grande rue. Et puis l'église sonne. Par le ciel bleu voguent des nuages, si blancs, si purs, réservoirs de bonne crème, touffus de grottes et de dos, où tailler le bonheur, couchés dans des greniers.

On vient dire à Troquart (Nestor) qu'un arbre s'est abattu, près du lac, un arbre de Bièvre, en travers de l'eau. Troquart (Nestor) connaît son devoir. Il finit de se raser, s'essuie le visage, coiffe sa casquette, prend sa bicyclette et démarre, pédalant d'un seul soulier, et tout pareil à un ouvre-boîtes en activité. Le vent aux fesses, il sort d'Amblainvilliers (hameau de Verrières) dépasse Couteau (Félix) qui lui crie : « Harné ! », prend la pente, et, tout de suite, se recueille dans un creux de forêt, vieux Gaulois au désert buissonneux tout à coup, avec l'ombre d'une hirondelle devant lui. Par ici, monsieur, on achète le journal le dimanche, quand ça se trouve, pour suivre l'affaire Dreyfus, Fachoda, Necker... Mais un pavillon apparaît, fort d'une femme de la rue de Vanves en peignoir, et le bistrot de l'ancien bataillonnaire, et la mairie de Verrières, un coin de banlieue plate. Bientôt, la contrée redescend, tout dret, mon gars, jusqu'au lac de Cambacérès, un lambeau d'amour glauque où profitent des saules, un décor romanesque en substances limpides, mal rattaché aux lois pesantes, un peu tenu en l'air, comme un plateau de douces eaux, par les cariatides du dimanche perpétuel d'un Robinson qu'il faut connaître. Au delà du lac, sur le petit pont, près du parapet en ciment rustique, le gardien de la Bièvre met pied à terre. La Bièvre coule, large de quatre mètres. Deux villageois se présentent. Le plus vieux, moustache blanche, porte une haute casquette d'amiral d'orge et d'avoines. L'autre, trapu, roussâtre, et pas plus de menton qu'un castor, n'a qu'un informe jockey mais, au revers de sa veste de chasse, le ruban rouge.

« Troquart (Nestor) ne nous en veuille pas. Nous t'avons dérangé pour de rien. L'arbre, il avait les pieds chez nous, mais la tête sur le terroir d'aval, et les bureaux de la Seine se sont chargés de l'enlever. Sinon, c'eût été ta partition.

— Tu dis bien, Frémont (Marcel). Je me suis accouru dès que tu m'avisas ».

N'importe qui peut aller à Verrières. On verra si je brode. Marlène Dietrich, certes, ne fait rien à l'affaire, mais c'est à elle que l'on pense, pour s'en étonner, et à tout un modernisme gémissant, motorisé par une sauvagerie menacée, quand on entend dialoguer ces tonnerres rassis, sur la berge des jours, ces pères couronnés de soie noire.

Moi, j'étais là. Je touchai ce ruban rouge. Pas-de-Menton rougit. Frémont (Marcel) un peu plus rouge tout d'un coup, lui aussi, me dit : « C'est mon garçon... Il était caporal... Il tombe... Ce matin, déjà, deux fois, il est tombé... Ah ! Il n'était

pas loin des Bavarois... » Pas-de-Menton enlève son jockey. Sur le front du paysan, la cicatrice blanchâtre de la blessure de guerre détaille exactement une salamandre à huit pattes, une tritonne héraldique, le museau vers la tempe gauche.

Chaque jour, depuis vingt ans, il tombe, d'un bloc, comme mort, cinq ou six fois, et son père, Frémont (Marcel) est là, toujours, qui ne pleure plus que d'un œil, maintenant énorme et bordé d'écarlate. Depuis vingt ans, au bord de la Bièvre, le garçon meurt cinq ou six fois par jour, et comment se marierait-il ? Tout autour, les femmes travaillent à la pomme de terre, pourtant.

Pas-de-Menton portait une chemise bleue, propre, avec des fleurettes noires, et un pantalon de velours...

Me pardonnera-t-on si je parle de moi ? Oh ! Que j'avais envie de dire à cet homme qui tombe : « A partir d'aujourd'hui, vous ne tomberez plus ! » J'avais tellement envie qu'il ne tombe plus... Qu'il cesse de porter dans le mou de sa tête le poison d'une virgule d'os, d'une flammèche de fer, le péché des batailles, le dieu du mal mauvais, du mal au service, peut-être, de Dieu, mais si terrible, avec ses trucs inusables, et cette lancette bien réglée qui n'a garde d'oublier l'heure juste de l'épilepsie militaire du fils de Frémont (Marcel).

« A partir d'aujourd'hui, vous ne tomberez plus. » Je n'ai pas levé le bras. Et je n'ai pas dit la phrase. Et l'homme continue à tomber.

Deux jours plus tard, place de la Concorde, les baïonnettes défilantes coiffaient les spectateurs d'empennages d'acier, dans la perspective monoculaire. Des archanges à lunettes, emprisonnés d'une croix blanche et plastique, parachutistes debout sur un camion invisible, glissaient sans bruit au ras d'une écume de têtes. Là-bas, au bord de la Bièvre, Frémont (Marcel) disait au garçon : « Tu les entends, les rats d'eau ? Ils reviennent aussi gros que de mon temps... » Mais, déjà, le garçon tombait, la bouche ouverte, les yeux ravalés. Pour la trente six mille cinq cent quarante-troisième fois, il était tué... Un paysan, de la Bièvre... Tant de gloire maudite... Délivrez-nous, enfin, délivrez-nous du mal...

AUDIBERTI

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÉNEMENTS

Rome. Dix enfants sont nés, depuis la guerre, de marchands de bretelles chinois et de femmes du peuple milanaises. Le *Corriere della Sera* y voit une menace pour la race italienne.

Saragosse. Après le blasphème, le *piropo* est interdit. C'était un compliment galant, et souvent léger, que les garçons faisaient aux filles.

Paris. Parmi les livres offerts par la Ville de Paris à la princesse Margaret-Rose : les *Malheurs de Sophie*, l'*Art du Moyen Age* et le *Grand Meaulnes.*

Saragosse. Le ministre de l'Intérieur, Serrano Suner, flétrit les théories racistes, au nom de la doctrine catholique.

Breslau. Six mille colonnes-diffuseurs de T. S. F., réparties sur les voies publiques, vont enfin assurer — dit le Ministre Hanke — la liaison directe entre le peuple et le Gouvernement.

Castelgandolfo. « Le monde va mal, dit le Pape, parce que l'on a oublié que le genre humain est une seule race. »

Forli. « Dans les questions de race, réplique Mussolini, nous irons toujours de l'avant. »

Neuilly. Mort de Pearl White, des suites d'une blessure qu'elle s'était faite, il y a vingt-trois ans, dans la cloche à plongeur des *Mystères de New-York.*

Berlin. Coupe Davis : Henckel et Metaxa étaient perdus ; le *Führer* du sport descend dans l'arène, les exhorte, les invective. Ils gagnent.

Rome. Pour donner au peuple une empreinte fasciste, le *Giornale d'Italia* propose d'abolir le col et la cravate « maux français », ainsi que l'écriture penchée, qui rend myopes les « yeux de lynx italiens ».

Sterkstroom. Découverte du crâne le plus important de l'histoire. Enfin un fossile d'anthropoïde qui tient davantage de l'homme que du chimpanzé.

Paris. « Que figure donc le faux-col », demande Abel Hermant, très fier d'être atteint du « mal français » ? — « Cette abstraction : la tenue ! »

Paris. Départ, sans esprit de retour, de Georges Bernanos pour le Paraguay.

Tchang-kou-Feng. Violents combats entre Russes et Japonais. Il n'est pas question de guerre pour si peu. L'on se défie des mots et des pactes, et il n'est plus besoin de déclarer la guerre pour la faire.

Berlin. D'après les statistiques officielles, 80.000 chrétiens se seraient déconvertis dans les deux derniers mois.

Moscou. Mort du fondateur du Théâtre d'Art, Stanislawski, acteur, régisseur et théoricien, qui fit manœuvrer sur la scène des foules rigoureuses.

Berlin. La *Deutsche Allgemeine Zeitung* demande aux Italiens quand ils comptent supprimer les pantalons longs, autre « mal français ».

Paris. Il se fonde une Académie Goncourt de la médecine. Elle porte le nom de Duchenne de Boulogne, qui n'eut ni titres ni grades, et fonda la médecine nerveuse.

Londres. Peur de la guerre à venir : il n'est pas de jour où il ne soit question des moyens de régler aux Américains les dettes de la dernière guerre.

Toulouse. La présidence (d'honneur) du Congrès des Auberges de la Jeunesse a été partagée entre Chamson et Giono.

Los Angeles. Mort de Warner Oaland, *alias* Charlie Chan, le grand acteur chinois de Stockholm.

LES LIVRES

I. Récits et Romans.

CHARLES SILVESTRE : *Mère et Fils* (Plon).
Le fils, bien entendu, se sacrifiera à la mère. (Il est peu de dire que M. Charles Silvestre accepte la convention : il s'y précipite, il s'y vautre avec une joie, qui fait la *curiosité* du livre.)

ANDRÉ DEMAISON : *La nouvelle arche de Noé* (Grasset).
Où il faut lire, entre autres, l'histoire du vieux lion amical que l'on tâche d'égarer dans la brousse, comme un chat, sans y parvenir.

CHARLES MAUBAN : *Le Pain des larmes* (N. R. F.).
Il y a de grandes délicatesses de langage et de sentiment dans ce récit un peu exténué.

JEAN GUIREC : *L'Enchantement de la Nuit* (Albin Michel).
Une belle vierge, une jeune sainte est pour sa famille, son amant, son enfant un oiseau de malheur. Il a fallu beaucoup d'art à Jean Guircc pour traiter en roman ce magnifique sujet de tragédie sacrée.

ANDRÉ SÉVRY : *Les Mains* (Grasset).
Quand l'auteur nous parlait de chevaux, nous trouvions sa psychologie fraîche et juste. Il nous parle d'hommes, aujourd'hui. Hélas.

CHRISTIAN MÉGRET : *Ils sont déjà des hommes* (Fayard).
Toujours la féerie de l'enfance. Quand il n'est pas déjà si sûr (si l'on en croit Montherlant) que le *Grand Meaulnes* soit un bon roman.

DOUSSIA ERGAZ : *Bonheur mérité* (Corrêa).
...Mérité par l'adaptation de la Russie blanche à Paris. L'auteur use fort habilement de la langue française, des ateliers de Montparnasse et des cuisines petites-bourgeoises, sans cesser de rester émouvante.

HEDWIDGE DE CHABANNES : *Port de l'Air* (Fayard).
Quelques traces de « style aviateur », et de curieux détails sur l'aéroport du Bourget, mais perdus dans trop de sentimentalisme, et d'écriture cinématographique.

VICTOR CATALA : *Solitude* (Denoël).
Il est exceptionnel que les femmes de Méditerranée s'occupent d'écrire : si bien que nous ne connaissons guère de celle-ci que le côté soleil et mâle. De là le très grand intérêt de ce roman écrit par une femme de la Catalogne paysanne.

MARGUERITE JOUVE : *Vanner le vent...* (Flammarion).
Plein de réalité dans les détails, d'artifice dans les ensembles, ce roman de trois isolés — isolés par un besoin excessif de communion — est un vrai roman de femme.

GINA LOMBROSO : *L'Eclosion d'une vie* (Rieder).
Le premier « journal intime » d'une mère sur son enfant. Celui de Gina Lombroso sur Leo Ferrero.

S. V. VAN DINE : *Le crime du Casino* (Gallimard).
Toujours ce niveau intellectuel extraordinairement élevé des personnages, l'étendue de leur érudition, leur infaillibilité de jugement, qui donnent un aspect si abstrait, si théorique, si parfait pour l'esprit, aux récits de Van Dine.

II. Essais et Critique.

ÉLIE HALÉVY : *L'Ere des tyrannies* (N. R. F.).
E. Halévy, qui apercevait déjà dans le Saint-Simonisme la contradiction essentielle à tout socialisme, tendance à la liberté, ou à l'organisation — montre comment la guerre de 1914 a confisqué, au profit de la « tyrannie », l'organisation socialiste.

P. CLAUDEL : *Introduction au « livre de Ruth »* (Desclée de Brouwer).
Cent pages d'aubade à un texte médiocre, qui constituent le plus magnifique morceau de rhétorique sacrée de la littérature française contemporaine.

PIUS SERVIEN : *Le langage des sciences* (Hermann).
P. Servien inaugure la première collection d'esthétique *scientifique* qui ait jamais paru par d'énormes promesses, et peut-être quelques résultats.

C. A. HACKETT : *Le lyrisme de Rimbaud* (Nizet et Bastard).
M. Hackett n'est satisfait des explications à ce jour ni du lyrisme, ni du silence de Rimbaud. Dans cette thèse intelligente et sans parti-pris, il prétend les « expliquer » par la mère de Rimbaud ; et peut-être est-ce déjà plus satisfaisant ?

G. SADOUL : *Ce que lisent nos enfants* (Bureau d'Editions).
Il paraît que les *Pieds-nikelés* donnent aux enfants des « idées fascistes ». M. Sadoul n'est pas moins sérieux que l'abbé Bethléem, mais il est moins drôle.

III. Histoire, Mémoires, Voyages.

JEAN BASTIN : *L'affaire d'Ethiopie et les diplomates* (Desclée de Brouwer).
Le conflit italo-éthiopien, envisagé du point de vue des diplomates, est exposé aussi clairement qu'une partie d'échecs : quatre cent-vingt pages, et pas une goutte de sang qui rejaillisse sur le lecteur.

PAULE HERFORT : *Echec au lion* (Baudinière).
MARIE-EDITH DE BONNEUIL : *Bivouacs aux étoiles* (Plon).
Deux dames, correspondantes de guerre : l'une se réjouit de la « douce odeur des morts abyssins » ; l'autre s'indigne parce que les Abyssins « emploient des balles dum-dum ».

J. TCHERNOFF : *Dans le creuset des civilisations* (Rieder).
Documents de première main sur l'émigration russe d'avant-guerre, — et sur la façon dont se sont combinées, pour faire un savant juriste, la religiosité juive, la révolution russe et la démocratie française.

PAUL COZE : *L'Oiseau-Tonnerre* (Je Sers).
L'auteur, plein d'une sympathie chrétienne, c'est-à-dire « a priori », et d'ailleurs grand voyageur, se persuade que les Peaux-Rouges sont les véritables « hommes de la nature ». Son livre vaudra donc par les détails, qui sont passionnants.

FRANÇOIS DRUJON : *L'Amérique et l'avenir* (Corrêa).
Bien sympathique, et un peu simple. C'est ce que Drujon pense de l'Amérique. C'est ce que l'on pourrait penser de son livre.

IV. Lettres étrangères.

GIOVANNI PAPINI : *Les témoins de la Passion* (Grasset).
Ce n'est pas du meilleur Papini. Judas, Barabbas, Simon le Cyrénéen, Caïphe, Pilate et « Sabbataï ben Chalim » deviennent à ses yeux, évidemment prévenus en faveur de Dieu, les boucs émissaires de l'humanité.

H. G. WELLS : *Les Frères rouge et blanc* (P. Tisné).
Au delà de tout un fatras d'idées libérales ; au delà même du « fantastique » de Wells, qui s'amuse de la guerre civile espagnole : de très fortes réflexions sur la signification humaine du fascisme et du communisme.

JORGE ICAZA : *La Fosse aux Indiens* (Œ. S. I.).
Le Mexique, décidément, sert de prétexte aux meilleurs romans révolutionnaires. C'est sans doute qu'entre le « patron » espagnol et les « travailleurs » indiens, il y a d'étonnantes affinités, et de toutes petites différences : juste de quoi allumer l'incendie.

V. Revues et Journaux.

Henry Bordeaux jeune n'admirait rien tant que Villiers de l'Isle-Adam. « Ne soyez pas snob, lui dit Bourget. C'est un plagiaire. » (*Nouv. Litt.* 4 août). Tout est incroyable dans cette histoire vraie.

Il faut avouer que le vingt-troisième article de M. Robert Brasillach sur les Mémoires de Julien Benda (*A. F.* 21 juillet) était moins spirituel, et même moins pertinent, que les vingt-deux précédents.

Le dernier bulletin de l'*Union pour la Vérité :* « Sur la naissance de la IIIe République », contient une discussion du livre de M. Daniel Halévy, *la République des ducs ;* interventions de MM. Robert Dreyfus, Émile Pillias, Jean Guéhenno, etc...

Dans *the Fortnightly* du 1er août, Annabel William-Ellis conclut une très intelligente étude sur les procès de Moscou en disant qu'ils ne nous étonnent que parce que nous avons oublié le théâtre élizabéthain.

Le mois prochain

C'est vers le 15 septembre que le Théâtre Français donnera le *Cantique des Cantiques* de Jean Giraudoux ; et vers le 30 octobre, *l'Annonce faite à Marie.*

La *Maison de la Culture* fait appel aux bonnes volontés pour la création d'une « maison de la musique populaire » : 29 rue d'Anjou, Paris (VIIIe).

Les manuscrits destinés au *Prix international du roman* (500.000 fr.) doivent être adressés, avant la fin de l'année, à la société des Gens de Lettres.
(Le premier Prix a été donné, il y a deux ans, à un ouvrage fort médiocre. Ce qui est encourageant, si l'on veut.)

Les manuscrits destinés au *Prix international du meilleur livre d'émigré* (5.000 dollars) doivent être adressés, avant le 1er octobre à Mr Albin Michel. Président du jury : Thomas Mann.

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND. IMP. R. BUSSIÈRE

Nous voulons lutter par les œuvres.

JEAN GIONO.

LES CAHIERS DU CONTADOUR

REVUE TRIMESTRIELLE PARAISSANT
SOUS LA DIRECTION DE
JEAN GIONO ET LUCIEN JACQUES

publient :
de Mai 1938 à Février 1939

Herman MELVILLE. — **MOBY DICK.** Traduit de l'américain par Lucien JACQUES, Joan SMITH et Jean GIONO.

Maxime GIRIEUD. — **SAUVE QUI PEUT.** Feuillets épars d'un journal intermittent.

Albert JOSIPOVICI. — **DAVID CHEZ LES CHRÉTIENS.** L'œuvre posthume de l'auteur du « Livre de Goha Le Simple » et du « Bean Saïd ».

Lucien JACQUES. — **CARNETS DE MOLESKINE.** Journal d'un soldat brancardier.

Jean GIONO. — **PREMIERS POÈMES ET PREMIÈRES PROSES.**

Marguerite G. CHENET. — **DOUCE MAISON.**

La pagination de chaque œuvre se poursuit de numéro en numéro : chacune a son unité typographique. Ainsi, à la fin de l'année on se trouve en possession d'un certain nombre de livres pour lesquels chaque abonné reçoit les couvertures spécialement composées.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
AUX CAHIERS DU CONTADOUR

JE SOUSSIGNÉ : ....

DEMEURANT A ....

....

DÉCLARE SOUSCRIRE UN ABONNEMENT D'UN AN
FRANCE : SOIXANTE-QUINZE FRANCS
ÉTRANGER : QUATRE-VINGT-CINQ FRANCS

SIGNATURE :

Toute la correspondance et les abonnements doivent être adressés à « CAHIERS DU CONTADOUR », Saint-Paul (Alpes-Mmes). Paiement par chèque postal : Lucien JACQUES, Marseille [illegible]. Il ne sera répondu qu'aux lettres contenant un timbre pour la réponse (ou un coupon-réponse international à l'étranger).

Vient de paraître

PABLO NERUDA

L'ESPAGNE AU CŒUR

Traduit de l'espagnol par LOUIS PARROT

Un volume : **10** francs

" Dans le moment ou la barbarie s'abat sur l'Espagne, dans le moment où Garcia Lorca meurt, et où tout ce qui était le cœur chantant d'un pays est menacé par l'envahisseur étranger, une voix se fait entendre, une voix très pure, qui reprend le trésor espagnol à sa source, et l'élève aux yeux du monde, au-dessus de l'orage, à une hauteur que ne peuvent atteindre les eaux du naufrage. "

ARAGON.

Ce recueil du plus grand poète de langue espagnole est le premier d'une collection publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS POUR LA DÉFENSE DE LA CULTURE. Cette collection paraît sous la direction d'ARAGON.

LIVRES SUR L'ESPAGNE

A. K. SIMON. **Hitler en Espagne** .... **18** fr.
MAX RIEGER. **Espionnage en Espagne** .... **21** fr.
Duchesse d'ATHOLL. **Projecteurs sur l'Espagne** .... **21** fr.
ROBERT LOEWEL. **A la recherche de Torquemada** ...... **18** fr.

19, rue Amélie, PARIS-7e — ÉDITIONS DENOËL

N. R. F.

N. R. F.

LES

NOUVEAUX CAHIERS

ont publié le 15 Juillet

un numéro spécial sur :

LES ENTRETIENS FRANCO-SUÉDOIS DE PONTIGNY

Compte rendu intégral des journées des 25, 26 et 27 Juin 1938

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 15 AOUT

APRÈS PONTIGNY

Jugements et conclusions par des industriels et des syndicalistes français : G. de Tarde, L. Laurat, H. Bouché, R. Nordling, L. Cancouët, M. Deléon, etc...



J. MARITAIN : **Autorité et Démocratie**
GEORGES SCELLE : **Le Problème des Minorités Nationales**

Prix de l'abonnement (Un An, 20 Numéros)
France, Colonies et Belgique... **35 fr.** — Autres pays................ **45 fr.**
Le Numéro, pour la France.... **2 fr. 50.** — Numéro Spécial du 15 juillet. **5 fr.**

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Librairie GALLIMARD — 5, rue Sébastien-Bottin — PARIS (7e)